



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Monographie du village d'Allaines

C. Boulanger

Fr 7013.53

Harvard College Library

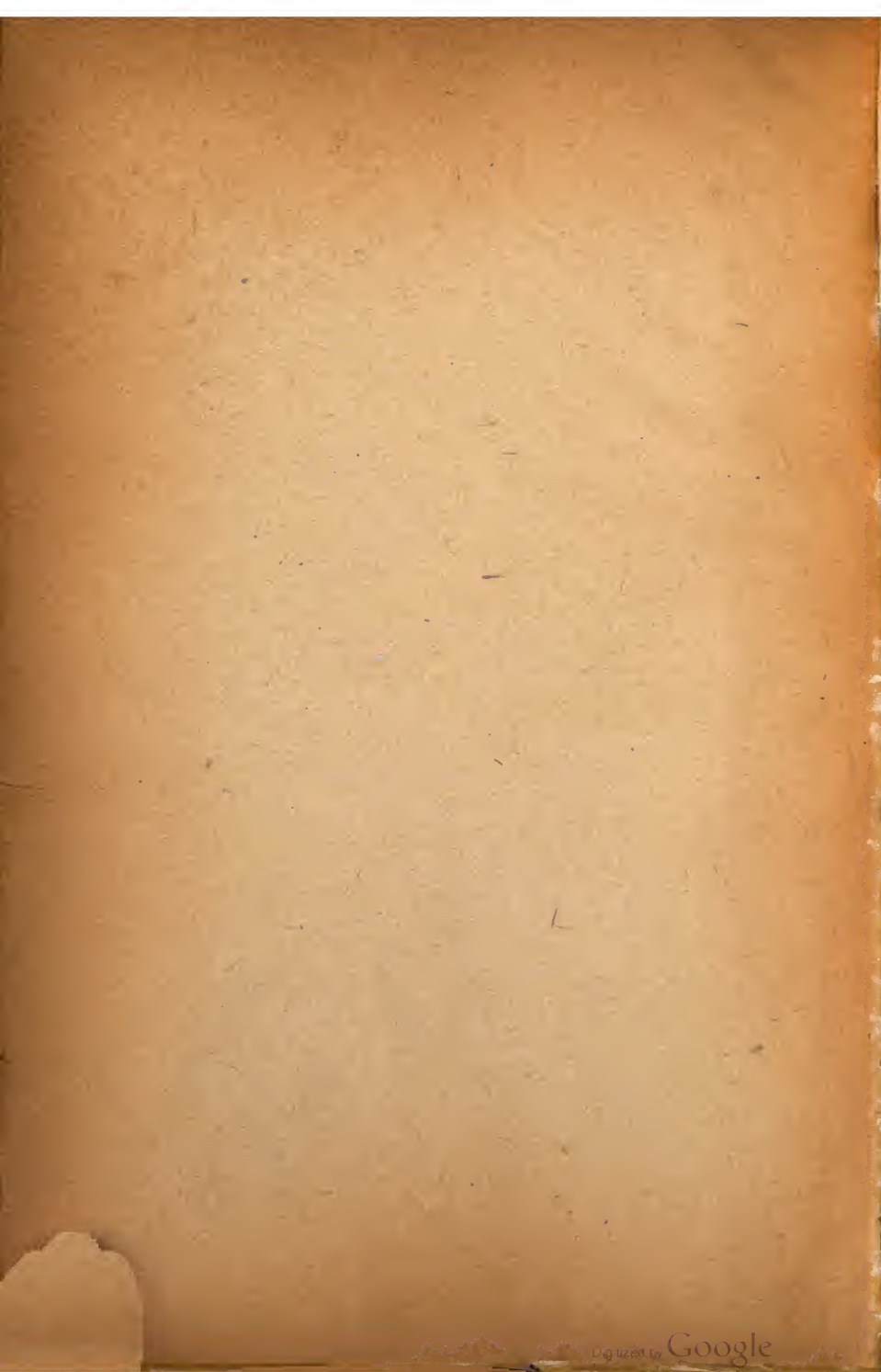


FROM THE BEQUEST OF

THOMAS WREN WARD

TREASURER OF HARVARD COLLEGE
1830-1842





*Hommage
de l'Auteur*

MONOGRAPHIE
DU
Village d'Allaines

Du même auteur :

Le Mobilier funéraire Gallo-Romain et Franc en Picardie et en Artois, 1 vol. in-4°, sur vélin, avec 50 planches en chromolithographie.

Le Menhir de Doingt, 1 vol. in-16, 3 gravures.

La Pierre de Sainte-Radegonde et le Grès de Saint-Martin, 1 vol. in-16, 5 gravures.

Les Monuments mégalithiques de la Somme, 1 vol. in-16, 18 gravures.

La Grotte néolithique de Sormont, 1 vol. in-16, avec plan.

Les Muches d'Heudicourt, 1 vol. in-16, 5 plans et gravures.

Le Gal de Gauchin, extrait du *Bulletin* de la Société d'Anthropologie de Paris, brochure in-8°, 1 gravure.

Les Cités lacustres, extrait de la *Revue Picarde*, 1 vol. in-16, 1 gravure.

L'homme préhistorique de Saint-Acheul, extrait de la *Revue Picarde*, 1 vol. in-16, 1 gravure.

La Motte de Béranger, brochure in-16.

Le Menhir christianisé de Clairry-Saulchois, brochure in-16, 1 gravure.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Le Droit de Marché, recherches sur son origine, brochure in-16.

Monographie de la Chapelle de Notre-Dame-des-Joies, à Ennemain.

Caulaincourt, son Château, ses Seigneurs.

Une promenade au Château de Suzanne.





C. BOULANGER



5

MONOGRAPHIE

DU

Village d'Allaines

PAR

C. BOULANGER

ANCIEN NOTAIRE

Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier d'Académie.

*Conservateur honoraire du Musée de Péronne,
Correspondant du Ministère de l'Instruction Publique,
Membre associé Correspondant national de la
Société des Antiquaires de France,
Membre de la Société des Antiquaires de Picardie,
de la Société d'Anthropologie de Paris,
de la Société d'Emulation d'Abbeville,
de la Société historique et archéologique du Périgord,
etc., etc.*

AVEC 23 PLANS, PHOTOTYPIES ET GRAVURES



PÉRONNE

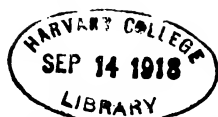
—
LOYSON, LIBRAIRE
18, Rue Saint-Sauveur

PARIS

—
E. LEROUX, EDITEUR
28, Rue Bonaparte

1903

Tr 7013.53



Ward fund

En écrivant cette monographie, trop concise, peut-être, mais mise à la portée de tous, je n'ai eu d'autre but que de laisser aux habitants d'Allaines, — mon village natal, — pour lequel j'ai conservé un amour filial, des souvenirs et des traditions que le temps, hélas ! efface trop rapidement.

Ces faits, consignés avec exactitude, permettront à nos descendants de s'initier à l'existence ancestrale et de revivre la vie paisible, calme et simple de leurs aïeux.

Je me suis efforcé, avant tout, d'être probe et impartial, évitant tout commentaire sur les personnes, de manière à ne froisser aucune susceptibilité ni aucune croyance.

Les renseignements qui m'ont aidé à écrire ce volume ont été puisés :

Auprès des habitants les plus âgés du village, dont plusieurs ne sont plus aujourd'hui, notamment auprès de ma bisaïeule maternelle, décédée à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, de sa fille, mon aïeule maternelle, morte à quatre-vingt-quatre ans, et de

M. Isaac Baillet, mon oncle par alliance, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-treize ans ;

Aux archives de la commune d'Allaines ;

Aux archives départementales à Amiens ;

Dans les études des notaires de Péronne ;

Dans un ancien registre de la fabrique de l'église d'Allaines ; ()*

Dans une déclaration, avec plan, des biens des pauvres d'Allaines, faite le 15 septembre 1734 ;

Dans une déclaration, avec plan, des biens de l'église d'Allaines, faite le même jour ;

(*) Ce registre mérite une mention spéciale.

L'abbé Pantaléon Hutellier fut curé d'Allaines de 1719 à 1752. Lorsqu'il prit possession de sa cure, les archives étaient fort mal tenues, mais, comme ce curé avait beaucoup d'ordre et qu'il s'occupait consciencieusement de son ministère, il établit un registre que je citerai souvent dans le cours de cet ouvrage et dont l'en-tête est le suivant :

« Registre contenant quatre-vingt-dix sept feuillets, cottés et paraffés par nous Simon Mascré, lieutenant des terres et seigneurie de la paroisse St-Paul d'Aleines à la requête de M^r Pantaléon Hutellier, prêtre curé d'icelle paroisse, de Louis Taillefer marguillier en charge de l'Eglise d'Aleines et de Pierre Léguiller, syndique des pauvres de la ditte paroisse soussignés et de plusieurs autres marguilliers et paroissiens de cette paroisse aussi soussignés pour y inscrire des états des biens patrimoniaux de la cure de la fabrique et des pauvres d'icelle paroisse, ensemble de tous les droits y appartenant, ensemble d'y enregistrer les conventions qui se feront à l'avenir pour les biens de la ditte fabrique et des pauvres, plus pour y inscrire un obitier des charges et fondations qui sont à décharger pendant le cours de l'année et autres affaires qui seront à faire pour le bien de la cure de la fabrique et des pauvres de cette paroisse. Releu pardevant nous Simon Mascré

Enfin, dans un manuscrit, non signé, mais écrit par l'abbé Hutellier, contenant la chronologie des curés d'Allaines de 1568 à 1752.

Ce registre, ces deux déclarations et la chronologie manuscrite des curés d'Allaines, détournés lors du pillage de l'église et du presbytère, en 1793, ont été retrouvés dans un grenier du village, vers 1875, et remis à l'abbé Duminy, qui les emporta lorsqu'il dut quitter la paroisse, en 1887. Après son décès, arrivé à Harbonnières en 1899, ces quatre documents me furent communiqués par la personne à qui ses héritiers les avaient donnés.

lieutenant comme dit est des terres et Seigneurie d'Aleines fait audit Aleines ce trente-et-un mai mil sept cent vingt-deux. (Signé). P. Hutellier, curé d'Aleines, Louis Taillefer, Adrien Duclerc, Pierre Léguillé, Thomas Mourette, Jacques Mourette, Simon Mascré, lieutenant.

« Ce présent registre contiendra six parties.

« La première renfermera une déclaration ou plutôt la copie de la déclaration des patrimoniaux de la cure d'Aleines, tous les droits d'icelle ensemble les charges que le curé est tenu d'acquitter.

« La seconde partie contiendra les déclarations des biens patrimoniaux de la fabrique d'Aleines et tous ses droits.

« La troisième un obitier par mois des obits et messes que la dite église est obligée de faire décharger.

« La quatrième partie un état des titres et papiers de la cure, de la fabrique et des pauvres de la dite paroisse.

« La cinquième partie contiendra un état des places de l'église qui ont été adjudgées aux paroissiens.

« La sixième partie contiendra un état des biens des pauvres de la paroisse d'Aleines ».

Les folios 88 à 122 inclus, formant la cinquième partie de ce registre, ont disparu.

Je me plais à croire que cette petite histoire d'Allaines, qui m'a demandé bien des recherches, sera favorablement accueillie par les habitants, ou tout au moins par ceux que le passé de leur village intéresse.

Péronne, 1^{er} janvier 1903.



CHAPITRE I^{er}

ÉTYMOLOGIE. — TOPOGRAPHIE. — GÉOLOGIE.
FAUNE ET FLORE.— LA TORTILLE.— VARIA.

§ I.— ÉTYMOLOGIE ET SYNONYMIE

Allaines.

Vicus Helena, 448. Sidoine Apollinaire ? M. Vincent. M. Decagny.

Alania (super fluvium Hale), 977. Albert le Pieux. Gall. christ.— 1102. Baudry, évêque de Noyon. Cart. de Noyon. — 1103. Ade, Comtesse de Vermandois. Du Cange.

Avenia, 1170. Ives de Nesle. Cart. de Noyon.

Haline, 1186. Urbain, pape. Cart. d'Arrouaise.

Alaignes, 1219. Philippe Auguste. M. Léop. Delisle.

Alaigne, 1236. Pierre du Bois. M. de Beauvillé. — 1242, Official de Noyon. — 1271, Charles et Jean d'Allaines.— 1295, Lettre du roi Philippe.

Alania Morchiarum, 1243. Guy, évêque de Cambrai. Gall. Christ.

Alaingne, 1271. Sceau de Jean d'Allaines.

Alennes, 1304. Guerre entre Philippe-le-Bel et Guy de Dampierre. — 1507, Cout. loc.

Aldignes, 1743. Friex.— 1709. N. de Fer.

Allaignes, 1567 Cout. de Péronne.— 1648. Pouillé gén.— 1761. Poberet.

Hélène, 1653. Mém. de Chastenet de Puységur.

Allaine, 1700 Villers de Rousseville.— 1763. Expilly.

Alene, 1710. N. de Fer.— 1743. Friex. — Carte de 1760.

Alesne, 1733. G. Delisle.— 1778. De Vauchelle. — 1787. Pic. mérid.— Carte de 1767.

Alleigne, 1740. Plan de Boucher, de Hardécourt-aux-Bois.

Aleines, 1757. Cassini. — 1758. Seutter. — 1776. Denis. — 1780. Guettard en Monnet.— 1766. Desnos.

Alaines... M. Decagny.

Allaines... 1750. Le Couvreur de Boulainviller. — Ordo. — M. Decagny. (1).

Bullet fait dériver ce nom de deux mots celtiques : *Al*. bord, et *Len*, rivière : village situé sur le bord de la rivière (2).

Selon un autre auteur, Allaines serait un ancien campement d'Alains, ce qui paraît peu probable (3).

Feuillaucourt est un hameau, dépendant d'Allaines, situé à l'ouest de son chef-lieu, vers Cléry. En voici également la synonymie :

Filercurt, 1107. Echange entre les chapitres Saint-Furcy et Saint-Quentin.

(1) Cfr. J. GARNIER, *Dictionnaire topographique du Département de la Somme*.

(2) Cfr. BULLET, *Mémoires sur la langue celtique*, t. 1. p. 279.

(3) Cfr. LONGNON. *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, année 1879, page 165, et année 1880.

Filecourt, 1238. Limite de la banlieue de Péronne. Charte de Philippe le Bel. Archives de la ville de Péronne, côte 2, A. A. 2.

Filiecourt, 1242. Official de Noyon. — Cart. de Noyon.

Fillecourt, 1338. Carte Néhémias de Corbie.

Feuillecourt, 1567. Cout. de Péronne.

Fillaucourt, 1733. G. Delisle. — 1778. De Vauchelle.

Meulancourt-au-Bois, 1743. Friex.

Foucillecaucourt, 1753. Doisy.

Feuillaucourt, 1757, Cassini. — 1764. Desnos. — Ordo.

Freullencourt, 1761, Robert. — 1787. Picardie mérid.

Fœuillecaucourt. — *Feuillecaucourt*, 1763. Expilly.

Feuillaucourt, 1770. De Sachy. Hist. de Péronne.

Feuillancourt, 1856. Franc-Picard (1).

Le nom de ce hameau, plus récent qu'Allaines, paraît venir de *curtis foliorum*, en raison des nombreux arbres sous lesquels il disparaissait au moyen âge.

M. l'abbé Decagny, dans son *Histoire de l'arrondissement de Péronne*, tome I, page 140, cite, comme anciens hameaux : Haucourt, Habercourt, Lamotte et Neuville. De ces hameaux, disparus depuis de longues années, il ne reste aucune trace, excepté pour Lamotte, ou la Motte-lès-Allaines, dont on a retrouvé quelques foyers au nord du village, en construisant la route actuelle de Péronne à Bertincourt, en 1850, autrefois appelée *Ruelle à gens d'armes*.

(1) Cfr. J. GARNIER, *loc. cit*

§ II.— TOPOGRAPHIE

Le village d'Allaines est situé dans le canton de Péronne, au nord de cette ville, dans la vallée même de la Tortille, qui s'étend de l'ouest au nord-est entre des coteaux.

Il y a cinquante ans, on n'apercevait, du haut du Mont-Saint-Quentin, que la flèche du clocher et quelques toits rouges qui émergeaient à peine du feuillage touffu des arbres, et l'on se rappelait involontairement les anciennes résidences gauloises élevées au centre des cépées ou à proximité des forêts ; mais, depuis, les arbres, qui gênaient la mise en culture des prairies, ont été abattus et le village se présente maintenant presque nu, et assurément moins coquettement paré.

Allaines est distant de 4 kilomètres de Péronne, de 53 kilomètres d'Amiens, son chef-lieu départemental, et de 133 kilomètres de Paris.

Sa longitude est de 0° 36' 18" Est du méridien de Paris ; et sa latitude Nord, de 49° 57' 42".

Son altitude, dans la vallée, est de 59 mètres, et de près de 80 mètres à son point culminant, la Malassise.

Son territoire, contenant en superficie 773 hectares, est borné par les communes de Moislains et Bouchavesne au nord, le Mont-Saint-Quentin et Halles au sud, Aizecourt le-Haut et Bussu à l'est, et Cléry à l'ouest.

La Tortille traverse le village et le divise en deux

parties bien distinctes : le *Riez*, appelé autrefois *Haut-Aleines* et plus anciennement la *Motte-lès-Aleines*, bâti sur un versant exposé au sud-ouest ; et le village proprement dit, comprenant l'église, le presbytère, la mairie et les écoles, établi sur un terrain à peu près plat dans le fond de la vallée.

Les principales rues sont : la rue du *Bout-de-Ville* et la *Grande-Rue* qui traversent le village de l'ouest au nord en arc de cercle. La *Grande-Rue* prend encore, à partir de la ruelle qui conduisait à l'ancien château, jusqu'à son point terminus nord, le nom de *Grenouillère* en raison du fossé toujours plein d'eau qui longeait autrefois cette voie et qui était alimenté par le déversoir du moulin Choquet ; la rue du *Riez*, aujourd'hui confondue avec la route de Péronne à Bertincourt ; la rue du *Haut-Riez* ; la rue du *Château* ; la rue *Verte*, etc.

Au commencement de notre ère, Allaines, situé dans la forêt d'Arrouaise, faisait partie de la Gaule et se trouvait compris dans le *pagus* des *Veromandui* dont la capitale ou *oppidum* était *Augusta Veromanduorum*, aujourd'hui Saint-Quentin.

César, après sa conquête, fit du nord de la Gaule la Gaule Belgique, dont Trèves était la capitale, que Dioclétien divisa en deux parties, et Allaines se trouva dans la Belgique II^e, qui avait Reims pour métropole.

Vers le milieu du V^e siècle, Clodion et Mérovée conquièrent la deuxième Belgique, s'avancant jusqu'à Amiens ; ils fondèrent ainsi le royaume des Saliens qui eut plusieurs chefs ; Clovis les vainquit ou les assassina et fonda la monarchie française, qui comprit à peu près toute la Gaule.

A sa mort, Clotaire eut en partage la deuxième Belgique, qui devint le royaume de Soissons ; il finit par réunir entre ses mains tout ce qu'avait possédé son père. Après Clotaire, ce royaume fut de nouveau partagé, et Allaines fit partie de la Neustrie qui subsista jusqu'à Charlemagne ; mais, à la fin du IX^e siècle, le système féodal naquit en raison de l'intrusion des grands vassaux dans l'administration du pays, et notre village fit partie du comté de Vermandois qui s'étendait au nord-ouest, au-delà de Sailly, jusqu'au *Tronc de Bérenger*, limite du Cambrais (1).

Il faut arriver à la fin du XII^e siècle pour que les contrées distinctes de notre région soient réunies sous le nom de *Picardie*.

En 1191, le Vermandois fut cédé à Philippe-Auguste, qui divisa la Picardie en deux bailliages, celui d'Amiens et celui de Vermandois. Allaines ressortit alors aux bailliage et élection de Péronne et à l'intendance d'Amiens. Ce n'est que sous Richelieu que les limites de la Picardie et des autres provinces furent définitivement fixées, et l'on sait que ces provinces furent plus tard divisées en départements par l'Assemblée constituante.

La paroisse d'Allaines, comme ayant dépendu du Vermandois, resta comprise dans le diocèse de Noyon jusqu'au Concordat (1801), époque à laquelle elle fut rattachée au diocèse d'Amiens.

(1) Cfr. DOM GRENIER. *Introduction à l'Histoire générale de la province de Picardie*, page 9.

§. III. — GÉOLOGIE

Le sous-sol du terroir, comme celui de la vallée de la Somme, est composé de craie blanche de formation secondaire. Il n'y a que de rares affleurements tertiaires.

Les courants de l'époque quaternaire ont apporté, dans les endroits bas, des silex roulés, des graviers, des sables et de l'argile. Les prairies ont été formées par des terrains d'alluvion.

Un courant d'eau souterrain, se dirigeant du nord-est au sud-ouest, forme, à huit ou dix mètres de profondeur, dans les parties les plus basses, une nappe d'eau qui alimente les puits ; cette nappe d'eau paraît descendre ou s'épuiser ; en effet, pour obtenir actuellement de l'eau dans les puits, on est obligé de les creuser plus profondément ; les sources de la Tortille et de la Cologne tarissent, il en est de même de celles de la Somme qui rétrogradent et dont la niveau baisse sensiblement. (1)

Toute la vallée, de trois cents à cinq cents mètres de large, autrefois marécageuse, a été convertie en prairies naturelles, à l'aide de l'endiguement de la rivière lors de l'établissement des moulins à eau.

(1) Cfr. *Journal de Saint-Quentin*, numéro du 16 septembre 1902, et une étude de M. Hector JOSSE, dans le *Journal de Péronne*, numéros des 1^{er} et 9 novembre 1902.

§. IV. — FAUNE ET FLORE

La faune et la flore sont les mêmes que celles du nord de la France ; on ne rencontre aucun animal dangereux ou venimeux ; quelques plantes seulement sont vénéneuses, telles que la ciguë et certains champignons.

§. V. — LA TORTILLE

Le village est traversé du nord-est à l'ouest par une petite rivière qui a reçu, en raison de son cours sinueux, le nom de *Tortille* (*fluvius Halæ*) (1).

Elle reçoit les eaux de dix-sept villages et prend sa source dans les marais de Manancourt, pour aller, de là, se jeter dans la Somme près du village de Halles, au-dessus des étangs de Bazincourt. Sa longueur totale est de 14.730 mètres.

Ce cours d'eau, autrefois beaucoup plus important, avait, il y a environ un siècle, deux autres sources en amont de Manancourt : l'une se trouvait à Ytres et l'autre entre Heudicourt et Revelon. Un fossé, qui

(1) Cfr. Ann. BENED. tome III, app. f. 719. charte d'Albert-le-Pieux. Je n'omettrai pas de signaler un diminutif, le *Tortillard*, qui est le nom sous lequel sont désignés les différents tronçons de chemin de fer de la Société économique.

indique encore ces anciens lits, amène les eaux pluviales dans la Tortille ; la Tortille recevait en outre les eaux :

1^o D'un petit affluent de deux kilomètres, l'*Eauette*, qui prenait sa source sur le terroir de Bouchavesne, au lieudit la Vallée du Bois l'Abbé ou Vallée Saint-Maur, traversait les Vallées Saint-Nicolas et de l'Ouette, ainsi que le chemin de Cléry au lieudit la Fosse-à-Cats, pour rejoindre la Tortille dans les prés Saint-Quentin.

2^o De la grande vallée qui existe entre Allaines et Bouchavesne, dont l'écoulement se faisait par la Vallée Duquenne et la Préférence. Une cuvette souvent pleine d'eau, dont la dépression est encore visible dans la Valléette, portait le nom pittoresque de *Flot Merdeu* (1).

3^o Et de la Vallée d'Aizecourt-le-Haut, de la Vallée du Roux et de la Vallée du Bois.

Les sources de Manancourt sont depuis quelques années en décroissance et ne donnent plus actuellement qu'un peu d'eau qui arrive à peine jusqu'à Allaines. Elles ont, du reste, déjà complètement tari pendant huit ans, de 1859 à 1867. D'après une tradition conservée à Manancourt, les eaux auraient aussi disparu en 1642. (2)

Allaines possédait soixante-trois hectares de prairies

(1) Cfr. *Registre de la Fabrique*, tenu par l'abbé *Hutellier* f^o 41.

(2) On lit, dans un bail à cens passé devant M^e Le Brethon, notaire à Péronne, le 6 mai 1775, par lequel « MM. les Doyens, Chanoines et Chapitre de l'église royale de Saint-Fursy de cette ville, seigneurs hauts justiciers et

naturelles situées de chaque côté de la Tortille et qui produisaient un foin jadis renommé. En vertu d'un usage local, établi depuis un temps immémorial, après la première coupe du foin, on y faisait paître les vaches du village ; mais, depuis quarante ans, ces prairies ont été, en grande partie, défrichées et mises en état de culture.

On irriguait ces prairies au moyen de vannes (*vinteus*, en patois picard), établies au travers de la rivière. Ces vannes, actuellement disparues, existaient aux endroits suivants : la première, en amont de la falaise ; la deuxième, en aval de la passerelle dite la *planquette*, qui se trouve au milieu du village, en face de l'emplacement de l'ancien château ; la troisième, entre le pont de la rue Verte et le moulin Moroy ; la quatrième, dans les prés Saint-Quentin, au premier coude de la rivière où il existait anciennement un gué ; la cinquième, en amont du moulin Leneutre ; la sixième, en aval de ce même moulin ; la septième, à l'Ortaille, en aval du pont de la route de Péronne à Arras ; et la huitième, en aval du moulin Lefèvre, dans les Grands Prés.

voyers de la terre et seigneurie de Feuillaucourt, appartenant aud. Chapitre ». concèdent aux sieur et dame Julien, laboureurs à Feuillaucourt, quatre-vingt-douze verges de pré de forme triangulaire, tenant à la rivière et à l'ancien chemin de Bapaume, pour y établir un moulin (moulin Leneutre), la clause suivante : « enfin a été convenu, le cas arrivant, que le moulin destiné à être construit par les preneurs sur la petite rivière dont s'agit, ne pouvant plus tourner, soit par défaut d'eau, soit pour toutes autres causes quelconques prévues ou imprévues, le présent bail à cens demeurerait résilié de plein droit pour l'avenir et comme non fait ni advenu. » On prévoyait donc déjà, il y a cent-vingt-cinq ans, la disparition de cette rivière.

L'angle sud de la prairie des *Dix Journaux* était irrigué au moyen de la retenue des eaux par la vanne du moulin Choquet et de saignées pratiquées dans la berge.

La prairie, dite des *Petits-Prés*, était irriguée par un fossé de dérivation, appelé *Fausse-Rivière* et autrefois *Faulx-Ruissel*, aujourd'hui comblé. Il s'amorçait à la rivière, au pont des Vaches, et, contournant la prairie en longeant le Chemin Vert, allait aboutir à la Tortille, en face du moulin Choquet, en cotoyant, au nord, l'enclos actuel de M. C. Boulanger. Une ouverture faite dans la rive droite de la rivière, près du pont des Vaches, en regard de ce fossé, y laissait entrer l'eau que l'on distribuait ensuite dans toute l'étendue des *Petits-Prés* au moyen de coupures faites dans les talus de la *Fausse-Rivière*.

Aux termes d'un arrêté pris par M. le préfet de la Somme le 25 novembre 1893, sur le rapport de M. Cointe, ingénieur ordinaire, MM. Boulanger, Boulant et Delachambre ont été autorisés à établir, pour l'exercice de leur droit d'irrigation, deux vannes latérales à la rivière, dont les dimensions ont été laissées à leur libre disposition, l'une en tête du fossé de dérivation, dit *Fausse-Rivière*, et l'autre sur la rive opposée.

D'après un arrêté préfectoral, en date du 9 avril 1811, réglementant le régime des eaux de la Tortille, les habitants d'Allaines ont le droit d'irriguer du lever au coucher du soleil, savoir : du 1^{er} mai au 30 juin, le

lundi, le mardi et le vendredi ; et du 1^{er} juillet au 10 septembre, le lundi et le mardi. (1)

En vertu du même arrêté, les prises d'eau sont faites par des *prayeurs* ou gardes assermentés, nommés par le maire, commissionnés par l'administration et assermentés devant le juge de paix.

La Tortille est maintenant administrée par une commission syndicale instituée par arrêté préfectoral du 25 juin 1853, et dont les attributions principales sont de veiller au libre écoulement des eaux et à l'exécution des règlements.

Une délibération, prise par cette commission le 31 octobre 1877, fixe ainsi qu'il suit les dimensions que doit avoir le lit de la Tortille : largeur, en ouverture sur relief du sol, 3 mètres ; largeur du fond, 1 m. 40 ; profondeur, 1 mètre avec 0 m. 80 de talus.

La Commission syndicale fait exécuter les travaux de faucardement et de curage conformément à l'article 9 de l'arrêté du 27 fructidor an X, — dans lequel se trouvent condensés les anciens règlements, — ainsi conçu : *Les propriétaires des moulins ou usines seront tenus de faire curer et faucarder les rivières ou canaux sur lesquels leurs établissements existent, à cent mètres*

(1) Dans le bail que nous rappelons *supra*, dans le renvoi de la page 13, on trouve la clause suivante ayant trait à l'irrigation des prairies : « Les preneurs ne pourront arrêter le cours de l'eau aux préjudice des seigneurs et propriétaires riverains notamment depuis le jour de la purification jusqu'à la Saint-Jean-Baptiste, durant lequel tems chaque jour de la semaine est affecté à chacune seigneurie pour l'arrosement de ses prés suivant l'usage ancien, à peine de répondre, en leurs noms, de toutes pertes, dépens, dommages et intérêts. »

au-dessus du point où se fait sentir le refoulement qu'ils occasionnent. Cet article ajoute que les autres parties de rivières ou canaux, autres que ceux navigables et flottables, seront curés et faucardés par les propriétaires riverains, chacun au droit de soi.

Nous croyons devoir faire observer que tous les arrêtés postérieurs, modifiant les anciens règlements, sont inapplicables comme n'ayant pas été sanctionnés par un règlement d'administration publique conformément aux dispositions des articles 1 et 2 de la loi du 14 floréal an XI (*circulaire adressée, le 19 novembre 1891, par M. le préfet de la Somme aux directeurs des syndicats de rivière*), ce qui, par conséquent, rend bien précaire l'existence du Syndicat actuel.

Dans son parcours, sur le territoire de la commune d'Allaines, la Tortille actionnait, par des chutes, quatre moulins : le moulin Choquet, en amont du village ; le moulin Moroy, en aval (ce moulin a été démoli tout récemment, il n'en reste plus que la maison d'habitation) ; le moulin Leneutre, en amont de Feuillaucourt (ce moulin, bien qu'existant encore, ne fonctionne plus) ; et le moulin Lefèvre, à l'extrémité ouest de Feuillaucourt. Les moulins Choquet et Lefèvre sont actuellement mus par la vapeur.

La Tortille est sujette, rarement il est vrai, à des crues subites, appelées *lavages*, produites, l'hiver, par la fonte des neiges accompagnée de pluies torrentielles.

Au commencement de notre ère, ou même dans les temps antérieurs, cette rivière, beaucoup plus importante, n'était pas endiguée comme elle l'est aujourd'hui ;

elle occupait toute la largeur de la prairie qui a été formée par les terrains d'alluvion déposés par les eaux. Il y a quelques siècles, elle avait son lit à trois mètres plus bas, ainsi que cela a été constaté par un fer à cheval recueilli, en 1859, à cette profondeur, en creusant les fondations du pont de la rue Verte, dans le village d'Allaines.

Le grand canal du Nord, actuellement projeté, doit passer, en se dirigeant d'Arleux à Péronne, par la vallée de la Tortille. Si ce projet est mis à exécution, le canal absorbera ce qui reste de cette rivière.

On trouve dans le registre tenu par l'abbé Hutellier, folio 130, que « Messieurs du Mont-Saint-Quentin sont les Seigneurs de la rivière, depuis Moislains jusqu'au moulin de Hale, par arrest contradictoire par eux obtenu du 6 décembre 1421 contre les sieurs du chapitre de Saint-Furcy, seigneurs hauts justiciers de Fouillaucourt ; par sentence du prévôt de Péronne de 1430 qui ordonne que les dits sieurs du Mont-Saint-Quentin mettroient des gardes depuis Moislains jusqu'à Hale pour empêcher qu'on en détourne l'eau ; par procès-verbal des visites du 25 avril 1590 par les officiers des dits sieurs du Mont-Saint-Quentin de ladite rivière depuis Moislains jusqu'à Hales ; par plusieurs condamnations d'amendes prononcées par leurs bailliages le 10 novembre 1621 contre plusieurs particuliers d'Aleines, de Moislains et autres lieux ».

VARIA

« Le 25 décembre 1740, il y eut dans Aleines une grande inondation des eaux sauvages qui ont rempli toute la bassure depuis le village de Moislains jusqu'à la rivière de Somme à cause du défaut de police et de la négligence des habitants à faire les écoulements nécessaires.

« La récolte d'aoust 1740 a été la plus mauvaise et en un sens plus mauvaise que celle de 1709 par la durée de l'hiver et du grand froid et par la sécheresse depuis la fin d'octobre 1739 jusqu'à la fin de may 1740, de sorte que partie de blés ont péri et l'autre partie, revenu d'été, par des pluies continuelles et abondantes arrivées dans le temps de la moisson qui ont duré jusqu'à environ la demi-octobre, et qui ont produit une grande quantité d'herbes qu'on nomme salouches, qui ont achevé de gatter la dite moisson.

« En conséquence, il a été rendu à la cour du parlement de Paris conformément à un arrest du Conseil du Roy pour régler les redevances dues aux maîtres par les fermiers, un arrest qui fixe les redevances à un tiers de blé et les deux autres tiers en argent au prix de 15 livres, 2 sols, 6 deniers par somme à la mesure de Péronne quoique le prix du blé fut de 30, 35 et 40 livres la somme de blé.

« Le dégel, arrivé le 2 janvier 1741, a été si violent à Aleines que la meilleure partie des caves ont été

remplies d'eau de sources, qu'une partie des dites caves fondue, soit qu'elles aient été maçonnées ou non, les puits fondus, les cheminées avalées avec les fours, et que les héritages se sont trouvées inondés par les eaux de sources jusque dans les granges, de sorte que la grange du château a été affligée de ces eaux de sources tellement qu'on a été obligé de détasser tout le blé qui y étoit, et la plupart des bâtiments en ont été endommagé. Il en est de même ailleurs particulièrement en la ville d'Arras, Paris et bien ailleurs ». (Note de M^e P. HUTELLIER, curé).



CHAPITRE II.

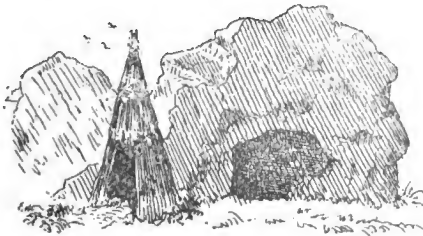
AGES PRÉHISTORIQUES. — ÉPOQUE GALLO-ROMAINE.

ÉPOQUES MÉROVINGIENNE ET CAROLINGIENNE. —

VOIES ANTIQUES. — LES MUCHES. — DISSERTATION
SUR LA BATAILLE D'HELENA.

§ I. AGES PRÉHISTORIQUES

Allaines a été habité dès l'époque *néolithique* ou de la *pierre polie*. Les troglodytes ont dû creuser des



Habitation préhistorique (1)

grottes dans le rideau de la rue Verte et dans le talus de la falaise du moulin Choquet, à proximité de

(1) Quelques-unes des gravures sur bois qui figurent dans cet ouvrage sont tirées de la *Monographie d'un bourg picard* (Démuin), par M. Alcuis LEDIEU, mon savant collègue, conservateur des bibliothèques et musées d'Abbeville, qui a bien voulu me communiquer ses clichés.

la rivière et des marais qui leur fournissaient l'eau, le poisson et le gibier.

L'une de ces grottes artificielles, ouverte dans cette falaise, au milieu d'un roncier, a probablement servi d'amorce à une *muché* ou *souterrain-refuge* dont nous parlerons plus loin.

Au-dessus de cette falaise, on a trouvé un foyer profond d'un mètre, rempli de cendres, des *nuclei* et deux haches polies en silex.



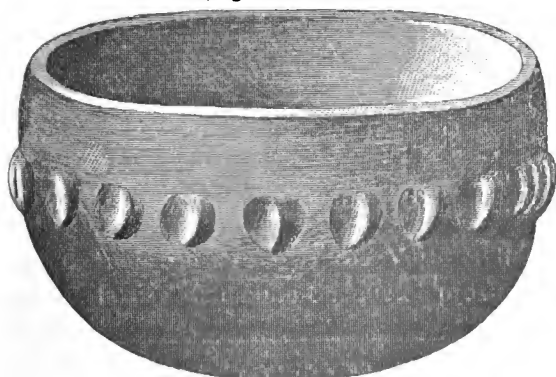
L'homme des cavernes.

En exécutant des fouilles au chemin Vert, j'ai recueilli des fragments de vases préhistoriques en terre, de l'âge du bronze. Ces vases étaient faits, les uns au tour, les autres, en pâte plus grossière, à la main et décorés, soit de lignes pointillées géométriques, soit de dessins résultant de l'impression de

l'ongle du pouce. Les morceaux réunis de deux de



1/2 grandeur réelle.

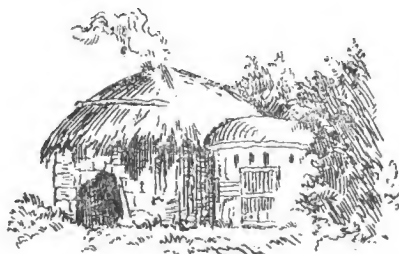


1/2 grandeur réelle.

ces vases ont permis de les reconstituer : ils sont représentés ci-dessus réduits de moitié.

§. II.— ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

En explorant le terroir d'Allaines dans le but de jeter quelque lumière sur la question toujours obscure du *Vicus Helena*, j'ai rencontré l'emplacement d'une villa gallo-romaine sur le point culminant d'un coteau situé au nord du village, entre la Falaise et la Garenne, près de la Tortille (Section A, n° 656 du plan cadastral). Une fouille du sol m'a donné, en quantité, des frag-



Habitation gallo-romaine.

ments de tuiles à rebord, de vases noirs, de vases dits samiens à couverte rouge et brillante, des ferures, un chandelier en fer, etc., le tout mélangé à une couche de cendres et de charbons indiquant que cette habitation a été détruite par le feu, probablement par les Vandales, lors de leur passage dans la contrée, en 406-407.

D'autres fragments de poterie romaine se rencontrent également, avec une certaine abondance, à la

surface du sol, au dessus du village, vers Moislains, entre la route et la falaise Choquet, au-dessus des souterrains-refuges, au lieu appelé autrefois la Motte-lès-Aleines, et ensuite le Haut-Aleines.



Paysan gallo-romain.

Non loin de cet endroit, on a trouvé une monnaie consulaire, en argent, trouée à l'effet d'être suspendue, une pièce en bronze, à l'effigie de Faustine mère, admirablement conservée et patinée, ainsi que d'autres bronzes trop frustes pour pouvoir être déterminés.

Une clef en bronze, de la même époque que les médailles, a été recueillie dans le jardin de la maison dite des Templiers (1).

Enfin, en extrayant de la terre à briques, au lieu dit la Coûture, près le chemin de la Briqueterie, dans la plaine où l'on peut supposer qu'a eu lieu la bataille d'*Helena*, des ouvriers ont mis à jour un vase plat et large en terre rouge dans lequel se trouvait, renversé,

(1) Cfr. BOULANGER. *Le Mobilier funéraire gallo-romain et franc en Picardie et en Artois*, planche 6, fig. 4.

un autre vase plus petit, de même terre, et un troisième vase pomiforme en terre noire.

Ces trois vases se trouvent actuellement au musée de Péronne.

On peut donc conclure de ce qui précède que le pays ayant été complètement pacifié, les gallo-romains habitaient Allaines ou ses environs immédiats.



§. III. — ÉPOQUES MÉROVINGIENNE ET CAROLINGIENNE

On n'a jusqu'ici rien découvert de l'époque mérovingienne, sauf un morceau de vase en terre grisâtre que j'ai rencontré au chemin Vert, et qui est un témoin insuffisant ; cependant, il est à présumer que les Francs se sont fixés à Allaines après la conquête de la vallée de la Somme par Clodion et Mérovée, vers le milieu du V^e siècle. Une inscription retrouvée en 1879 dans l'église et dont on lira le texte plus loin, indique qu'elle a été consacrée par Momolin, évêque de Noyon et de Tournai (660 à 668), successeur de Saint Eloi. Cette preuve semble déjà suffisante pour confirmer cette opinion

§. IV.— VOIES ANTIQUES

Le terroir d'Allaines est sillonné de chemins très anciens dont voici l'énumération.

A.— **Chemins traversant le terroir.**

1° *Le Vieux Chemin de Péronne à Moislains*, appelé autrefois *Chemin Royal* ou *Voie des Saints*, qui, partant du côté est de Péronne, traverse le terroir à l'est vers Bussu, se dirige vers Moislains et Manancourt-Etricourt, puis rejoint, au nord de ce dernier village, la voie romaine de Saint-Quentin à Arras.

2° *Le Petit Chemin de Péronne à Arras*. Il prenait aussi à l'est de la ville, traversait le Mont-Saint-Quentin, le Vivier et la Tortille à Feuillaucourt où l'abbaye du Mont-Saint-Quentin possédait un droit de péage, longeait le moulin Leneutre et remontait au-dessus du Paradis-aux-Vaches, parallèlement à la route actuelle, passait à Bouchavesne et à Sailly pour aboutir à la même voie romaine, à Rocquigny(1).

3° Enfin, un troisième chemin, venant de Péronne, passait sous le Mont-Saint-Quentin, traversait le Vivier et la Tortille au moyen d'un gué entre Allaines et Feuillaucourt, où cette rivière fait encore un petit coude à angle droit, Bouchavesne et Sailly, où il se raccordait au grand chemin d'Arras.

(1) Cfr. DOM GRENIER, *loc. cit.* page 143. — Allaines, plan d'assemblage du cadastre.

Ce chemin porte sur le terroir d'Allaines le nom de *Chemin de l'Ouette* (anciennement Eauette, petite eau) ; on l'appelait encore le *Chemin de Sailly* ou *Chemin des Postes* ; et, sur le terroir du Mont-Saint-Quentin, *Sentier des Soldats*.

B.— Chemins rayonnant d'Allaines aux villages voisins.

Neuf chemins, partant du village, le relie aux villages voisins :

1° Le *Chemin de Cléry*, à l'ouest, passant au nord de Feuillaucourt, autrefois appelé le *Chemin de la Terrière*.

2° Le *Chemin de la Briqueterie* à Bouchavesne, se raccordant au suivant.

3° Le *Chemin Vert*, conduisant à Bouchavesne où il rejoint, avant d'entrer dans ce village, le chemin précédent et le petit chemin d'Arras ou chemin de l'Ouette.

4° Le *Chemin de la Falaise*, conduisant à Moislains et prenant naissance au chemin Vert, à la sortie du village ; il passe au-dessus de la Falaise en contournant les prairies au nord. Un autre chemin, appelé *Chemin des Vallées* et autrefois *Chemin des Muches*, prend naissance au même endroit que celui de la Falaise et va se perdre au fond des Vallées.

5° Le *Chemin de Moislains*, partant du Riez et longeant les prairies au sud-est, appelé anciennement la *Ruelle-à-Gens-d'armes*.

6° Le *Chemin d'Aizecourt-le-Haut* sur lequel s'em-

branche à sa naissance le *Chemin du Bois ou de Mont-Tilleul*, conduisant à l'ancien bois d'Allaines.

7° Le *Chemin de Bussu*.

8° Le *Chemin de Péronne*, passant à l'est du Mont-Saint-Quentin.

Ces quatre derniers chemins se rejoignent sur le Riez, où ils forment un carrefour d'où part une rue qui descend à la Tortille, la traverse ainsi que la prairie, pour tomber à angle droit sur la Grande-Rue ou rue de la Grenouillère.

9° Enfin, le *Petit Chemin d'Alluines au Mont-Saint-Quentin* ; il est la continuation de la rue Verte et aboutit directement à l'ancienne abbaye du Mont-Saint-Quentin.

Ces chemins ne morcellent aucune parcelle de terre, ce qui prouve suffisamment qu'ils sont très anciens ; une autre particularité, c'est qu'ils sont tous profondément encaissés dans des talus surtout aux endroits où la terre est argileuse ; ils remontent donc vraisemblablement à l'époque gauloise.

§. V. — LES MUCHES

Dans tous les villages de la Picardie, on rencontre des souterrains-refuges ou caves de guerre, appelés *muches* (1) en patois picard, dans lesquels les habitants se retiraient pendant les temps troublés.

(1) Du picard *mucher*, cacher.

A Allaines, on rencontre une *muché* dont l'entrée, encore visible, mais obstruée par des éboulis, est située au bas de la falaise du moulin Choquet, en face du pignon de la maison d'habitation actuelle, et qui, d'après la tradition, se continuait, sur un parcours de quinze cents mètres, pour aboutir dans l'ancien bois d'Allaines, vers Moislains, où cette *muché* aurait eu une issue. Des excavations se produisant de temps en temps dans les terres, vers cet ancien bois, tendent à donner créance à cette tradition.

Il y a cinquante ans, on pouvait encore la visiter, et les habitants racontent que l'on y voyait des crochets en fer pour suspendre les lampes et des auge taillées dans la pierre pour les bestiaux.

D'autres souterrains existent aussi près de l'église, sous la maison dite des *Templiers*, appelée autrefois la *Pitance*. Ces souterrains avaient, dans l'église, une issue qui a été retrouvée, près du premier pilier de gauche, lorsque l'on a carrelé le chœur à nouveau en 1877 ; cette issue, actuellement comblée, se trouvait sous les stalles du chœur.

§. VI. — LA BATAILLE D'HELENA

Sidoine Apollinaire (1) parle, dans son panégyrique, prononcé en l'honneur de Majorien, d'une victoire que

(1) SIDOINE APOLLINAIRE, Caius Sullius Sidonius Apollinaris, né à Lyon en 430, poète latin, préfet du prétoire, patrice, sénateur, ensuite évêque de Clermont où il mourut en 489.

ce dernier remporta, avec Aétius, sur les Francs, en 448, en un lieu appelé *Helena*. Il fait ainsi parler la femme du chef romain :

Quum bella timentes

*Defendit Turones, aberas ; post tempore parvo
Pugnastis pariter, Francus qua Clodio patentes
Atrebatum terras pervaserat. Hic coeuntes
Claudebant augusta vias, arcuque subactum
Vicium Helenam, flumenque simul sub tramite longo
Arctus suppositis trabibus transmiserat agger.
Illic te posito, pugnabat ponte sub ipso,
Majorianus eques. Fors ripae colle propinquo,
Barbaricus resonabat hymen, Scythicisque choreis
Nubebat flavo similis nova nupta marito.
Hos ergo, ut perhibent, stravit ; crepitabat ad ictus
Cassis, et oppositis hastarum verbera thorax
Arcebat squamis, donec conversa fugatus
Hostis terga dedit. Plaustris rutilare videres
Barbarici vaga festa tori, conjectaque passim
Fercula, captivasque dapes, cirroque madente
Ferre coronatos redolentia suntu lebetas.
Illicet increscit Mavors, thalamique refringit
Plus ardens Bellona faces ; rapit esseda victor
Nubentemque nurum.*

« Quand il défendit la Touraine qui redoutait la guerre, tu étais éloigné ; mais peu de temps après vous combattiez ensemble quand le chef des Franks, Clodion, envahit les plaines des Atrébates. Plusieurs chemins venaient aboutir à un ravin qui les couvrait. Un pont de bois suivi d'une longue chaussée fournissait un étroit passage sur la rivière et à travers le bourg Helena qui formait un demi cercle. Pendant que tu passais, Majorien à cheval combattait à la tête du pont.

Par fortune, sur une colline voisine du fleuve, les Barbares célébraient un hyménée par des chants et des danses à la manière des Scythes : une blonde épousée se mariait à un époux blond comme elle. Ils furent, dit-on, écrasés par la cavalerie de Majorien. Les casques retentissaient sous les coups ; les écailles de la cuirasse repoussaient la pointe des lances dirigées contre sa poitrine : l'ennemi tourna le dos. Sur les chariots roulant des Barbares, on voyait briller la pourpre du lit nuptial : les plats, les mets livrés au pillage s'y entassaient pêle-mêle ; sur leurs têtes chevelues ils tâchaient de sauver les bassins encore couronnés de guirlandes odorantes. La fureur du combat redouble : Bellone plus ardente brise les flambeaux de l'hymen : les chariots, la fiancée, couverte de ses voiles, sont la conquête du vainqueur. » (1)

Le texte si peu précis du poète a donné lieu à différentes interprétations, et l'on n'est pas d'accord sur sa traduction littérale. Les historiens qui placent le *Vicus Helena* dans l'Atrébatie prétendent que *pervaserat* doit être traduit par *envahit*, tandis que ceux qui le voient au sud, rendent ce même verbe par *traversa*.

Plusieurs savants se sont évertués à retrouver le véritable emplacement de ce vicus.

M. Harbaville et M. Terninck le placent au Mont-Eleu englobé dans Lens. Cette opinion est aujourd'hui

(1) Traduction de BARET, éd. Firmin-Didot et C^{ie}, Paris 1887, page 217.



Phot. de C. Boulanger.

UNE RUE D'ALLAINES
La chaussée du Vicus Helena (?)

abandonnée. Lens ne correspond pas à la description du poète et, de plus, le nom de cette ville ne dérive pas d'Helena. (1)

D'autres le voient à Hesdin, mais contre toute vraisemblance. Hesdin ne faisait pas partie, à cette époque, du pays des Atrébates, mais de celui des Morins. Du reste, Hesdin ne vient pas, comme le P. Malbrancq a pu le croire, dans son *Histoire des Morins*, de *Hedenum* ou *Hesdinum* ; l'ancienne orthographe latine de ce mot est *Hisdinium* ou *Hisdinum*. (2)

M. Longnon le fixe à Hélesmes (Nord), en se basant sur le texte d'un diplôme de Charles le Chauve, de 847, et d'un autre diplôme de Charles le Simple, de 889, où il est question de *Helenam*, situé dans le pays des Atrébates (3) ; mais ce savant historien ne tient pas compte de la topographie de ce village, qui ne correspond aucunement à la description de Sidoine Apollinaire. Hélesmes n'est pas bâti en arc de cercle et aucune rivière n'y passe. Les deux rivières les plus proches, la Scarpe et l'Escaut, en sont distantes de cinq à six kilomètres.

M. Valois, ancien sous-préfet de Péronne, tend à placer à Allaines le lieu de la bataille. (4)

(1) Cfr. HARBAVILLE, *Mémorial historique et archéologique du Pas-de-Calais*, tome 1^{er}, p. 351 et s. — TERNINCK, *l'Artois souterrain*, tome II, p. 93 et s.

(2) Cfr. VINCENT, *Considérations sur la position géographique du Vicus Helena*, *Mémoires de la Société royale des sciences de Lille*, année 1840, page 545.

(3) Cfr. LONGNON, *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, année 1879, page 165, et année 1880.

(4) Cfr. G. VALOIS, *Péronne, son origine et ses développements*, p. 11.

L'abbé Decagny, M. Dusevel, d'Amiens, et M. Vincent, membre de l'Institut, le placent, sans hésiter à Allaines. (1) Ils s'appuient aussi sur une charte d'Albert le Pieux (943) confirmant une donation, en faveur des religieux de l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, de biens situés sur Allaines : *In villa Alania super fluvium Halæ*, et sur les *Mémoires de Chastenot de Puységur* dans lesquels cet auteur dit qu'il a passé à Hélène, en 1653, avec l'armée de Turenne.

Les noms de lieux n'ont subi depuis le commencement du moyen âge que les modifications que la prononciation y a apportées peu à peu, bon nombre ont disparu remplacés par des noms de saints ; à part cette exception, chaque terre a gardé son nom et ses limites ; c'est dans la même situation que nous retrouvons les villages et les domaines portant les mêmes noms. (2)

Chacun sait qu'en Picardie la syllable *el* se prononce *al* : ainsi, le pronom *elle* se dit, en patois picard, *alle*. Il est donc facile de voir comment l'idiome picard a fait de *Helena*, *Halena* et ensuite Halène, Aleine, etc. Puységur, en écrivant *Hélène*, au lieu de Halène ou Aleine, comme on l'orthographiait alors, a assurément cru redresser une prononciation vicieuse.

(1) Abbé DECAGNY, *Histoire de l'arrondissement de l'éronne* tome 1, page 135 et s. — Vincent *op. cit.*

(2) Cfr. FUSTEL DE COULANGES, *l'Alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne*, p. 229 et s. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE et G. DOTIN, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (Période celtique et période romaine)*, passim.

Si nous voulons nous baser sur la topographie des lieux, c'est Allaines qui répond le mieux, nous semble-t-il, au texte de Sidoine Apollinaire.

En effet, on trouve à Allaines quatre chemins ne morcelant aucune pièce de terre, aboutissant sur le Riez à un carrefour à 200 mètres de la rivière ; pendant ce parcours, la rue descend une pente rapide, traverse ensuite la Tortille, suit la chaussée pendant 250 mètres environ et rejoint la Grande Rue qui, d'un côté, s'infléchit à gauche en arc de cercle vers Feuillaucourt, et, de l'autre côté, à droite, se dirige vers Bouchavesne où elle prend le nom, à la sortie du village, de chemin Vert.

On a objecté que la Tortille n'est qu'un ruisseau ; cela est vrai actuellement, mais, il y a un siècle à peine, avant le défrichement de la forêt d'Arrouaise, qui l'a à peu près tarie, d'autres sources situées en amont de Manancourt la rendaient beaucoup plus importante.

Il faut aussi considérer qu'au commencement de notre ère cette rivière n'était pas endiguée comme elle l'est aujourd'hui, et que ses eaux, plus abondantes, se répandaient dans toute la vallée, large de 300 à 500 mètres. Les terrains d'alluvion, dont la vallée est formée, ont été apportés par les eaux et convertis en prairies lorsque l'on a endigué la rivière pour faire mouvoir des moulins à eau. Le plan cadastral confectionné vers 1830 indique par une teinte bleue qu'à cette époque, relativement récente, il existait encore des parties immergées, notamment dans l'enclos de M. C. Boulanger, situé précisément le long de la chaussée en question et non loin de l'endroit où aurait eu

lieu la bataille, et où l'on retrouve encore des ossements, dont nous parlerons plus loin.

Allaines ne faisait pas partie, il est vrai, du pays des Atrébates, mais il est situé presque sur la limite, à huit kilomètres au sud ; le poète n'a pas précisé et l'on peut admettre que Clodion, ayant traversé l'Atrébatie, se trouvait à Allaines. Il faut aussi se convaincre qu'à cette époque reculée les *pagi* n'étaient pas délimités comme le sont actuellement nos départements.

« Il est à propos de remarquer que Hesdin, Houdain, et surtout Lens semblent situés bien en dehors de l'itinéraire qu'a dû suivre l'armée franque pour occuper le nord de la Gaule. En effet, Rorick (1) et Grégoire de Tours (2) font connaître que Clodion, campé en Thuringe, envoya ses coureurs jusqu'à Cambrai ; puis ayant lui-même franchi le Rhin avec son armée, il entra dans la forêt Charbonnière et s'empara de Tournai. Les envahisseurs s'avançaient donc ainsi droit vers l'ouest ; ils prirent ensuite la direction du sud pour gagner Cambrai, où, après avoir passé les Romains au fil de l'épée, ils séjournèrent quelque temps, et de là s'emparèrent de tout le pays jusqu'à la Somme. Certes, ce n'est pas là la route d'Hesdin, et encore moins celle de Lens, qui doivent assurément subir le contre-coup de ce que les anciennes chroniques renferment de défavorable à leurs revendications. Or, la marche de Cambrai sur Hesdin eût imposé à l'invasion un brusque détour vers le nord-ouest et impli-

(1) Cfr. Gesta rer. Franc. T. III, cap. V, p. 4.

(2) Cfr. Hist. lib. II, cap. IX.

querait en même temps la prise de possession de tout le pays des Atrébates avec sa capitale *Nemetocena*, ce dont les historiens ne parlent pas. Le séjour de Clodion et de Merwig à Amiens paraît au contraire bien avéré (1) ; on peut donc penser que les Francs, après avoir quitté Cambrai, traversèrent une partie seulement du territoire des Atrébates avant d'envahir celui des Ambiens. Dans cette hypothèse, on ne manquera pas de remarquer que le *village d'Allaines est précisément situé entre Cambrai et Amiens.* » (2)

Si l'on place le *Vicus Helena* à Allaines, il est probable qu'Aetius sera venu des bords de la Loire par les grandes voies jusqu'à *Augusta Veromanduorum* (Saint-Quentin) ; là, son lieutenant Majorien, suivant la voie d'Arras jusque vers Fins (*Fines Atrëbatum*), sera tombé à l'improviste sur les Francs campés à quelque distance d'*Helena*, occupés à célébrer les noces d'un de leurs chefs. Il serait descendu soit par le chemin d'Aizecourt-le-Haut, soit par le chemin de Bussu à Allaines. Constatons que cette défaite n'entrava en rien la marche en avant de Clodion et de Mérovée, qui firent la conquête de la vallée de la Somme.

Vers 1824, dans la parcelle de terre située à l'ouest du chemin Vert, cadastrée sous le n° 467 de la section A, aujourd'hui exploitée par M. Placide Théry, près de l'endroit où aurait eu lieu la bataille qui nous occupe, un habitant d'Allaines, M. Dominique Baillet, a établi une briqueterie sur l'emplacement de laquelle

(1) Cfr. H. VINCENT, *loc. cit.*, page 550.

(2) Cfr. VALOIS, *loc. cit.* pages 16 et 17.

on a trouvé une grande quantité d'ossements provenant soit d'un cimetière soit d'un ossuaire. Malheureusement, aucune étude n'en a été faite alors.

Dans son ouvrage sus-énoncé, pages 17 et suivantes, M. Valois traite cette découverte de légende et raconte avoir fait une fouille à cet endroit sans y avoir rencontré autre chose qu'un fragment de fémur humain. Cet indice révélateur devait le mettre sur une meilleure voie. Il dit aussi avoir fait analyser un échantillon de terre, laquelle n'a révélé aucune trace de phosphate de chaux ; on le croira sans peine.

J'ai connu bien des habitants d'Allaines qui se souvenaient de ces ossements ; ma grand'mère, ma bisayeule m'en ont parlé souvent, ainsi que M. Isaac Baillet, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-treize ans ; ils les avaient vus rassemblés en un tas sur le bord du chemin Vert ; une particularité les avait frappés : les maxillaires avaient encore toutes leurs dents ; ils se plaisaient à le répéter.

En 1896, j'ai repris ces recherches, non sur l'emplacement de l'ancienne briqueterie, où l'on ne devait plus rien trouver, mais au chevet de la dépression laissée par l'extraction de la terre à briques. En moins de deux jours, dix-sept tombes furent trouvées à une profondeur de 40 à 80 cent. Elles avaient déjà été violées ainsi que le constataient les ossements bouleversés que j'ai laissés en place et que l'on peut facilement retrouver ; par suite, elles n'ont fourni aucun mobilier funéraire pouvant donner une indication utile.

Un examen attentif de la couche arable fait découvrir

de nombreux ossements brisés remués par la charrue, non seulement là où cette fouille a eu lieu, mais encore dans le champ voisin. Une exploration plus complète donnerait peut-être un résultat plus décisif.

Je n'ai pas la prétention de trancher une question aussi ardue ; mais, comme la position topographique d'Allaines correspond parfaitement à la description de Sidoine Apollinaire, on peut dire, avec l'abbé Decagny, que l'opinion qui désigne ce village comme étant l'antique *Vicus Helena* est la mieux motivée.

Dans tous les cas, je me suis étendu volontiers sur cette dissertation pour montrer à mes lecteurs combien un problème historique est peu facile à résoudre.



CHAPITRE III

LA SEIGNEURIE D'ALLAINES.— LE CHATEAU ET LE FIEF
DE LA MOTTE-LÈS-ALEINES.— QUELQUES ÉVÉNEMENTS
MARQUANTS. — LES TEMPLIERS. — TROUVAILLES
DE MONNAIES. — ADMINISTRATION COMMUNALE ET
ARCHIVES.— BUREAU DE BIENFAISANCE.— LES ÉCOLES.

§ I.— LES SEIGNEURS D'ALLAINES

La paroisse d'Allaines comprenait, avant la Révolution, Allaines, la Motte-lès-Aleines et Feuillaucourt.

Les gros décimateurs étaient, au dix-huitième siècle : l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, pour un tiers, et le fief de la Motte-lès-Aleines, pour les deux autres tiers.

L'abbé du Mont-Saint-Quentin présentait à la cure.

L'abbaye du Mont-Saint-Quentin était seigneur d'Allaines par suite de la donation que Robert III, seigneur de Péronne, et Aelis, son épouse, firent en 1095 à la dite abbaye, pour en jouir après leur décès, de la ville d'Allaines et de ses dépendances, excepté le dimeron de Saint-Léger et les moulins du Mont-Saint-Quentin. Confirmation, la même année, par Radbold, évêque de Noyon.

D'après la bulle confirmative du pape Pascal II, en 1106, une autre donation d'Odon, seigneur de Péronne, lui avait accordé, à Allaines, « *quatuor hospites, mansus*

unus et terra XXIV modiorum sementis (1) », puis un bois et un étang pour les besoins du moine qui y demeurait, etc. (2)

En 1103, Adde ou Adelise, comtesse de Vermandois, autorise cette donation de la ville et de la terre d'Allaines, et Baudry, évêque de Noyon, la confirme.

En 1106, bulle de Pascal II qui confirme et énumère toutes les possessions de l'abbaye du Mont-Saint-Quentin.

En 1141, bail de la ville d'Allaines et de ses dépendances à Raoul, comte de Vermandois ; et, en 1147 1148, etc., confirmation successive des papes Eugène III, Adrien IV, Alexandre III et de Baudry, évêque de Noyon, en 1191. (3)

Les biens de l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, sur Allaines, qui comprenaient une grande partie du terroir (814 journaux, 26 verges $\frac{1}{2}$ ou 333 hectares, 68 ares 57 centiares) (4) furent vendus le 15 juillet 1791 par-devant les administrateurs composant le directoire du district de Péronne.

Les haute et basse justices appartenaient aussi aux religieux du Mont-Saint-Quentin, qui avaient également la police de la voirie.

Le chapitre de Saint-Fursy, de Péronne, était seigneur et haut justicier de Feuillaucourt.

(1) Un manse avec quatre colons et une terre (d'un revenu de vingt-quatre setiers de blé.

(2-3) Cfr. DOM GRENIER *Topographie*, t. 192, f^os 9, 14, 147. — Abbé DECAGNY, *Histoire de l'arrondissement de Péronne*, t. I, p. 145. — Abbé HUTELLIER, *Chronologie manuscrite des curés d'Allaines*.

(4) Voir *infra*. page 63.

§ II.— LE CHATEAU ET LE FIEF

DE LA MOTTE-LÈS-ALEINES.

Ce fief relevait de la châtellenie de Péronne ; les seigneurs n'en sont pas connus ; cependant, on cite Pierron d'Allesnes, qui accompagnait Raoul de Créqui à la deuxième croisade, en 1146.

On voyait dans une lettre du mois de mars 1283, qui se trouvait dans les archives de l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, que Jehan d'Aleines déclare ses manoirs situés paroisse d'Aleines, et non à la Motte-lès-Aleines.

Par une sentence rendue par le prévôt de Péronne le samedi 7 novembre 1394, entre Jehan Pichat et maître Gilles Théry, prêtre, curé d'Aleines, d'une part, et Jehan Buridan, écuyer, seigneur du fief de la Motte-lès-Aleines, d'autre part, ce dernier est condamné à payer audit curé les deux tiers de son gros, aux dépens et à l'amende sur les biens de son fief de la Motte, comprenant le château, les terres labourables, prés, bois et censives, et les deux tiers des grosses dîmes qui se recueillaient sur les terres labourables de la paroisse d'Aleines.

Au XV^e siècle est citée Isabeau d'Allesnes, qui épousa Antoine de Cresecques, seigneur de Marieux et Martinville (1).

(1) Cfr. abbé DECAGNY, *loc. cit.* *Complément à l'histoire de l'arrondissement de Péronne*, page 15.

En juin 1627, François de Breulle, sieur du Verguier, propriétaire du fief de la Motte-lès-Aleines, et neuf autres particuliers, parmi lesquels se trouvait Antoine Verrier, fermier dudit fief, sont condamnés, par sentence du prévôt de Péronne, à l'amende au profit des religieux du Mont-Saint-Quentin, seigneurs de la rivière depuis Moislains jusqu'au moulin de Halles (1).

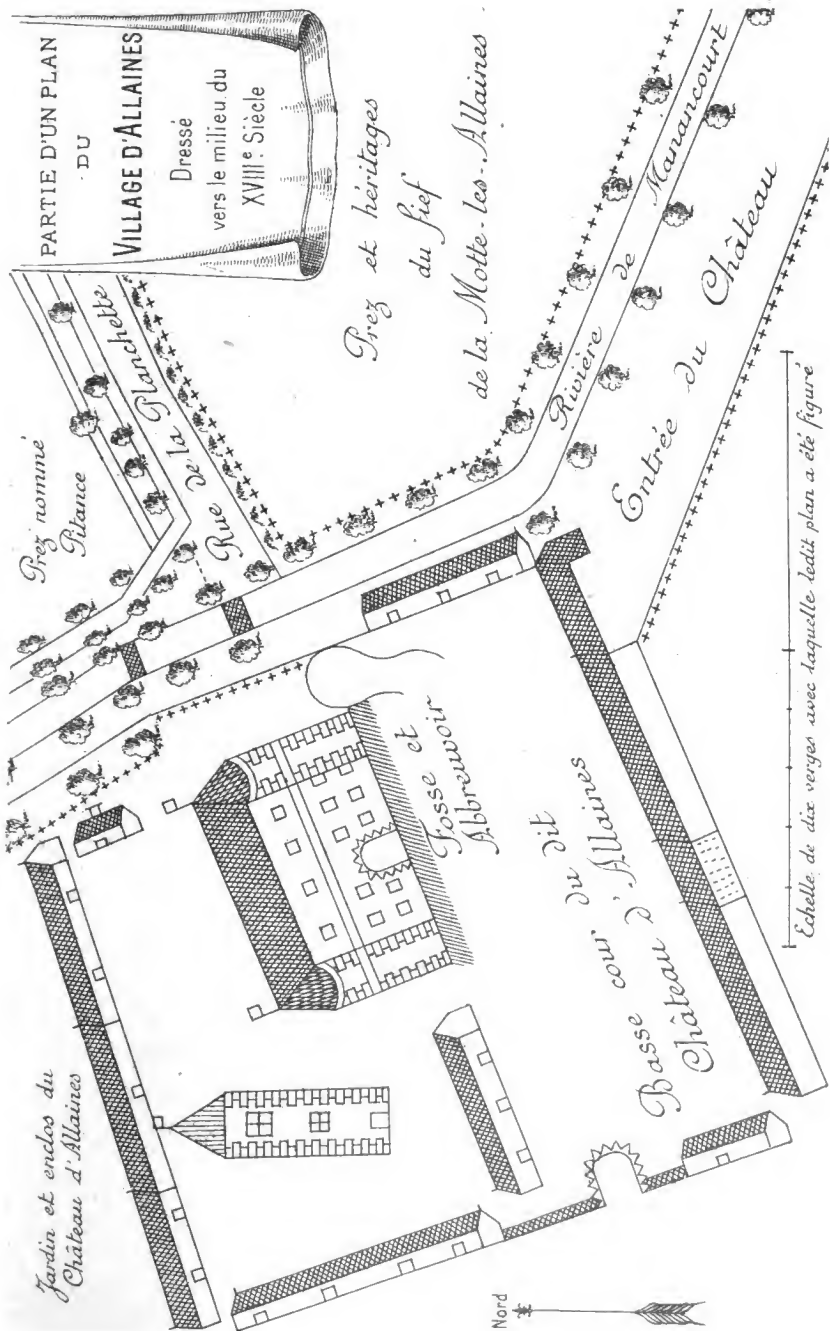
Par contrat passé à Paris le 10 avril 1733, le marquis de Folleville achète ce fief à la marquise de Courouvres, qui l'avait hérité de la marquise de Ximénès, sa mère ; cette dernière le tenait elle-même de madame d'Habancourt, sa mère.

Madame de Ximénès prétendait que son fief contenait 300 journaux de terre, tandis qu'il n'aurait été que de 60 journaux et trois journaux de prés. Dans le registre de la fabrique, l'abbé Hutellier écrit :

« Les dénombrements sont contraires les uns aux autres ; ceux de 1149 et 1482 énoncent 227 journaux de terres avec une maison (château) et enclos de huit journaux, six journaux de prés et huit journaux de bois ; au lieu que les dénombrements de 1535 et 1607 énoncent trois cents journaux de terre, outre les dites maisons, enclos, bois et prés ; et, par celui de 1607, énoncés encore vingt-cinq héritages à usage de maison. »

« Ces dénombrements sont contraires aux comptes du domaine de Péronne, notamment de 1427 et 1459,

(1) *Registre de la fabrique*, folios 130 à 132



où le domaine du fief de la Motte n'est que de soixante journaux de terre, trois journaux de pré. » (1)

N'ayant pu me procurer le contrat du 10 avril 1733, il ne m'a pas été possible de déterminer l'importance exacte de ce fief.

Par suite de ventes consenties à divers fermiers en 1873, ce domaine, auquel le propriétaire avait ajouté des terres provenant de l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, est aujourd'hui réduit à 94 hectares 58 ares 12 centiares ; il appartient à M. Alain-Charles-Louis de Rohan-Chabot, duc de Rohan, descendant du marquis de Folleville.

Le château, depuis plusieurs siècles, n'était pas habité par son propriétaire, il était occupé par le fermier du fief. Des bâtiments d'exploitation l'entouraient. Le tout était édifié sur un terrain de 8 journaux, soit 3 hectares 28 ares.

Entre les bâtiments et le château, il existait un large fossé rempli d'eau dont la dépression est encore actuellement très accusée.

Un plan d'une partie du village déposé aux archives départementales, à Amiens, dressé vers 1740, après l'acquisition du fief de la Motte par le marquis de Folleville, renferme une vue du château, de l'église et de la maison dite des Templiers ou Pitance.

D'après ce plan, le château, de forme rectangulaire, était bâti en grès, avec rez-de-chaussée surmonté de deux étages ; à chaque extrémité, il existait une tourelle

(1) *Registre de la fabrique*, folio 130.

avec toiture en forme de poivrière. Dans la cour, on voyait un haut pigeonnier également construit en grès (1).

Ce château existait encore en 1733 lors de l'acquisition de ce domaine par le marquis de Folleville ; ma bisaïeule, née à Allaines en 1764 et décédée dans sa quatre-vingt-quatorzième année, en 1857, se rappelait parfaitement l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, mais n'avait jamais connu le château ; il paraît donc avoir été démoli vers le milieu du XVIII^e siècle.

Ce château est désigné de la manière suivante dans les déclarations des dîmes de la cure d'Allaines faites le 4 novembre 1721, au verso du folio 12 du registre de la fabrique :

« Un pret tenant au château appartenant à la ditte de Lamotte Ximénès, contenant huit journaux occupé par Guislain Chemin, tenant d'un long à la rivière, d'un bout à la rue qui conduit à Péronne (actuellement rue du Château), d'autre bout à Thomas Mourette et Jean Bellier, d'autre long à la rue verte, y compris le château de la Motte, les jardins, la haute et basse cour et le jardin planté d'arbres, fermé de hayes vives. »

(1) Avant la Révolution, il n'y avait que les seigneurs qui pouvaient avoir des colombiers à pied et des girouettes. Le droit exclusif des tuies et colombiers a été aboli par l'art. 2 du décret du 4 août 1789, et le droit seigneurial et exclusif d'avoir des girouettes, par l'art. 2 du décret des 13-20 avril 1791.

§ III.— QUELQUES ÉVÉNEMENTS MARQUANTS DU MOYEN AGE AUX TEMPS MODERNES.

Feuillaucourt n'a été le théâtre d'aucun fait intéressant ; cependant M. Emile Coët, dans ses *Fragments d'histoire locale*, raconte de la manière suivante qu'un miracle y aurait eu lieu en 1634 :

« Le hameau de Feuillaucourt, situé à l'ouest de la commune d'Allaines, a été le théâtre d'un drame émouvant, au mois de mars 1634.

« C'était un dimanche après-midi ; un jeune enfant de vingt mois, Louis Hatté, fils d'un manouvrier, échappant à la surveillance de sa mère, Jeanne, se sauva dans la grand'rue du village, et tomba dans un puits profond de sept mètres, ayant plus d'un mètre d'eau.

« A cette vue, Jeanne n'écoulant que son amour maternel, après avoir fait le signe de la croix et s'être recommandée à Notre-Dame-de-Liesse et de Moyenpont, se lança résolument dans le puits. Par un hasard providentiel, elle parvint dans le fond sans être blessée. Elle se mit aussitôt à la recherche de son enfant qu'elle ne trouvait pas. Implorant de nouveau l'assistance de la Vierge, la réclamant en ces termes : « Ah ! belle dame de Liesse, je ne trouve pas mon fils ; ah ! Sainte-Vierge, assistez-moi », aussitôt elle rencontra un bras de son enfant et l'enlevant au-dessus de l'eau, elle dit : « Voilà mon enfant, mais il est mort. » Elle fit vœu de le porter à Liesse s'il avait la vie sauve.

« Cependant, les habitants du village qui étaient à vèpres, à l'abbaye du Mont-Saint-Quentin-lez-Péronne, ayant été prévenus, accoururent avec des échelles et des cordages. Après bien des efforts, la mère et l'enfant furent remontés sains et saufs, après un séjour dans l'eau de plus d'une demi-heure, bien que la mère fût enceinte de trois mois.

« En actions de grâces de ce grand « bénéfice », et pour s'acquitter de son vœu, la femme Jeanne fit le voyage de N.-D. de Liesse et y porta son fils le deuxième jour du mois de mai suivant.

« Tous les assistants témoins de ce miracle l'affirmèrent par serment, et l'abbé de Montigny, grand vicaire de Noyon, assisté d'un chanoine de la cathédrale et du curé de Guyencourt, doyen rural du doyenné de Péronne, dressèrent un procès-verbal constatant l'authenticité de ce miracle. »

Allaines, situé à proximité de Péronne, reçut souvent la visite des pillards de la garnison de cette ville.

Au mois de juillet 1641, raconte dom Grenier, la garnison de Péronne détacha une douzaine de cavaliers sur ce village pour y faire du butin. Ces fourrageurs pénétrèrent à l'improviste dans les basses-cours et s'emparèrent des porcs qu'ils purent y rencontrer. A cette nouvelle, les habitants, armés de fourches et de fusils, se réunirent et coururent les attendre en avant du bois du Mont-Saint-Quentin, en criant : « Tue ! tue ! tue ! » Les cavaliers, retournant en arrière, prirent la fuite en abandonnant le produit de leurs rapines. Le roi Louis XIII, qui se trouvait alors à Péronne, informé de cette prouesse, se fit présenter un des

paysans et loua le courage des habitants d'Allaines.

En 1643, Turenne vint camper au Mont-Saint-Quentin, sous le canon de Péronne. Les Espagnols, commandés par Condé, qui venaient de brûler Manancourt, le château et l'église, s'établirent au sud de Moislains, vers Allaines ; les deux armées restèrent en présence pendant trois jours en se livrant des escarmouches. Les Espagnols, n'osant prendre l'offensive, se dirigèrent vers Guise pour l'investir (1).

Les habitants d'Allaines paraissent avoir suivi de près le mouvement révolutionnaire de 1789 ; nous raconterons plus loin comment, à cette époque, l'église fut pillée et le presbytère rasé.

Après le désastre de Waterloo, Alexandre I^{er}, empereur de Russie, et Wellington, généralissime anglais, s'arrêtèrent à Péronne avec le roi Louis XVIII. Les troupes alliées se conduisirent alors comme des ennemis en pays conquis. Un détachement de Cosaques fut cantonné à Allaines et les habitants eurent à subir leurs mauvais traitements. Ces sauvages étaient très friands de lard cru et de chandelles qu'ils allaient chercher jusque dans les lanternes.



(1) Cfr. COLLIETTE. *Mémoires pour servir à l'histoire du Vermandois*, tome III, page 375.— DE PUYSGUR, *Mémoires*.

INVASION DE 1870-1871

1^o Section d'Allaines

« Dans l'après-midi du 26 décembre 1870, dit M. Ramon, dans son intéressante histoire de l'*Invasion en Picardie* (1), trois uhlans, dont un officier, venant de Feuillaucourt, pénétrèrent à Allaines, dans le but de visiter les lieux, en prévision du prochain investissement de Péronne, et se retirèrent après avoir demandé et obtenu du pain chez un habitant de la rue du Bout-de-Ville.

« A l'arrivée des cavaliers, plusieurs habitants d'Allaines avaient chargé leurs armes, et l'un d'eux ajusta même un uhlан ; mais, redoutant pour le village de sanglantes représailles, il jeta bientôt son fusil par dessus les haies du cimetière et disparut.

« Le Mont-Saint-Quentin était exploré, le même jour, par 18 lanciers ennemis.

« Le lendemain 27, vers six heures du soir, 500 fantassins environ du 29^e de ligne, et 300 artilleurs du 8^e envahirent la Grand'Rue, vers Feuillaucourt, et s'y installèrent pour la nuit. Des postes furent placés aux issues de cette partie du village, et défense faite aux hommes de s'éloigner de leurs cantonnements : consigne que le voisinage de Péronne et la crainte salutaire des francs-tireurs devaient faire scrupuleusement respecter.

(1) Cfr. G. RAMON. *L'Invasion en Picardie*, p. 289 et ss.

« Le détachement prussien, qui était arrivé le 27, partit le lendemain ; mais les cinq postes (40 hommes environ) établis, le 28, à toutes les issues du village, y furent maintenus pendant toute la durée du siège de Péronne.

« L'officier commandant les troupes d'occupation frappa la commune d'une réquisition de moutons, qui furent dépecés vivants et dévorés, saignants encore, par les soldats qui passèrent en orgies la nuit du 27 au 28.

« Le 31 décembre, les postes installés à Allaines, appréhendant sans doute un mouvement en avant de l'armée du Nord ou une sortie des assiégés, barricadèrent les débouchés du village avec tous les objets mobiliers qu'ils rencontrèrent. Une dizaine d'habitants, requis à l'effet de prêter aide et assistance à l'ennemi dans ces préparatifs de défense, s'imaginèrent qu'ils allaient être employés aux tranchées et aux autres travaux d'approche du Mont-Saint-Quentin : une indescriptible panique s'ensuivit, et un grand nombre de personnes s'enfuirent dans les villages d'alentour.

« Quelques jours après, lors de la formation, au nord d'Aizecourt-le-Haut, d'un camp d'observation, une forte division allemande, traînant à sa suite une énorme quantité de caissons, plus de 150 voitures et un nombreux matériel d'ambulance, traversa le village, venant du midi.

« Le feu de l'artillerie de Péronne ne causa pas, à Allaines, comme dans les autres communes suburbaines, des dégâts aussi considérables qu'on eût pu le craindre : aucun bâtiment ne fut incendié par les obus, qui, pour

la plupart, n'éclatèrent point, et n'atteignirent, durant les treize jours du bombardement, que *six* maisons.

« Un hussard prussien fut tué, entre Allaines et Bouchavesnes, près de l'enclos Légionnet, par les francs-tireurs de l'avant-garde du 22^e corps français. Un autre cavalier ennemi tomba mortellement frappé à l'extrémité du terroir, vers Moislains. »

Pendant le siège de Péronne, les artilleurs de la place pointèrent leurs canons trop haut, de sorte que la plupart des énormes obus de marine qu'ils lançaient sur la batterie allemande établie au Mont-Saint-Quentin venaient tomber, presque toujours sans éclater, sur le Riez, dans les Champs à Cailloux et dans la Vallée Berneux. Les immeubles les plus atteints furent la maison de M. Cyrille Debray, où les dégâts s'élevèrent à cinq cents francs, et la grange de M. Paul-Constantin Boulanger. Un obus, après avoir traversé la toiture d'une petite maison située la dernière à gauche, vers Moislains, tomba assez doucement dans un petit lit, à côté d'un enfant qui reposait, sans lui faire aucun mal.

Les habitants du Riez furent obligés d'habiter leurs caves pendant le siège ; aucun d'eux ne fut blessé. Deux ans après le siège, dans les premiers jours du mois de novembre 1872, un nommé Toussaint Delachambre, demeurant rue du Haut-Riez, rechercha, pour en recueillir la poudre, des obus égarés dans les héritages et dans les champs. Un soir, entouré

de ses deux petits-enfants, qui le regardaient faire, âgés, l'un de onze ans et demi et le second de dix ans, il se livrait à ce dangereux travail à la lumière du feu brûlant dans l'âtre. Il jeta dans le brasier une fusée qu'il venait de dévisser, une étincelle en jaillit et enflamma un tas de poudre déjà extrait de plusieurs projectiles. Une formidable explosion s'ensuivit et mit tout le village en rumeur. Les habitants accoururent guidés par le feu, et ne purent retirer qu'à grand'peine, des décombres enflammés, les deux enfants et leur grand-père. Les victimes de cette imprudence étaient si gravement atteintes par le feu qu'elles succombèrent, les enfants le 19 novembre et Delachambre le 22 du même mois.

Je faillis être victime d'un incident tragique, qui n'eut aucune suite fâcheuse, dû à mon nom qui, bien qu'étant pour moi un nom patronymique, me fit prendre pour un boulanger de profession.

Pendant l'occupation de Péronne par les Allemands, qui ne quittèrent la ville que le 22 juillet 1871, cinq d'entre eux, armés de leurs fusils, vinrent à Allaines pour faire une razzia. Leur robuste estomac n'étant sans doute pas lesté suffisamment par leurs rations quotidiennes, ils demandèrent, en entrant dans le village, la maison du boulanger. L'habitant à qui ils s'adressèrent, M. Jules Delarue, trompé par leur mauvais français à peine intelligible, comprit qu'ils demandaient, non pas le boulanger, mais moi-même, M. Boulanger, et il leur indiqua la maison de ma mère, qui était près de là et où je me trouvais.

Les cinq soudards, se croyant alors chez un boulanger, visitèrent la ferme et la maison, mais ne découvrirent que la moitié d'un pain. Peu satisfaits de cette maigre trouvaille, ils se fâchèrent et prétendirent descendre à la cave. Je m'y opposai formellement en me tenant en face de la porte. Une discussion assez vive s'engagea, et ma résistance les mit dans une affreuse colère. L'un d'eux me coucha en joue pendant que les autres nèrent baïonnette au canon pour avoir raison de mon obstination. Sur ces entrefaites, un voisin, M. Cyrille Debray, que l'on était allé chercher comme renfort, arriva et me fit capituler. Trois Allemands visitèrent la cave, d'où ils tirèrent quelques provisions, tandis que les deux autres en surveillaient l'entrée. La figure du soldat allemand qui me mit en joue restera toujours stéréotypée dans ma mémoire.

2^e Sections du Mont-Saint-Quentin et Feuillaucourt.

« Dix-huit uhlans parcoururent le Mont-Saint-Quentin dans la journée du 26 décembre et se retirèrent, sans être inquiétés, après avoir minutieusement exploré les abords de Péronne. Le lendemain, vers sept heures du soir, huit fantassins pénétraient dans le domicile du maire, qu'ils emmenaient avec eux à Feuillaucourt : 800 hommes des 29^e et 44^e de ligne occupaient alors ce hameau. Conduit au poste établi dans une maison située sur la route de Bapaume, et sommé par un chef ennemi d'ordonnancer plusieurs réquisitions de subsistances, le représentant de la

commune dut s'exécuter. Le 28, à six heures du matin, un nouveau peloton de soldats vint réclamer encore la présence du maire à Feuillaucourt : la livraison requise n'ayant pas été effectuée, on l'exigea sur l'heure, et plusieurs moutons furent égorgés en toute hâte pour satisfaire aux injonctions du commandant prussien. Quelques instants après, l'ennemi évacuait la localité et marchait sur Cléry.

« Une forte barricade avait été rapidement élevée sur le pont de la Tortille ; un faible détachement resta préposé à la garde de cet ouvrage défensif.

« A partir de cette époque, le Mont-Saint-Quentin devint la proie des maraudeurs du 69^e, qui pillèrent les habitations qu'avaient désertées la majeure partie des paysans. Abandonnée à elle-même (les officiers prussiens étaient logés à Feuillaucourt), la soldatesque se livra à tous les excès, et, en quelques jours, fit main-basse sur tout ce qu'elle rencontra devant elle.

« Dix habitants à peine eurent le rare courage de rester exposés, pendant le siège, au feu de la place et de subir, isolés, sans espoir d'être secourus, les exactions effrénées des pillards allemands. — M. Victor Vasset, maire, depuis longtemps malade, et exténué de fatigue, dut quitter sa maison, le 30 seulement, pour se retirer à Feuillaucourt.

« Le Mont-Saint-Quentin, qui domine Péronneau nord-ouest, devait inévitablement attirer, sur son territoire, l'artillerie assiégeante. Aussi, dès le 28 décembre, à midi, les Prussiens avaient envahi la briqueterie Despontins, située sur le versant de la colline, dans la direction d'Allaines. Un poste fut établi dans la maison

même, et une batterie de six pièces rayées de 4 de campagne, appartenant au 1^{er} régiment d'artillerie et commandée par le capitaine Cilius, fut installée, à la même heure, sur une éminence à l'est du bois.

« Les caissons de munitions étaient échelonnés un peu en arrière de la briqueterie, vers Allaines, dont les habitants distinguaient parfaitement les allées et venues des servants ennemis.

« A deux heures environ, le feu commençait : la place répondait avec énergie, mais sans succès. Le soir, un habitant de Bussu réussit, non sans péril, à tromper la surveillance des grand'gardes prussiennes, et put prévenir nos artilleurs, qui pointaient trop haut, de rectifier leur tir. Ces observations furent mises à profit : elles devaient donner bientôt des résultats efficaces. Dans la journée du 29, une pièce de canon fut démontée ; quatre hommes tués et huit blessés furent transportés, en deux fois, à Aizecourt-le-Haut, par un charretier d'Allaines. Un des artilleurs blessés avait eu les deux jambes coupées. Il expira, dans la soirée, à l'ambulance où il avait été conduit.

« Cette batterie, après avoir perdu vingt-cinq hommes et treize chevaux au même endroit, abandonna, le 29 au soir, ses premières positions, rendues intenable par l'artillerie assiégée, et, profitant d'un léger pli de terrain, alla s'installer un peu en arrière de la route d'Aizecourt-le-Haut, à l'abri des pommiers qui bordent ce chemin.

« Deux artilleurs ennemis ont été vus encore, étendus dans l'écurie de la briqueterie, et deux fusilliers du 69^e, morts des suites de blessures, furent inhumés

dans le cimetière du Mont-Saint-Quentin. Quatre autres fantassins ont été enterrés sur le terroir du Mont-Saint-Quentin, à proximité du moulin.

« Des compagnies de grand'gardes, fournies par les 29^e, 44^e et 69^e de ligne, occupèrent le village pendant le siège. Le service des batteries d'attaque fut confié aux 1^{er} et 8^e d'artillerie.

« De nombreuses réquisitions de bestiaux, pain, farine, boissons, objets divers, avoine, paille et fourrages, ont été constatées à Allaines et dans ses annexes. Deux contributions en argent s'élevant ensemble à 8.056 francs, furent, en outre, imposées à la commune. Les pertes et dommages s'élevèrent à 61.532 francs se décomposant ainsi :

« Réquisitions en nature	22.950 fr.
« Logement, nourriture de troupes, (hommes et chevaux)	7.495 fr.
« Vols, pillages, faits de guerre, etc .	23.031 fr.
« Deux contributions de guerre en argent	8.056 fr.»



§ IV.— LES TEMPLIERS

Une tradition constante et non interrompue rapporte que des Templiers auraient eu à Allaines une maison de leur ordre, à l'endroit appelé la ferme de la Pitance. C'est la ferme, actuellement en démolition, de la

famille Delarue, située près de l'église et de la nouvelle école. Elle est ainsi désignée dans une déclaration des dîmes de la cure d'Allaines du 4 novembre 1721, contenue dans le registre tenu par l'abbé Hutellier, folio 12, verso :

« La ferme de la Pitance partie en bastimens de Simon Mascré, de Laurent Lefeuvre et de l'école, partie en labourt, partie en pret contenant quatre journeux, y compris lesdis bastimens, appartenante aux d. S^{rs} Religieux du Mont-Saint-Quentin, tenante d'un long à la grande rue d'Aleines à Moislains, d'autre long à la rivière et à Marguerite Vuavé, d'un bout à la Ruelle qui va de la dite grande rue au Château, d'un bout à la rue qui passe derrière l'Eglise et qui va à la Breuvor ».

Cette ferme appartenait donc, au XVIII^e siècle, à l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, avec diverses pièces de terre en dépendant. Le tout fut vendu à la Révolution.

Sur ce terrain, en façade sur la Grand'Rue, on voit encore actuellement l'ancienne école.

Cette même tradition nous rapporte aussi que les Templiers auraient disparu dans une seule nuit, probablement en 1311, époque de leur arrestation et de leur suppression dans tout le royaume.

Une tradition si constante et si circonstanciée, les souterrains se dirigeant vers l'église et qui existent encore sous cette ferme, la grande quantité de terres formant l'exploitation, avant la Révolution, de la ferme appelée la Pitance occupée par l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, et faisant supposer, par la même

raison, que c'était autrefois un établissement spécial, les nombreuses maisons des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem existant jadis dans le Vermandois (Raoul, prince de Péronne, comte de Vermandois, qui avait en 1150, fondé la commanderie d'Éterpigny, aurait pu lui-même fonder une de ces maisons ou succursales à Allaines), — tous ces témoignages portent à croire que cette tradition n'est pas dénuée de probabilité.

Lors de la suppression des Templiers, leurs biens furent donnés aux religieux hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui furent plus tard appelés chevaliers de Rhodes, lorsqu'ils eurent conquis cette île sur les Turcs. La commanderie d'Éterpigny leur appartenait et probablement aussi la maison d'Allaines; ce sont donc des religieux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et non des Templiers, qui auraient habité le village.

L'abbaye du Mont-Saint-Quentin possédait, par suite de la donation que Robert de Péronne lui en avait faite, l'église d'Éterpigny avec les eaux qui l'avoisinaient. Il est à supposer que cette abbaye aura cédé, à la commanderie d'Éterpigny, ces église et eaux en échange de la ferme et des terres de la Pitance.

La famille Delarue a conservé jusqu'en 1900 une clochette provenant, disait-on, de ces religieux.

L'emplacement de la ferme de la Pitance semble avoir été occupé par les Gallo-Romains au commencement de notre ère. Il y a quelques années, on a trouvé dans une épaisse couche de cendres et de

braises, paraissant être le résultat d'un incendie, entre la maison d'habitation et la Grand'Rue, une clef en bronze du IV^e siècle avec poignée évidée en forme de croix. L'extrémité, arrondie par l'usure, du bras supérieur de cette croix indique que cette clef a été longtemps portée à un anneau (1).

§ V.— TROUVAILLES DE MONNAIES

On a trouvé à Allaines :

1^o Une monnaie consulaire en argent portant un trou à l'effet d'être suspendue, et une Faustine en bronze admirablement patinée.

2^o Diverses pièces du moyen âge parmi lesquelles un denier du Mans portant, à l'avvers, une croix cantonnée de quatre fleurs de lys, avec légende : *Signum dei vivi* ; et au revers, un monogramme carolingien entouré des deux mots : *Comes Cenomanis*.

Les comtes du Maine paraissent donc avoir exercé un droit de monnayage vers l'époque de Charles Martel (840 à 887).

3^o Une pièce seigneuriale en or dont nous ne pouvons donner la description, plus un liard au dauphin du règne de Charles VIII.

4^o En 1897, un cultivateur, en creusant une citerne dans la cour de sa ferme, a mis à jour un trésor renfermé dans un vase en terre qui a été brisé par la

(1) Voir le renvoi *supra* page 25.

pioche. Ce vase contenait 340 pièces en argent comprenant des francs, des quarts et des huitièmes d'écus portant des millésimes variant de 1547 à 1610, des règnes de Henri II, Charles IX, Henri III, Henri IV ; des quarts d'écus de Charles X, cardinal de Bourbon, et des écus de six livres à l'effigie de Philippe II, roi d'Espagne.

§ VI.— ADMINISTRATION COMMUNALE ARCHIVES

La commune est administrée, en vertu de la loi du 5 avril 1884, par un maire, un adjoint et douze conseillers municipaux parmi lesquels sont choisis ces deux magistrats.

L'instituteur remplit les fonctions de secrétaire de la mairie.

En outre, un garde champêtre est préposé à la surveillance des propriétés rurales.

Suit la liste des lieutenants et des maires d'Allaines de l'année 1748 à ce jour :

MOURETTE Toussaint, lieutenant, du 13 février 1748 au 10 décembre 1753 ; DE BUIRE Pierre, lieutenant, de mars 1763 au 14 octobre 1791 ; BÉGARD Charles-Antoine, officier public élu, du 29 janvier 1793 au 20 août 1795 ; MOURETTE Jean-Pierre, premier agent municipal élu, du 20 août 1795 au 21

mars 1797 ; DELARUE Pierre, agent élu, du 21 mars 1797 au 21 mars 1798 ; CAUDRON Pierre, agent élu, du 21 mars 1798 au 21 mars 1799 ; BÉGARD Charles-Antoine, agent élu, du 21 mars 1799 au 19 avril 1805 ;

CAUDRON Jean-Pierre, maire, du 19 avril 1805 au 14 août 1816 ; BRICOUT Jean-Baptiste, du 14 août 1816 au 8 août 1821 ; CAUDRON Jean-Pierre, du 8 août 1821 au 23 mai 1824 ; CAUDRON Pierre-Denis, du 23 mai 1824 au 19 juin 1825 ; MAGNIER Antoine-Joseph, du 19 juin 1825 au 6 avril 1834 ; BRICOUT Jean-Baptiste, du 6 avril 1834 au 19 décembre 1834 ; DUFLOS Jean-Louis, du 19 décembre 1834 au 20 décembre 1839 ; BRICOUT Henri-Constant-Joseph, du 25 août 1840 au 11 juin 1848 ; BOULANGER Paul-Constantin, du 11 juin 1848 au 27 juin 1848 ; BRICOUT Henri-Constant-Joseph, du 9 novembre 1848 au 15 septembre 1851 ; LEMERCIER Charles-Vincent, (maire intérimaire), du 15 septembre 1851 au 26 juillet 1852 ; LEMERCIER Charles-Vincent, du 26 juillet 1852 au 2 juin 1862 ; VASSET Victor, du 2 juin 1862 au 21 décembre 1870 ; BRICOUT Henri-Constant-Joseph (maire intérimaire), du 21 décembre 1870 au 28 mai 1871 ; BRICOUT (le même), du 28 mai 1871 au 8 octobre 1876 ; MARCHEUX Charles-Edouard, du 8 octobre 1876 au 17 mai 1896 ; NOBÉCOURT Jean-Baptiste-Amédée, du 17 mai 1896 au 7 juillet 1901 ; PAUCQUET Henri, du 25 août 1901, en exercice.

La commune n'a pas d'autres ressources que les impôts votés chaque année par le conseil municipal. Elle n'a aucun passif à éteindre et sa situation pécuniaire est bonne.

Le budget de l'année 1902 comporte :

En recettes.	5.498 fr. 64
Et en dépenses	même somme.

Nous donnons à titre de comparaison le budget de l'année 1824 :

Recettes prévues.	284 fr. 31
Dépenses prévues	320 fr. 98
Déficit.	<u>36 fr. 67</u>

Les archives de la commune se composent notamment :

1° Du *Bulletin des Lois*.

2° Du plan cadastral, des états de sections et de la matrice cadastrale ainsi que de l'ancienne matrice.

3° Des registres des délibérations du conseil municipal remontant au 15 brumaire an IV.

4° Des actes de l'état civil commençant en 1691.

5° Et de divers dossiers, registres et plans. Parmi ces plans on trouve celui des terres dépendant de la « mensse conventuelle de l'abbaye royale du Mont-Saint-Quentin, dressé par Pierre Boucher, arpenteur royal à Hardecourt-aux-Bois, les 8 avril et 24 août 1740, à la requête de dom Michel Vuallet, très digne prêtre, religieux et prieur de ladite abbaye, contenant 814 journaux 26 verges 1/2, » soit 333 hectares 68 ares 57 centiares.

Dans la quatrième partie du registre de la fabrique tenu par l'abbé Hutellier, ce dernier fait, avec l'assis-

tance des marguilliers, l'inventaire des titres et papiers de la cure, de la fabrique et des registres de l'état-civil. Nous en extrayons ce qui suit :

S'en suivent les registres de baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse dud. Aleines.

Item. Un registre des baptêmes du temps du sieur Caperon, qui commence en l'année 1651 et qui est continué dans les années suivantes, sçavoir : 1652 à 1668, qui font dix-huit années, contenant trente rolles costé et paraphé par cinq T, couvert d'un vieux parchemin.

Item. Un autre registre de baptême du temps dudit sieur Caperon qui commence en 1669 et qui se continue, dans les années suivantes, sur papier non marqué, sçavoir : 1670 à 1677, comprenant neuf années, contenant trente trois rolles, dans lequel registre il se trouve trois feuillets de papier marqué desd. acte et qui se reportent à la page dud. registre 27°. Costé et paraphé par cinq J.

Item. Un autre registre en papier marqué des actes de baptêmes, mariages et sépultures durant onze années que M^e Charles Leleu a été curé d'Aleines, e' ensuite chanoine de S^t Fursy de Péronne, qui commence en l'année 1677, première année qu'il a été curé, et qui se continue les années suivantes, sçavoir 1678 à 1687, qui est la fin de son gouvernement dans ladite paroisse plus encore les deux années 1688 et 1689 que M^e Nicolas Moissnil a été curé. Ce registre contient cinquante quatre rolles costé et paraphé par cinq X.

Nota. Manque icy le registre des baptêmes, mariages et sépultures pour l'année 1690 qui ne se trouve pas.

Item. Un autre registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse dud. Aleines en papier marqué pour les années 1691 à 1718 qui font années que

M^e Nicolas Moisnil a été curé d'Aleines contenant deux cent cinq rolles le tout costé et paraphé au dos par cinq Y.

Item. Un autre registre en papier marqué des baptêmes mariages et sépultures de laditte paroisse pour les années 1719, année de la mort de M^e Nicolas Moisnil, et que M^e Pantaléon Hutellier a commencé à être curé dud. Aleines 1720, 1721, 1722 et 1723, contenant quarante rolles, costé et paraphé au dos par cinq Z.

Après avoir ainsi dressé led. inventaire, les titres ont été déposés dans le coffre-fort (1) aux archives de laditte église dont le sieur curé était dépositaire, en notre présence, au moyen de quoy ledit sieur curé demeure déchargé desd. titres et papiers cy-dessus raportés, comme nous marguilliers et paroissiens le déchargeons, et à l'insant a été mise une clef dud. coffre aux archives de laditte église es-mains dud. sieur curé et l'autre de Hubert Leroux, marguillier en charge, desquels titres ne sera otté du coffre aucun sans un récépissé du marguillier en charge, ni communiqué à personne sans une nécessité absolue.

Et à l'instant ont été remis les registres de baptêmes, mariages et sépultures es-mains du curé d'Aleines pour être déposés dans une armoire qui est dans la muraille entre la chapelle de la Vierge et la sacristie dont la clef reste entre ses mains, attendu que ces registres doivent être entièrement à sa disposition.

Les registres de l'année 1651 à 1690 inclusivement ont disparu depuis longtemps, probablement à l'époque de la Révolution, de sorte que l'état-civil des habitants n'est constaté que depuis le 6 janvier 1691.

(1) Ce coffre-fort en chêne existe encore au presbytère. Enlevé en 1793, lors du sac du presbytère, il a été restitué après la tourmente révolutionnaire.

On verra plus loin, au chapitre IV, que, pendant la Révolution, en 1793, les habitants d'Allaines commirent quelques excès ; en 1811, revenus à des sentiments plus calmes, ils fêtaient la naissance du roi de Rome avec un certain entrain, s'il faut en croire la délibération prise alors par le conseil municipal, dont la copie textuelle suit :

**Programme pour la Fête du 9 de ce mois,
à l'occasion
de la naissance de S. M. le Roi de Rome.**

Cejourd'hui 28 mai 1811, le Conseil municipal de la commune d'Allaines réuni au lieu ordinaire de ses séances, M. le Maire a mis sur le bureau une lettre de M. le Préfet de la Somme en date du 27 avril dernier, par laquelle il expose qu'indépendamment des premiers élans d'allégresse qui se sont manifestés dans tout l'empire à la nouvelle de la naissance de Sa Majesté le Roi de Rome ; que, pour que les réjouissances aient un caractère plus solennel, il convient qu'elles aient lieu partout en même tems et à la même heure dans toute l'universalité de l'Empire.

Le Conseil municipal, joyeux de retrouver l'occasion de manifester plus solennellement et à ajouter à l'enthousiasme que la naissance de Sa Majesté avoit d'abord excité à nos abitans, et voulant aussi par une effusion de leur cœur bien naturelle y concourir avec toutes les autres communes de l'Empire ; mande à M. le Sous-Préfet que, pour se conformer à la lettre de M. le Préfet du 21 de ce mois, et pour parvenir à solenniser cette fête selon ses moyens et convenances locales, il lui plaise de l'otoriser à prélever sur les fonds communs, maintenant en caisse et par mandat sur M^r notre percepteur le montant des

dépenses ci-après détaillées et approuver la marche qui va être proposée.

1° M. le maire s'entendra avec M. le desservant pour qu'il soit chanté un *Te Deum* en action de grâce de la naissance de Sa Majesté le roi de Rome.

2° Un écusson surmonté d'un aigle impérial portant une bannière sur laquelle on lira ces mots, *Vive le Roy de Rome*, et au milieu de l'écusson se trouvera écrite la devise suivante, sera placé au-dessus de la porte de la maison commune :

O toi du nom français et l'espoir et la joie,
Salut, Enfant chéri que le ciel nous envoie,
Aux vœux du Grand Empire unissons nos concerts
Bientôt tu deviendras l'orgueil de l'univers,
Nous te verrons, suivant les traces de ton père,
Et les douces vertus de ton auguste mère,
Terrasser d'une main un rival trop altier,
Et de l'autre au vaincu présenter l'olivier.

3° Le Conseil municipal se réunira à la maison commune ainsi que les pensionnés de l'Etat qui en seront prévenus pour une heure marquée, il en partira en cortège pour assister au *Te Deum* qui sera chanté à l'église à l'heure de midi, il y sera conduit précédé d'un tambour qui battra la marche.

4° Une décharge de mousqueterie sera faite au moment du *Te Deum*.

5° La cérémonie faite, il y aura bal public et gratis dont le coût est évalué à neuf francs, cy . . . 9 fr. »

6° Il y aura une partie de balle à la main dite de plotte composée de 16 joueurs jouant la moitié contre l'autre, neuf cravattes de quatre francs pièces seront délivrés aux vainqueurs par M. le Maire, à qui, avant de commencer la partie, il sera proposé de livrer le premier coup ; il est observé que la neuvième cravate sera délivrée au marqueur de ceux qui auront vaincu, fait, pour les neuf cravates, la somme de trente six francs ci 36 fr. »

7° Il y aura aussi une partie de carte de huit joueurs, jouant la moitié contre l'autre choisis et désignés parmi les anciens qui ont l'habitude de se livrer à ce délassement, quatre cravattes de quatre francs chaque seront délivrées aux vainqueurs par M. le Maire, fait pour les quatre une somme de seize francs, ci 16 fr. »

8° Soixante livres de viande seront délivrées aux pauvres infirmes et convalescens qui ne pourront participer à la fête, tel soixante livres à raison de quarante centimes l'une porte une somme de vingt-quatre francs ci 24 fr. »

9° Il sera accordé à nos gardes champêtres pour les services qu'ils nous rendront en cette journée, une somme de six francs, ci. 6 fr. »

En tout la somme de cent dix-sept francs, ci 117 fr. »

Voilà, Monsieur le Sous-Préfet, ce que nous pouvons faire sans nuire à notre caisse communale, nos ressources locales ne nous permettant pas de faire plus en dépenses, mais sans nous flatter, Monsieur le Sous-Préfet, que quoique ne pouvant nous exprimer par des démonstrations somptueuses, nous pouvons assurer à Sa Majesté qu'elle ne trouvera dans la cité la plus grande de son Empire, à qui l'opulence permettra des cérémonies recherchées, de citoyens ayant pour elle des sentiments plus généreux et qui lui seront plus dévoués que nous.

Le Conseil municipal mande donc à M. le Sous-Préfet l'autorisation de faire en dépense pour célébrer la fête de Sa Majesté le Roy de Rome la somme de cent dix-sept francs pour les motifs ci-dessus énoncés.

Fait à la maison commune d'Allaines.....

Trois ans après, ce même conseil municipal, si dévoué à l'empire, jurait fidélité au roi Louis XVIII, ainsi que nous l'apprend la délibération suivante :

Cejourd'hui vingt-huit décembre mil huit cent quatorze, le Conseil municipal de la commune d'Allaines

réuni au lieu ordinaire de ses séances par suite d'une convocation motivée de M. le Maire qui lui a donné lecture de la circulaire de M. le Sous-Préfet de l'arrondissement de Péronne du 15 de ce mois tendante à prêter le serment contenu en la formule émanée de la volonté du Roy.

Le Conseil, plein de désir de donner à son souverain légitime les marques d'attachement et de fidélité que lui portent ses vrais et loyaux sujets, se sont présentés devant M. le Maire, après avoir été appelés par lui individuellement et nominativement et ont ainsi prêté entre ses mains le serment suivant et ont dit :

Je jure et promet à Dieu de garder obéissance et fidélité au Roy, de n'avoir aucune intelligence, de n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune ligue qui seraient contraires à son autorité, et si, dans le ressort de mes fonctions ou ailleurs, j'apprenais qu'il se trame quelque chose à son préjudice, je le ferais connoître au Roy.

Les membres de ce Conseil peuvent assurer à M. le Sous-Préfet, le suppliant de l'attester au Roy, que ce n'est pas par un engagement inconsidéré qu'ils lui jurent attachement et fidélité, mais bien par effusion de cœur pour celui auquel la France doit son salut et sa régénération.

C'est par ce principe d'attachement que tous les membres ont crié de voix unanime, *vive le Roy!* et ont signé le présent procès-verbal après lecture. »

L'écusson, que le conseil municipal avait proposé de placer au-dessus de la porte de la mairie, en souvenir de la naissance du roi de Rome, n'y fut jamais mis. La toiture de ce bâtiment, construit depuis deux cents ans, descend jusqu'au linteau de la porte, de sorte qu'il était matériellement impossible de loger quoi que ce soit au-dessus de cette ouverture.

Sont-ce les habitants d'Allaines, impérialistes en 1808 et 1860, royalistes en 1815, républicains depuis 1870, qui ont changé ? Non, les événements commandent en politique des états d'esprit différents à la masse de la nation qui peine pour gagner sa vie et reste assez indifférente aux spéculations des politiciens.

La commune possède, depuis 1847, une pompe à incendie qui rend de grands services lors des sinistres. Cette pompe est manœuvrée par une compagnie de sapeurs-pompiers composée d'hommes de bonne volonté.



§. VII.— BUREAU DE BIENFAISANCE



Le bureau de bienfaisance possède depuis un temps immémorial 21 hect. 32 ares 47 cent. de terre labou-rable affermés moyennant une redevance annuelle de 50 hectolitres 47 litres de blé, payables non en nature mais en argent, ce qui procure à ce bureau un revenu moyen de mille francs par an, y compris le pot-de-vin.

Ce marché comprenait autrefois 59 journaux 14 verges, deux tiers de verge, mesure de Péronne ; soit 24 hectares 25 ares, alors affermés 46 septiers et un demi boisseau de blé, (31 hectolitres) et chargés d'un surcens de 2 livres 3 sols 9 deniers, ainsi qu'il

résulte d'une déclaration, avec plan figuré des pièces de terre, du 5 septembre 1734. (1)

Ces terres sont grevées de droit de marché. (2)

Actuellement trente indigents sont assistés par le bureau et reçoivent des secours en pain, viande et médicaments.

§. VII. — LES ÉCOLES. — BIBLIOTHÈQUE
COMMUNALE. — MUSÉE SCOLAIRE.
INSTITUTEURS ET INSTITUTRICES.

Allaines possédait deux écoles dès avant 1789, une pour les garçons et une pour les filles. Cette dernière datait de 1730. Il y eut même dans la première moitié du XIX^e siècle deux écoles de garçons se faisant concurrence.

A cette époque, l'instituteur, le *magister*, comme on disait alors, et que les enfants appelaient *note matte*, était choisi par le curé et les habitants. Il était en même temps *clerc* ; il assistait le curé dans tous ses offices, sonnait l'angélus trois fois par jour, et la messe le matin.

(1) Ce document a, comme l'ancien registre de la fabrique, été emporté par l'abbé DUMINY.

(2) Voir, *infra*, p. 163.

Lorsqu'il fallait un instituteur, on convoquait les concurrents dans l'église ; ils chantaient au lutrin devant le curé, les principaux habitants et surtout les femmes. Aussitôt ce concours de chant terminé (on ne s'inquiétait pas de leur degré d'instruction), les femmes, qui paraissent avoir eu seules voix délibérative, indiquaient leur choix en criant : *Ch'est cheti-chi qu'i nous feut !* Le curé et leurs maris n'avaient qu'à ratifier.

Le traitement de l'instituteur consistait alors en :

1° Trois setiers de blé, mesure de Péronne (deux hectolitres), pris sur les revenus des terres des pauvres ;

2° Trois setiers à lui payer à la Saint-Remy par la fabrique de l'église ;

3° Plus cinq sols par ménage et deux sols six deniers par demi-ménage, que les paroissiens d'Allaines et Feuillaucourt étaient obligés de lui payer à la Saint-Remy, sans préjudice de son droit au pain bénit du dimanche, que chaque ménage était obligé de lui fournir pour tenir lieu de cent cinquante livres que lesdits paroissiens lui devaient par an suivant une déclaration du 14 mai 1724.

En raison du paiement des trois setiers de blé pris sur les revenus des pauvres, l'instituteur était obligé d'enseigner gratuitement, sur la désignation du curé, les enfants les plus pauvres de la paroisse.

Le traitement de la maîtresse d'école était de :

1° Huit setiers de blé, mesure de Péronne (5 hect., 33 litres), payés sur les revenus des pauvres suivant mandement et ordonnance de l'évêque de Noyon du 8 octobre 1724, pris en conséquence de la déclaration



M. L'ABBÉ SERIN
curé d'Allaines



M^{lle} MARIE HORDEZ
Institutrice



M. TON MAGNIER
Instituteur
Conseiller du Mérite agricole



M. L'ABBÉ SERIN
curé d'Allaines



M^{lle} MARIE HORDEZ
Institutrice



M. LÉON MAGNIER
Instituteur
Chevalier du Mérite agricole

du roi du 4 mai de la même année et de l'ordonnance de l'intendant d'Amiens du 2 avril 1726.

2° Et de vingt livres prises sur les revenus de la fabrique de l'église suivant lesdites ordonnances, plus son droit d'*écolage*.

Par suite de ces maigres traitements, instituteurs et institutrices étaient réduits à vivre de pain, de légumes et d'eau. Je me rappelle avoir entendu raconter par ma mère que M^{me} Langevin, institutrice, dinait souvent de carottes cuites à l'eau. Les pommes de terre étaient alors encore rares.

Il n'y avait pas, à cette époque, et même avant 1830, d'appareils de chauffage dans les écoles ; l'hiver, les enfants, dont les parents cultivaient, apportaient, chacun à leur tour, une gerbée que l'on faisait flamber dans la cheminée pendant la classe, les bambins se chauffaient les mains un instant et regagnaient ensuite leurs bancs.

L'école des filles fut supprimée à la Révolution ; les filles fréquentèrent l'école des garçons et une école libre jusqu'en 1857.

En 1858, M. Charles Lemer cier, de Péronne, alors maire d'Allaines, fit don à la commune d'une maison qui fut transformée en école de filles. Cette école a été tenue par des sœurs de la Sainte-Famille, de cette époque à la fin de janvier 1900. Le 1^{er} février de cette dernière année, une institutrice laïque y fut installée.

Quant à l'école des garçons, devenue insuffisante, une autre a été construite en 1854, près de l'église, sur l'emplacement de l'ancien cimetière. Ce bâtiment

comprend, outre l'école, la mairie et le logement de l'instituteur, trop exigü, il faut le reconnaître.

Comme cet immeuble ne comporte pas de terrain en jardinage, la commune a acheté, il y a quelques années, un terrain sis en la Grand'Rue, contenant 13 ares 86 centiares, pour servir de jardin à l'instituteur.

Depuis un an, un tir à la carabine a été installé dans la cour de l'école et M. Magnier, instituteur, initie, le dimanche, les enfants au maniement du fusil.

La commune possède une bibliothèque logée dans la salle de la mairie, comprenant 550 volumes ; l'école renferme un petit musée scolaire composé d'objets de l'âge de la pierre et des époques gallo-romaine, mérovingienne et carolingienne.

Ci-dessous la liste des instituteurs et des institutrices telle que M. Léon Magnier, le dévoué instituteur d'Allaines, dressée :

Instituteurs :

FROISSARD (instituteur privé), de 1800 à 1829 ;
BOITEAU, de 1802 à 1835 ;
DAMELIN COURT Louis-Armand-Prudent, de 1835 à 1856 ;
LÉLUIN, d'octobre 1856 à novembre 1857 ;
RINUIT Evariste, du 11 novembre 1857 à 1858 ;
MOLLIEN Louis-Hippolyte, du 27 août 1858 à 1863 ;
CARPENTIER Jean-Baptiste, du 28 septembre 1863 à 1868 ;
GAUDEFRY Louis-Auguste-Joseph, du 14 mai 1868 à 1870 ;
MOIRET Joseph-Hyacinthe, du 21 février 1870 à 1872 ;
BOUCHER Arsène-Alphonse, du 21 février 1872 à 1883 ;

MAGNIER Léon, chevalier du mérite agricole, (1) du 10 janvier 1883 (en exercice).

Institutrices

LANGEVIN, née Pélagie DELAMME (Institutrice privée), de.... à 1840 ; GEMBERT Adèle (Institutrice privée), de 1841 à 1858 ; BERLY Maria (Sœur de la Sainte-Famille), du 15 octobre 1858 à 1860 ; WALMETZ Elise, (Sœur de la Sainte-Famille), du 19 octobre 1860 à 1872 ; FLAMENT Caroline (Sœur de la Sainte-Famille), du 30 septembre 1872 à 1877 ; PETIT Séraphine (Sœur de la Sainte-Famille), du 9 novembre 1877 à 1879 ; FLAMENT Caroline (Sœur de la Sainte-Famille), du 24 décembre 1879 au 25 janvier 1900 ; HORDEZ Marie (Institutrice laïque) du 1^{er} février 1900 (en exercice).

(1) M. MAGNIER a reçu cette distinction honorifique en récompense de ses nombreuses expériences agricoles faites dans l'exploitation de M. PREUX, son beau-père, et du cours d'agriculture pratique qu'il professe en dehors de ses heures de classe. Depuis vingt ans, il remporte en outre, chaque année, des succès dans les concours. Nous souhaitons que les palmes académiques viennent bientôt couronner une carrière aussi bien remplie.



CHAPITRE IV

L'ÉGLISE. — LA FABRIQUE. — LA CURE. — LA CHAPELLE DE SAINT-MAUR. — LE PRESBYTÈRE. — LE CIMETIÈRE. — FÊTES ET PROCESSIONS.

§ I. — L'ÉGLISE. — LA FABRIQUE. — LA CURE

L'église d'Allaines, ou plutôt celle qui a été remplacée par l'église actuelle, paraît avoir été fondée au VII^e siècle, alors que saint Eloi était évêque de Noyon et de Tournai, par les libéralités d'Erchinoald ou Archambault, prince de Péronne et maire du Palais, qui fut aussi fondateur de l'abbaye du Mont-Saint-Quentin et de la collégiale Saint-Fursy, de Péronne.

Son ancienneté résulte de l'inscription suivante :

✠ Ego. - Momol. - Epis. - Nov. - Et. - Torn. - Consecr. (*Moi, Momolin, évêque de Noyon et de Tournai, j'ai consacré (cette église), que l'on a retrouvée en 1879, lors de la restauration de l'église, au-dessus du pilier, à droite de l'entrée du chœur, et que l'abbé Hutellier avait déjà reproduite dans sa chronologie manuscrite des curés d'Allaines.*

L'église actuelle n'a rien de bien remarquable. Le clocher avec ses deux contre-forts a été édifié en 1774. Il a trois étages ; il devait en avoir quatre, mais l'architecte, ayant épuisé les fonds mis à sa

disposition, fit le toit au-dessus du troisième étage. L'église fut alors agrandie de l'arcade qui joint le clocher aux deux premiers piliers.

Les murs des bas-côtés ont été restaurés en 1843 et les fenêtres reçurent un cintre ogival en 1865 et en 1870.

Les deux petites portes, qui se trouvaient autrefois dans le mur latéral, furent supprimées en 1843 et deux autres furent ouvertes dans le pignon de chaque côté de la tour. Elles furent refaites dans le style du XIII^e siècle.

Les piliers en pierre qui existent de chaque côté de la nef centrale, de forme carrée, réunis par une arcade, reposant sur de simples chapiteaux sans sculptures, sont tout ce qui reste de l'église primitive bâtie au VII^e siècle. Les arcades ogivales qui relient ces piliers leur sont de beaucoup postérieures.

Le chœur qui menaçait ruine fut reconstruit en 1863, ainsi que la voûte de la nef, en style gothique.

L'horloge du clocher est celle de l'abbaye du Mont-Saint-Quentin. Elle a été achetée et placée dans le clocher en 1791, lors de la démolition de ce monastère. Le cadran a été établi sur le couronnement de la tour, en 1879.

Trois cloches avaient été bénites en 1700 ; comme elles n'étaient pas faites lorsque le clocher fut réédifié en 1774, un accord fut passé, le 21 avril 1782, avec Charles Cavillier, fondeur à Carrépuits, et les marguilliers de l'église d'Allaines pour fondre trois nouvelles cloches plus importantes.

En 1793, pour se conformer au décret du 23 février

de cette année, la municipalité fit jeter en bas du clocher les deux moins fortes cloches, dont on donna les fragments à l'État, pour les transformer en canons « afin d'écraser par charges accélérées les ennemis de la Patrie ».

La troisième cloche subsista jusqu'en 1867 ; à cette époque, l'abbé Renard, curé de la paroisse, qui voulait trois cloches nouvelles, s'entendit avec le sonneur pour faire fêler celle qui restait. Ce qui fut convenu fut fait, et l'on eut de cette manière les trois cloches qui existent actuellement. Elles furent fondues par Cavillier, de Solente.

L'autel de la Vierge a été érigé en 1843 et celui de saint Eloi, en 1858, au moyen d'une souscription entre les cultivateurs.

Les fonts baptismaux datent de 1875 ; ils ont été sculptés par M. Dufour, d'Amiens.

Le maître-autel, en style ogival du XIII^e siècle, a été érigé en 1885. Il est en chêne du Hainaut, et sort des ateliers de M. Buisine, de Lille.

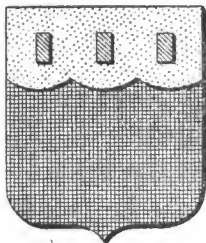
Les stalles qui entourent le chœur, provenant de la chapelle du Sacré-Cœur, d'Amiens, ont été placées en 1865.

En 1883, fut fait le revêtement en marbre noir et rouge du sanctuaire, et, en 1885, le carrelage des trois nefs et du chœur en marbre noir et gris.

La tribune fut ajoutée en 1860 pour recevoir les jeunes filles qui fréquentent l'école ; elle a été agrandie en 1887.

L'harmonium a été acheté en 1887 moyennant neuf cent cinquante francs, produit d'une souscription.

En 1900, j'ai fait restituer et placer au-dessus de la statue de saint Nicolas, en face de l'inscription ayant trait à la consécration de l'église par saint Momolin, les armoiries de M^e Nicolas Moisnil, curé de cette paroisse de 1687 à 1719. Elles portaient : *de sable, à un chef d'or chargé de trois billettes de sinople* (1).



Les verrières du chœur, provenant de libéralités, ont été posées en 1864.

En 1879, les murs de l'église et les piliers, recouverts de nombreuses couches de chaux, furent grattés et ravalés. On découvrit : des lignes de couleur rouge qui formaient des carreaux sur les piliers et les murs de la grande nef ; des croix de différentes formes et de diverses couleurs superposées sur les couches de chaux et qui indiquaient le souvenir de la consécration de l'église ; des fragments de lettres gothiques sur le pilier de droite de l'entrée du chœur, dernier vestige de l'inscription rappelant cette consécration rapportée ci-dessus et qui fut alors rétablie intégralement (ce pilier était peint tout en rouge) ; enfin au pilier de gauche, près de l'entrée de l'église, le millésime 1774, date du prolongement de l'église et de l'édification du clocher.

Les bancs de bois blanc, vermoulus, que l'on remplace actuellement par des bancs de chêne, avaient été placés vers 1802.

(1) Cfr. D'HOZIER, *Armorial général de France, Picardie et Artois*, publié par BOREL D'HAUTERIVE, n° 228.



Phot. de C. Boulanger.

LE CLOCHER

Après la Révolution, les anciens reliquaires de l'église, remis au Directoire, en 1790, furent restitués et enrichis des reliques de saint Thomas et de saint Paul, apôtres, extraites du reliquaire de l'abbaye du Mont-Saint-Quentin.

En 1790, l'Assemblée constituante ayant voté la confiscation des biens ecclésiastiques, la suppression des ordres religieux et des vœux monastiques, et rendu obligatoire, à partir du 4 janvier 1791, la constitution civile du clergé, l'abbé Camus, curé d'Allaines, déclara en chaire qu'il préférerait mourir plutôt que de prêter le serment demandé. Dénoncé par un nommé Froissart, il fut appréhendé et conduit à la prison de Péronne ; mais il fut remis en liberté bientôt après, à la demande de ses paroissiens, qui allèrent en procession avec une croix à sa rencontre.

L'abbé Camus resta dans sa cure jusqu'après l'exécution du roi Louis XVI. Il quitta Allaines vers la fin de janvier 1793, et l'on n'entendit plus jamais parler de lui.

Après ce départ, les habitants d'Allaines ne sentant plus peser sur eux l'ascendant moral de leur curé, et surexcités par le souffle révolutionnaire qui leur apportait des idées de liberté et d'émancipation, commirent quelques excès : ils rasèrent le presbytère après l'avoir pillé, saccagèrent l'église ; les femmes chantèrent le *Ça ira* et la *Carmagnole* dans la chaire et dansèrent dans le chœur sur la tombe de l'abbé Hutellier. Les ornements, les bancs, les chaises, la chaire, les statues, deux autels furent pillés, brûlés ou partagés. Il ne paraît être resté dans l'église que le

grand autel et quelques tableaux sans valeur. L'église servit ensuite de grange et l'on y entassa des récoltes (1). Deux cloches furent, nous l'avons déjà dit, données à l'État.

Les vases sacrés furent remis au directoire du district de Péronne, de sorte qu'en 1802, lors de la restauration du culte, l'abbé Longatte n'avait, pour dire la messe, qu'un calice de zinc et des chandeliers de bois.

Les statues de saint Paul et de saint Maur que l'on voit actuellement dans l'église furent sauvées de la tourmente révolutionnaire par un nommé Clément Preux, sabotier, qui demeurait en face de l'église, à côté du presbytère, dans la maison actuelle de madame Touron ; il les cacha dans son atelier, sous son établi.

Cette église possédait, d'après un ancien arpentage, 105 journaux 5 verges de terre (ancienne mesure de Péronne), soit 43 hectares 05 ares, sur les terroirs suivants :

Terroir d'Allaines . . .	69 journaux 32 verges
» Feuillaucourt . . .	8 » 25 »
» Bouchavesne . . .	10 » 76 »
» Driencourt . . .	8 » 45 »
» Moislains . . .	1 » 35 »
» Aizecourt-le-Haut, y compris 2 journaux.	
75 verges de bois. . . .	6 » 92 »
Total égal	105 journaux 05 verges

(1) Je possède et conserve, comme souvenir de cet acte de vandalisme, le corps inférieur d'un petit bahut en chêne, à trois portes surmontées d'une frise de rosaces, qui fut la part de mon arrière-grand-père maternel dans ce pillage.

Ces biens furent vendus en 1791 au directoire du district de Péronne, et ils étaient désignés, avec plan figuré de chaque parcelle, dans un procès-verbal d'arpentage dressé par Magny, arpenteur à Moislains, le 7 mars 1720. (1)

La cure possédait 8 journaux 94 verges, soit 3 hectares 66 ares 50 centiares, de terres et prés, situés au terroir de Moislains, qui lui avaient été donnés, vers 1394, par Gilles Théry, curé d'Allaines, né à Équancourt, à la charge d'un obit et d'une messe. Ils ont été vendus en même temps que les biens de l'église.

La cure avait en outre droit de dîmes sur les novales, héritages et prés d'Allaines, sur le produit des jardins, basses-cours, ainsi qu'il résulte d'une déclaration du 4 novembre 1721, relatée au registre de la fabrique et dont nous extrayons textuellement les passages suivants :

Cejourd'hui quatrième jour de novembre de l'année mil-sept-cent-vingt et-un, pardevant nous, Simon Mascré, lieutenant des terres et seigneurie d'Aleines pour messieurs les abbé, prieur, religieux du couvent de l'abbaye royale du Mont-Saint-Quentin, seigneur dud. Aleines, dans l'absence de monsieur le Bailly général de ladite abbaye, à la requête de M^r Pantaléon Hutellier, prêtre, curé dudit Aleines, sont volontairement comparus : Thomas Mourette, ancien lieutenant dudit lieu, ancien mayor de mairie et preud'homme dans la ville de Péronne, Jacques Mourette, Jean Rouillard, François Mourette, André Guyot, Thomas Mourette Lejeune,

(1) Ce plan a été emporté par l'abbé Duminy.

Guilain Chemin, receveur dudit château de la Motte-lès-Aleines, Pierre Leguilliers, syndique des pauvres de ladite paroisse, Charles Mourette, Adrien Duclerc, garde de ladite abbaye, demeurant audit lieu, Jean Bellier, Hubert Tardieu, tous anciens marguilliers de ladite église d'Aleines, y demeurant, Hubert Véron, Louis Taillefer, marguillier en charge, demeurant à Feuillaucourt, paroisse dudit lieu, Robert Legrand, sergent de la terre de la Motte-lès-Aleines, y demeurant, Jean Martin, Nicolas Martin, Louis Lemaire, Furcy Duclerc, Jean Delachambre, Nicolas Belfort, Claude Norailles, Joseph Chelé, tous habitants dudit Aleines et Feuillaucourt, et autres principaux habitants desdits lieux ; lesquels, pour la conservation des biens patrimoniaux de la cure dudit Aleines, des fondations, ensemble du gros de la cure, des dixmes de novalles, et de foins et autres droits qui la concernent, afin qu'il ne s'en égare aucun et que les présentes puissent servir de titres à toujours contre les entreprises, nous ont requis de recevoir la déclaration exacte et fidelle qu'ils désiroient faire, à quoi obtempérant, nous ont dit et déclaré en leur conscience qu'ils savent appartenir à ladite cure dudit Aleines, ce qui suit

Lesdits comparants nous ont dis et déclaré en conscience qu'ils savent que la cure d'Aleines a un gros de soixante-quatre septiers de blé et quarante huit septiers d'avoine du meilleur grain qui se dépouille dans l'étendue du dixme de la paroisse qui s'étend ou qui comprend les terroirs d'Aleines, Feuillaucourt, Bouchavesnes et quelques parcelles de dixme sur le terroir de Rancourt ; lesquelles dixmes de la paroisse d'Aleines appartiennent à l'abbaye du Mont-Saint-Quentin pour un tiers, et à Madame la marquise de Ximénès, dame du fief de la Motte-les-Aleines, pour deux tiers, lesquelles dixmes sont sujettes audit gros.

Les dixmes se perçoivent à raison de sept moles pour cent moles sur les prets et heritages en herbes et appar-

tient pour moitié à la cure et l'autre moitié aux religieux du Mont-Saint-Quentin.

S'ensuivent les héritages scitués dans le village d'Aleines tant ceux où il y a des maisons, que ceux où il n'y a point de maisons, parmi lesquels héritage s'il s'en trouvent plusieurs en labour qui produisent blé et autres grains dans lesquels la dixme est de six pour cent, d'autres en herbe ou en prêts dans lesquels l'on dixme au sept pour cent, scavoir....

Lesdis comparans nous ont aussi dis et déclaré en conscience que la dixme s'est toujours recueillie sur tous les fruits des jardins, enclos et héritages sur les chanves mâles et femelles et généralement sur tous les fruits et grains de toutes sortes que la terre peut produire sur le pied de six pour cent, comme oignons, naveaux (navets), poix, carotte, sans n'excepter le jardin potagé.

Lesdis comparans nous ont dis et déclaré qu'ils ont toujours vu et seu la dixme des poulets, canard, de poulets d'Inde, oisons, cochons de lait et tous les autres animaux domestiques comme être deu au curé d'Aleines ; que le treizième des dis animaux domestiques luy étoit acquis et luy appartenoit ; que la dixme des agneaux luy étoit aussi deu, comme la toison des brebis, moutons et agneaux. La treizième luy doit donc pour la jouissance des dis agneaux et toisons, pourquoy ledit sieur curé étoit dans l'usage de recevoir un sol par beste, sans préjudice du droit de s'en faire payer en nature, et qu'il se pait vingt sols par journal quand on donne verd.

Les dis comparans nous ont encore dis et déclaré en conscience qu'ils sçavent et ont toujours vu, comme eux-mêmes ils l'ont pratiqué en plusieurs rencontres par payement qu'ils ont fait des services, que le curé d'Aleines est dans l'usage et possession pour les honoires des trois services consécutifs de recevoir par les plus riches, douze livres, par les médiocres, neuf livres, par les moindres, sept livres dix sols : pour un bout de l'an, le tiers de la rétribution des grands services de trois

jours consécutifs ; pour un annuel, vingt six livres ; pour un mariage, trois livres y compris les fiançailles et les bans ; pour une messe ordinaire, dix sols ; pour certificat, dix sols.

Voici le règlement officiel concernant ces honoraires :

Règlement fait par Monseigneur l'illustrissime et révérendissime evesque comte de Noyon, pair de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, conseiller ordinaire du Roy en son Conseil d'Etat, pour les honoraires et rétributions des curés, vicaires, prestres et clercs des paroisses des villes, bourgs et villages du diocèse de Noyon, dans le synode tenu le deuxième jour du mois d'octobre 1696.

François de Clermont par la grâce de Dieu, Evesque comte de Noyon, commandeur de l'ordre du St-Esprit, pair de France, conseiller ordinaire du Roy en son Conseil d'Etat, au clergé et aux fidèles de nostre diocèse, salut et bénédiction.

Touttes les loix, la naturelle, la mosaïque, évangélique, et l'ecclésiastique, établissent unanimement et de concert comme estant dictées par le Saint-Esprit, la justice des rétributions et des récompenses qui sont dûes aux ouvriers en toute sorte d'état et d'emplois.

La loy naturelle ordonne de payer la solde de la milice au soldat, le fruit de la vigne au vigneron et le lait du troupeau au pasteur.

La loy mosaïque défend de lier la bouche au bœuf qui foule les graines, d'oster à celui qui les a battus l'espérance d'y avoir part, et de refuser au laboureur le prix de ses peines.

La loy évangélique permet à ceux qui annoncent l'évangille de vivre de l'évangille, de recueillir une moisson temporelle pour les biens spirituels qu'ils ont semé, et de

tirer quelque subsistance des oblations de l'autel dont ils sont ministres.

La loi ecclésiastique marque expressément le pouvoir de manger et de boire aux dépens de ceux que nous instruisons, d'avoir des personnes propres à nous servir sans travailler de nos mains, et de suivre en ce point l'exemple des apôtres, des frères de notre seigneur et de Saint-Pierre.

Mais d'autant qu'il est difficile de trouver quelques tempéraments entre les deux dangereuses extrémités de la cupidité des ecclésiastiques qui prendroient trop et de l'injustice des laïques qui ne donneroient point assez, nous avons cru devoir proposer la modération de saint Paul pour borner les prétentions des premiers, et la libéralité du peuple d'Israel qui estendoit les offrandes au delà des besoins du temple pour animer la reconnaissance des seconds.

Cependant pour descendre dans un plus grand détail que le doigt de Dieu semble nous avoir marqué dans les livres du Lévitique où il règle la portion des ministres du clergé légal dans chaque sacrifice, nous, après avoir consulté l'ancienne discipline de notre diocèse, et celle de plusieurs autres de notre province, pris avis de nos vicaires généraux, archidiacre, ecclésiastiques graves et expérimentés, et de nos doyens, doyens ruraux et vice-gérant, le tout pesé au pied du sanctuaire dans la balance de l'équité, avons dressé le présent règlement et ordonné qu'il sera inviolablement observé, sans toutefois déroger aux fondations cy-devant faites, et acceptées, défendons à tous ecclésiastiques de procéder et de répondre pour l'infraction ou l'inexécution d'icelui, ailleurs que en notre officialité, enjoignons qu'il soit affiché dans chaque sacristie des paroisses de notre diocèse, publié et enregistré en notre cour spirituelle à la diligence de notre Promoteur.

DANS LES VILLES

Pour les messes basses, 10 sols.

Pour les messes hautes, au curé, 15 sols.

Pour chanter matines en l'honneur d'un saint, 20 sols

Pour chanter les premières vespres, 10 sols.

Pour la procession ordinaire, 5 sols.

Pour un salut, 8 sols.

Pour chanter des messes votives dont la rétribution se prend sur les questes, 12 sols.

Pour un grand service solennel de haute messe, convoi et enterrement, les plus riches donneront 4 livres, les médiocres 3 livres, les moindres 40 sols.

Pour le service consistant en matines, grandes commendasses, haute messe et prières ordinaires, les plus riches donneront 6 livres, les médiocres 4 livres 10 sols et les moindres 3 livres.

L'enterrement des pauvres mendiants se fera gratis.

Pour un particulier qui se fera enterrer dans une autre paroisse, si c'est une grande personne, quarante sols, si c'est un enfant, 20 sols.

Pour la levée du corps et convoi et enterrement des enfans, 20 sols.

Pour la publication d'un ban de mariage ou d'ordre, 10 sols, au vicaire, 5 sols.

Pour la célébration des fiançailles, dix sols.

Pour la célébration d'un mariage, huit sols sans y comprendre la messe, les bans et les fiançailles.

Pour toute sorte d'extraits ou certificats y compris le papier timbré, dix sols ; s'il y a erreur 20 sols.

Pour une permission de se marier hors de sa paroisse, 7 sols 6 deniers.

Pour chaque publication de lettres, monitoires, aggravées, reaggravées et anathèmes, 10 sols.

Pour chaque révélation sur un monitoire, dix sols.

Pour la publication d'un ban d'ordre avec la lecture d'un titre, 15 sols.

Pour la levée d'une femme, l'offrande ordinaire ou 5 sols.

Pour un obit de dévotion avec la seule messe et le *libera*, 20 sols, si outre la messe et le *libera* il y a vigilles et les petits commandasses, 30 sols.

Pour un obit, ou autre office de fondation, la rétribution portée par la fondation, sauf la réduction qui sera faite par nous, ou nos vicaires généraux, en cas de modicité et d'insuffisance de la fondation.

Pour la sonnerie et la fosse, les sonneurs auront la moitié de la rétribution du curé pour le service qu'il aura fait.

Pour l'ouverture de la fosse des grandes personnes dans l'église, 10 livres à la fabrique et 5 livres au curé. Pour celles des enfants au-dessous de douze ans, 6 livres à la fabrique et 3 livres au curé, et la réparation du pavé sera faite aux dépens des parents des défunts ou de leurs héritiers.

Pour les vicaires dans chaque fonction et offices auxquels ils auront quelque part, la moitié de la rétribution du curé.

Pour chaque prestre habitué, ou estranger et le clerc séculier dans chaque fonction et office auxquels ils auront partiellement quelque part, le tiers de la rétribution du curé.

Toutte la cire qui aura servi sur les autels appartiendra au curé, et le reste du luminaire à la fabrique, à l'exclusion des héritiers, suivant l'expresse disposition du Conseil provincial de Rheims tenu en l'année 1583.

DANS LES BOURGS ET VILLAGES

Pour les messes basses, 8 sols au moins.

Pour les messes hautes, au curé, 12 sols.

Pour chanter matines en l'honneur d'un saint, 15 sols.

Pour chanter les premières vespres, 7 sols 6 deniers et les secondes, 7 sols 6 deniers — 15 sols.

Pour la procession ordinaire, 5 sols.

Pour un salut, 6 sols.

Pour chanter des messes votives dont la rétribution se prend sur les questes, 10 sols.

Pour un grand service solennel de haute messe, convoi et enterrement, 3 livres.

Pour un particulier qui se fera enterrer dans une autre paroisse, si c'est une grande personne, 30 sols, si c'est un enfant, 15 sols.

Pour les grands services de trois jours consécutifs, avec trois messes hautes, et les autres services ordinaires, les seigneurs et dames des paroisses donneront 15 livres, les plus riches de la mesme paroisse, 9 livres, les médiocres, 7 livres et les moindres, 5 livres.

Pour les pauvres mendiants, l'enterrement et une messe haute gratis.

Pour la levée du corps, le convoi et l'enterrement des enfants, 15 sols.

Pour l'assistance des prestres estrangers à chaque service, 20 sols.

Pour la publication d'un ban de mariage ou d'ordre, 8 sols.

Pour la célébration des fiançailles, 8 sols.

Pour la célébration d'un mariage, 20 sols, non compris les bans, les fiançailles et la messe, pour toutes sortes d'extraits et certificats y compris le papier timbré, 6 sols, s'il y a erreur, 6 sols.

Pour la légalisation de toute sorte d'acte pour les doyens ruraux ou leurs vice-gérans, 7 sols 6 deniers.

Pour une permission de se marier hors de la paroisse 7 sols 6 deniers.

Pour chaque publication de lettre de monitoire, aggravés, réaggravés et anathème, 10 sols.

Pour chaque révélation sur un monitoire, 10 sols.

Pour la publication d'un ban d'ordre avec la lecture d'un titre, 12 sols.

Pour la levée d'une femme, l'offrande ordinaire ou 3 sols.

Pour la réception d'un testament, 20 sols.

Pour un obit de dévotion avec la seule messe et le *libera*, 15 sols, si, outre la messe et le *libera*, il y a des vigilles et des petites commandasses, 25 sols.

Pour un obit ou autre office de fondation, la rétribution portée par la fondation sauf la réduction qui sera faite par nous ou nos vicaires généraux, en cas de modicité et d'insuffisance de la fondation ; pour la sonnerie du décès, du convoi et de l'enterrement, les plus riches donneront à chaque sonneur 8 sols et les moindres 6 sols.

Pour la sonnerie d'un obit, à chaque sonneur, 3 sols.

La sonnerie pour les funérailles et service suivant des seigneurs et dames de paroisse ne durera que huit jours au plus.

Pour l'ouverture de la fosse des grandes personnes dans l'église, 7 livres à la fabrique et 3 livres au curé, pour celles des enfants, 3 livres 10 sols à la fabrique et 8 sols au curé, et la réparation du pavé sera faite aux dépens de la fabrique.

Pour les vicaires dans chaque fonction et office auxquels ils auront quelque part, la moitié de la rétribution du curé.

Pour chaque clerc séculier dans chaque fonction et office, aura pareillement quelque part, le tiers de la rétribution du curé.

La cire qui aura servi sur les autels appartiendra au curé, et le reste du luminaire à la fabrique, à l'exclusion des héritiers, suivant la mesme disposition du Conseil provincial de Reims tenu en 1583.

Pour les services ordinaires et inhumation des curés défuncts, soit qu'ils meurent et soient inhumés dans leur paroisse ou ailleurs, au doyen rural, 15 livres, et de plus le surplis et le bréviaire et le bonnet carré du défunct, si mieux n'aime le doyen rural, 10 livres pour et au lieu du surplis, bréviaires et bonnets carrés, suivant l'article 13

de la seconde partie de nostre mandement pour les droits des doyens ruraux.

Donné à Noyon en nostre sinode général sous nostre seing, celui de notre secrétaire et le scel de nos armes ce deuxième jour d'octobre mil-six-cent-quatre-vingt-seize et plus bas † fr. E. C. de Noyon et au-dessous : par Monseigneur : LUCAS.

La Fabrique ne possède actuellement aucun immeuble ; mais elle est titulaire d'une somme totale de 194 fr. de rente trois pour cent sur l'Etat français en plusieurs titres provenant de donations, grevée de diverses charges :

Le budget de l'année 1902 comprend :

En recettes, une somme totale de . . . 665 fr.

Et en dépenses, une somme de. . . 645 fr. 50

Les excédants, auxquels on ajoute le produit de souscriptions, sont employés à l'embellissement de l'église et notamment aux dépenses occasionnées par le remplacement des vieux bancs de 1802, par des bancs de chêne.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES CURÉS D'ALLAINES

THIÉRY Gille, en 1394 ; DENISART Salomon, vers 1568 à 1603 ou 1604 ; BELLOT François, de 1603 ou 1604 à 1615 ; BOURLEAUX Jean, de 1615 à 1618 ; DEQUEUX J., de 1618 à 1619 ; RAMETON François, de

1619 à 1631 ; PONCHON Robert, de 1631 à 1651 ; CAPERON Nicolas, de 1651 à 1674 ; PONCHART, de 1674 à 1674 ; LELEU Charles, de 1674 à 1687 ; MOISNIL Nicolas, de 1687 à 1719 ; HUTELLIER Pantaléon, de 1719 (veille de la Trinité) à 1752 ; LEROY Alexis, du 10 juin 1752 au 21 novembre 1769 ; FRANCOMME Jacques-Eloi, du 10 décembre 1769 au 30 Janvier 1788 ; CAMUS François Augustin, du 15 février 1788 à fin janvier 1793 ; BRISSE Luc (prêtre assermenté), de 1794 à 1795 ; LONGATTE Charles, de 1802 à 1832 ; COLMAIRE J.-B^{te}-Florimond, de septembre 1832 à février 1833 ; FRANÇOIS Louis-Adrien, de juin 1833 à juillet 1834 ; COMBÉ François, de juillet 1834 à août 1835 ; GRONNIER Jean-Pierre-Augustin, de août 1835 à juillet 1847 ; DAMADE Joseph-Auguste-Constantin, du 22 juillet 1847 au 19 novembre 1851 ; BOUCHEZ Jean-Baptiste, du 2 juillet 1852 au 25 novembre 1857 ; RENARD Auguste, du 2 juillet 1858 au 15 août 1869 ; DANICOURT Charles, du 15 août 1869 au 1^{er} décembre 1869 ; DUMINY Oclave, du 17 décembre 1869 au 12 mars 1887 ; GAMBART Hyacinthe, du 13 mars 1887 au 1^{er} septembre 1897 ; DEFOLY Charles - Florentin - Adolphe, (aumônier militaire en cas de mobilisation), du 11 septembre 1897 au 28 mai 1900 ; SERIN Jean-Baptiste-Firmin, du 12 août 1900 (en exercice).

L'abbé Hutellier et les marguilliers avaient pris, le 21 août 1722, une délibération réglementant la sonnerie des cloches dont la teneur littérale suit :

« Et à l'instant a été remontré par Hubert le Preux que par et à cause de la négligence des cloquemens de ladite Eglise et sçavoir de Pierre Léguillier et de Mathieu Léguillier il se commettoit des abus dans la sonnerie au préjudice de la religion et des interrets de laditte église ; que tous les fêtes et dimanche on couroit risque de les casser et il est arrivé pendant les fêtes de la Pentecôte 1722 que la seconde cloche a été cassée en sonnant la procession ; qu'on n'a pas pu la faire rétablir sans qu'il ayt coûté à laditte église une somme de 128 livres 18 sols et plus ; et que n'ayant point presque d'ordre dans la sonnerie, le peuple de Feuillaucourt, paroisse dudit lieu, et même celui d'Aleine dans l'extrémité du village, faute dud. ordre dans la sonnerie ne se rendoient point à temps aux offices divins : que d'ailleurs les cloches sont les trompettes du peuple chrétien et de la religion demandoient être sonnées dans un esprit de piété et religion comme étant destinées à avertir le peuple à sanctifier les jours de fêtes et dimanches, à l'appeler au service divin ; et qu'on n'est acquitter les charges et fondations portées au présent obitier : ce qui donnoit lieu audit Le Preux de faire lesdittes remontrances, pour que résolutions soient prises pour en faire un règlement. Lesquelles remontrances nous ayant parus les plus iustes et des plus raisonnables nous avons résolu et ordonné en conformité des statuts de ce diocèse de l'année. 1673 et à l'usage particulier de la ditte paroisse ce qui suit sçavoir :

« Nous ordonnons au clerc séculier de prendre le soin de monter au clocher quinze jours en quinze jours pour examiner si rien ne manque aux cloches et d'en avertir le sr curé et le marguillier en charge pour qu'ils y pourvoient ; que led. clerc aura soin de sonner tous les jours l'angelus le matin, à midy et au soir. Il sonnera en hiver, à huit heures du matin, le premier coup de la messe, le second coup à huit heures et demy pour sonner le dernier coup à neuf heures par luy et lesd. cloquemans ; et en été il sonnera dès sept heures du matin pour sonner

le premier coup le second à sept heures et demy et le troisième par luy et lesdits cloquemans à huit heures ; ledit clerc sonnera pendant le cours de l'année les vespres pour le premier à une heure le second à une heure et demy et le troisième par lui et les cloquemans à deux heures, cet article pour les festes et dimanches.

« Aux veilles des grandes festes a midy et sur le soir ledit clerc fera un petit carillon pour avertir le peuple de la solennité de la feste que l'église vat célébrer ; il sonnera le service aux jours de bonnes festes aux heures marquées cy dessus suivant la saison d'hiver et d'été le premier coup avec les deux petites cloches et le second coup avec les deux grosses et le troisième par luy et les cloquemans avec les trois a deux volées différentes, sçavoir la première qu'on cessera de faire l'espace dun pater on recommencera la seconde après laquelle on tintera.

« Quant aux jours des dimanches et festes ordinaires aux heures sus dites le clerc sonne le premier coup avec la petite, le second avec la seconde et le troisième par luy et les cloquemans avec les trois cloches.

« Pendant la procession les cloquemans auront soin de sonner par eux-mêmes jusqu'à ce que la procession soit rentrée.

« L'on ne sonnera jamais pendant le *gloria in excelsis* hors à la messe des jeudy et samedy.

« Le clerc aura soin de sonner le catéchisme avec la grosse quand il aura l'ordre de M. le curé, et ne sonnera jamais ou ne fera jamais sonner le dernier coup de la messe, de matines et de vespres qu'il ne soit venu trouver M. le curé pour le saluer et prendre son heure attendu qu'il pourroit avoir des empêchements légitimes pour l'obliger à différer l'heure de l'office.

« Quant à la sonnerie pour les baptêmes on tintera les trois cloches a quatre ou cinq reprises d'un moment les unes des autres et après le baptêmes on sonnera les trois cloches à volées pour marquer la joie que l'Eglise et le

ciel reçoivent par rapport au salut du baptême et le clerc choisira trois enfants capables pour cela.

« Quant à la sonnerie pour porter le viatique on tintera la grosse cloche un peu avant de porter le viatique pour donner le temps au peuple d'accompagner le S^t Sacrement et qu'il sache profiter des indulgences accordées à ceux qui l'accompagne avec toute la dévotion possible et l'on continue de tinter avec la même cloche jusqu'à ce que le S^t Sacrement soit remis dans le tabernacle sans qu'il soit nécessaire de sonner ou tinter deux cloches.

« Quant à la sonnerie pour porter l'extrême onction, on tintera avec précipitation quatre à cinq fois les deux petites cloches.

« Quant aux mariages on sonnera la messe comme aux messes ordinaires.

« Quant aux enterrements et les grands services qu'on faits pour les deux, les cloquémans peu de temps après le décès d'une personne viendront demander à M. le curé la permission de sonner attendu que M. le curé pourroit avoir des raisons pour l'empêcher ; et ils commenceront à sonner par tinter les trois cloches par trois coups distants les uns des autres et sonneront trois lesses avec les deux grosses ou petites cloches suivant la qualité des deffunts et continueront ainsi les matins et les soirs pendant que les prières dureront sans jamais sonner la nuit, et pendant les vigilles, ils sonneront pendant libera, pendant une partie des commendasses et le dies ire ils sonneront pendant le temps qu'on ira enlever le corps et l'enterrement et pendant que le convoi arrive à l'église et s'en retourne dans la même forme cy dessus.

« Quant à l'enterrement d'un enfant ils tinteront les trois cloches par trois coups chaque et ensuite ils sonneront une lesse en volée avec la petite ce qu'ils observeront dans le temps de l'enterrement.

« Quand aux messes journalières si c'est une grande messe le clerc sonnera le premier coup avec la petite, le second avec la seconde et le troisième avec les deux

petites cloches ; si c'est une basse messe le premier avec la petite le second avec la seconde après quoi on tintera comme on tintera avec les deux petites quand on sonnera le dernier coup d'une grande messe.

« Quant à la sonnerie de la bénédiction de l'eau qu'on fait les dimanches, on tintera pendant qu'on fait la bénédiction de l'eau la petite cloche et ensuite on la sonnera en volée pendant qu'on en fait l'aspersion.

« Quant à la sonnerie pendant qu'on élève Dieu, on tintera la grosse cloche pendant ledit temps à moins que M. le curé ayt des raisons pour empêcher de sonner.

« Quant il y aura salut ou prédications on sonnera en volée la grosse cloche un temps et ensuite on tintera. »



OBITUAIRE.



Voici la copie textuelle d'un obituaire qui a longtemps figuré dans l'église ; il est peint sur un panneau de chêne encadré, et surmonté d'un christ en croix, accompagné de deux têtes de mort et de fémurs en croix.

OBITIER DE LA PAROISSE DE SAINT-PAUL D'ALEINE

JANUIER

Obit pour iean le vasseur et Sa Femme qui se décharge dans le mois de ianuiet par eux Fondé Sur trois Septiers et un quartier de blé Surcens dont sont chargez plusieurs héritages et pièces de terre labourable appartenant à plusieurs particuliers dudit aleine.

FEURIER

MARS

AURIL

Le - 10 - Auril une messe haute à L'intension de Médard de Sailly, que le sieur curé est tenu de décharger à cause du droit de sortie qu'il a du presbitere par l'héritage dudit de Sailly, suivant une transaction Faite entre le sieur Leleu vivant curé dudit aleine et ledit de Sailly du premier auril 1680 et la ratification de ses héritiers du - 16 - septembre 1722.

MAI

JUIN

Le - 19 - Juin obit fondé par pierre le Feuure Sur ses propres Scitué au village de Sorel qui sont le Iardin paques contenant deux à trois iournaux de terre Suiuant Son testament par deuant Gauthier notaire à Peronne du - 18 - Juin 1689 et la ratification de Ses heritiers par-deuant de Sains notaire à Peronne le - 24 - Juin.

JUILLET

Le - 15 - juillet le Sieur curé d'Aleine est tenu de de charger un obit Solennel pour Gilles Terry par lui fondé Sur des immeubles appartenant à la cure dudit Aleine Scitués au terroir de Moilain consistante en quatre iournaux quatre Vingt verges en deux pieces de prets et une pièce de trois iournaux quatre verges de terres labou-rable par ledit terry a donné et legués a ladicte cure a la charge dudit obit Suivant vne Sentence de Peronne du premier Feurier - 1726 - et l'acte d'assemblée du - 25 - feurier en suivant.

AOUST

Le - 15 - aoust iour de l'assomption le Salut pour Antoine Cailles par luy fondé sur une maison et heritage

Scitué en Bretagne Fauxbourg de Peronne suivant Contract passé pardeuant Gautier notaire à Péronne le - 8 - iuin et - 30 - octobre 1685.

SEPTEMBRE

OCTOBRE

Obit du Sieur Blondel viuant conseiller du Roy à Paris qui se décharge dans le mois doctobre à la commodité du sieur curé a cause d'une somme de douze cens liure par luy donné & leguée a ladite Eglise, & reduitte à celle de Sept cent liure par accomodement ayant donné à laditte eglise calice bassin & buirettes dargent & un ornement complet de brocart a fleures verde Sur un fond blanc.

NOUEMBRE

Obit pour les Bienfaiteurs de leglise dudit Aleine qui se decharge dans le mois de novembre a la commodité du Sieur curé auquel obit ont été réduit certaines fondations portées dans l'obitier en parchemin de - 1584.

Le - 24 - novembre obit a l'intention de feue madame d'Habancourt viuante dame du fief de la Motte les Aleine a cause dun Surcent de deux chapons ou trente sols perçus sur un héritage appartenant a plusieurs particuliers suivant leur ratification du - 15 - Septembre 1722.

Obit à l'intention des bienfaiteurs des pauvres dudit Aleine qui se décharge au iour de la distribution à cause de la rétribution d'un septiers de bled par le syndique des pauvres sur les revenus de leurs Biens.

L'octave du Saint-Sacrement non fondé.

Fait par nous curé marguilliers et paroissiens de la paroisse d'Aleine suivant et conformément à l'obitier de - 1584 : à letat des fondations du - 10 - mars - 1721 - a lobitier du - 18 - ianuiet - 1724 - et aux titres de Leglise et aux comptes des marguilliers en conséquence des statuts sinodiaux et ordonnances de monseigneur L'eves-

que de Noyon et auons signé audit aleine le premier tour du mois de mai de l'année 1732. »

Ce tableau est incomplet. Il résulte du registre tenu par l'abbé Hutellier que la Fabrique et la Cure étaient tenues de faire chanter d'autres obits fondés dans cette église.

INHUMATIONS DANS L'ÉGLISE

Note de l'Abbé Hutellier.

« I. En l'année 1715, le 15 août, jour le l'assomption de notre dame mourut sur les trois heures au matin maître François Dallet ancien curé de la paroisse de Canteleux. Son corps fut pour raison enterré le même jour sur le six heures du soir. Il étoit âgé de 90 ans ou environ. Il avoit gouverné la susdite paroisse l'espace de quarante-cinq ans. Son corps repose dans le chœur de céans. Il estoit mon oncle maternel. En foy de quoy j'ai signé Moisnil curé.

« II. Le vingt neuvième jour du mois de may 1719, fut inhumé dans l'église de cette paroisse maître Nicolas Moisnil, vivant prêtre curé de cette paroisse par moi Pierre Brongniart, prêtre curé de Moislains doyen rural du doyenné de Péronne, assisté de Furcy Ducastel, prêtre curé de Manancourt, de Charles Diet, prêtre curé d'Hezécourt-Haut, de Fiacre Théry, prêtre curé à Bouchavenne et de Maître Ledieu, prêtre curé de Bussu, tous lesquels assistants ont signé avec moi dit doyen au présent acte, les jour, mois et an que dessus. »

« III. Le 9 janvier 1741, a été inhumé dans l'Eglise de la paroisse d'Allaines, en l'enceinte de la chapelle de la Sainte Vierge le corps de Charles Dieu vieux garçon natif de Failly décédé chez Marie Dieu veuve de François Mourette sa sœur à l'âge d'environ 80 ans. »

« IV. Le 24^e septembre 1753 est décédé et aujourd'hui 25^e a été inhumé dans l'église par moi curé de Bussu damoiselle Marie Françoise Roussel, veuve en première noce de M. Le Roy et en seconde d'Antoine Ansard de la paroisse de Grand Bullecourt diocèse d'Arras, âgée de 80 ans environ en présence de Maître Alexis Le Roy curé de cette paroisse, son fils, et de Maître François Alexandre Hesdin prêtre curé de la paroisse de Sainte-Radegonde, lesquels ont signé comme témoins avec moi au présent acte, (signé) A. Leroy, curé d'Aleines, Devaulx, curé de Bussu, Hesdin. »

Ont encore été inhumés dans l'église : l'abbé Hutellier, dont suit l'acte de décès :

« Le vingt neuvième jour du mois de may mil sept cent cinquante deux, le corps de maître Pantaléon Hutellier, prêtre, curé de cette paroisse, âgé de quatre vingts ans, décédé le jour précédent après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, a été inhumé dans le chœur de l'église par nous Joseph Baudelot, prêtre curé de Nurlu, doyen rural du doyenné de Péronne, en présence de messieurs les curés de Moislains, de Bouchavennes et de Sainte-Radegonde qui ont signé : L. Marotte, curé de Moislains, Le Brethon, curé de Bouchavennes, Baudelot, Hesdins. »

Et l'abbé Leroy, ainsi que le constate son acte de décès :

« Le vingt-unième jour de novembre mil sept cent soixante-neuf est décédé, muni des sacrements de l'Eglise,

Maître Alexis Leroy, prêtre, curé de Saint-Paul d'Aleines, âgé de cinquante-quatre ans environ, et aujourd'hui vingt-deuxième a été inhumé dans l'église dudit lieu par moi soussigné, prêtre, curé de la Paroisse de Saint-Martin de Bussu, doyen du doyenné rural de Péronne, assisté de Maître Louis Delacroix, prêtre, curé de la Paroisse de St Pierre, de Moislains, et de maître Claude François Delacroix, prêtre, curé de la paroisse de St Antoine d'Hézecourt-le-Haut, et en présence de Jean Guislain Ansart, marchand de la paroisse du Grand-Bullecourt, diocèse d'Arras, son frère et de messieurs les Religieux du Mont-Saint-Quentin, seigneurs de ladite paroisse et autres prêtres voisins ; lesquels ont signé comme témoins au présent acte. Delacroix, curé d'Hez-le-Haut, H. Devaulx, curé de Bussu, doyen rural, H. Delacroix, curé de Moislains, G. Degouy, desservant Eoucly, Fr. Gérard Lecuyer, rel. bénéd. du Mont-St-Quentin. »

L'abbé Francome mourut aussi curé d'Allaines le 30 janvier 1788 ; il fut inhumé dans le cimetière derrière le chœur de l'église. On retrouva sa tombe, entourée de pierres brutes, en 1863, en creusant les fondations du chœur actuel.

15 février 1788

Prise de possession de la Cure de Saint-Paul d'Alainne par M^r François Augustin Camus.

L'an mil sept cent quatre-vingt huit, le vendredy quinzième jour du mois de février avant midy, en vertu de certaines lettres de provisions et *visa*, accordées par Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime Monseigneur Louis André de Grimaldy des Princes de Monaco,

Evêque comte de Noyon, Pair de France, en datte du douze février présent mois, signées : Delacroix, vicaire général, et plus bas : *de Mandato* Copriaux, prosécrétaire, scellées du Cachet des armes de Mondit Seigneur Evêque de Noyon, et insinuées et contrôllées à Noyon au Greffe des insinuations ecclésiastiques du Diocèse le même jour par et signé : Martine.

A M^r François Augustin Camus, prêtre du diocèse de Noyon, habitué de l'Eglise paroissiale de Saint-Sauveur de la ville de Péronne, y demeurant, comme gradué, nommé, insinué et réitéré sur l'abaye du Mont-Saint-Quentin.

De la Cure de St-Paul d'Alainnes du même Diocèse de Noyon, vacante maintenant par le décès de M. Jacques Eloy Francomme, prêtre dernier et immédiat paisible possesseur d'ycelle, décédé le mois de Janvier dernier, affecté aux gradués, et de laquelle cure vacante arrivant, la nomination et présentation appartiennent à Monsieur l'abbé commendataire de l'Abaye du Mont Saint-Quentin, à titre de patronage, lequel y a présenté led. sieur Camus comme gradué et propre à posséder, régir et gouverner ladite cure et la Collation, la provision, l'institution et certaine autre disposition à mondit Seigneur l'Evêque de Noyon, le tout ainsi qu'il est plus au long repris esd. lettres de *visa* et provisions susdattées qui sont en bonne forme.

Nous Pierre Quentin Cassel, prêtre curé de Bussu, y demeurant, Doyen rural du Doyenné de Péronne, et Edme François Massey, notaire royal et apostolique au Diocèse de Noyon, reçu et enregistré au Baillage de Péronne, y demeurant, soussigné, à la réquisition dud. M^r François Augustin Camus, et de lui accompagné, nous sommes transportés en l'Eglise paroissiale de St Paul d'Alainnes, où étant en présence et assisté des témoins cy-après nommés, et aussy soussignés, nous avons mis et installé led. sieur Camus ainsy pourvu et ce requérant en possession réelle, corporelle et actuelle de lad. Cure

par les cérémonies ordinaires et accoutumées qui ont été en pareil cas observées.

Premièrement par l'entrée libre en lad. Eglise, prise de l'Eau bénite, prières faites à genoux devant le maître autel, ouverture du Tabernacle, touchée des vases sacrés et du Missel, scéance en la place rectorale, en la chaire de vérité et dans le tribunal de Pénitence, visitation des fonts baptismaux, son des cloches, et par les autres cérémonies usitées en pareil cas et qui ont été observées.

Pour, en conséquence de la présente prise de possession, jouir par led. Sieur Camus de lad. cure de St Paul d'Alainnes et de ses dépendances ; ensemble des droits, fruits, profits, revenus, émoluments, honneurs, privilèges, préséances et de tous les autres droits y attachés et attribués, tout ainsy et de la même façon qu'on a jouy ou dû jouir le dit feu M^r Jacques Eloy Francomme, dernier et immédiat paisible possesseur de lad. cure.

Desquelles lettres de visa et provisions, ensemble du présent acte de prise de possession, lecture ayant été faite par nous notaire sus nommé aux habitants et paroissiens présents à haute et intelligible voix, sans que personne s'y soit opposé, led. Sieur Camus nous en a requi le présent acte a lui octroyé et fut fait et passé en lad. Eglise de St Paul d'Alainnes led. jour, mois, an et heure que dessus pardevant nous notaire sus-nommé et soussigné, en présence d'Augustin Henry Guillemont, charon demeurant à Doingt, et d'Eloy Bocquet, tailleur d'habits demeurant au Mont St-Quentin, tous deux présents à Allainnes et tous deux témoins à ce appelés pour le défaut d'un second Notaire royal et apostolique lesquels ont signé avec nous, led. sieur Camus, led. sieur Cassel et les soussignés présents, le S^{us} et insinuation notifiés.

(Signé) Camus curé d'Allainnes — Cassel — Debuire, — Camus — Bourgeois — Rouillard, syndic — Lefebvre, dit Colin — Maison — Capron — Mourette — Dom Mathieu Boncartel, religieux du Mont-St-Quentin —

Célestin Debapaume, gardien des Capucins de Péronne.
— Bégard — Caudron — Jac. Mourette — Cathier —
François Baillet — Larcanchez — Guiot — Mourette
— Bocquet — Guilleumont — Massey.

Contrôlé à Péronne, le 16 Février 1783 ; reçu 7 livres
dix sols. (Signé) Blondeau.

§ II.— LA CHAPELLE DE SAINT-MAUR

Il y avait autrefois, sur le Riez, à l'angle du chemin du Bois et du chemin d'Aizecourt-le-Haut, une chapelle bâtie en l'honneur de saint Maur. Dom Grenier, dans le tome CXCI de sa *Topographie*, cite la chapelle de Saint-Maur-lez-Alaignes, qui attirait un grand concours de pèlerins et où les religieux du Mont-Saint-Quentin se rendaient quelquefois en procession.

Cette chapelle possédait vingt journaux de terre, mesure de Péronne (8 hectares 20 ares), affermés cent livres. La charge ne consistait qu'à faire célébrer annuellement la fête du saint, le 15 janvier. L'abbé du Mont-Saint-Quentin était *présentateur*. En 1721, Le Brethon, chanoine de Saint-Fursy, de Péronne, en était chapelain.

Cette chapelle était isolée ; il n'existait à cette époque aucune construction de ce côté, les habitations les plus proches étaient bâties sur le Riez à l'ouest de la route actuelle de Péronne à Bertincourt.

Dans la déclaration des biens de la cure d'Allaines du 4 novembre 1721, il est écrit :

« Les dis comparans nous ont dit et déclaré en conscience qu'ils sçavent qu'ayant eu autrefois une chapelle de Saint-Maur au Haut Aleines, le curé a toujours dit et chanté deux vêpres et une grande messe le jour de Saint-Maur, le quinze Janvier, à la rétribution de trente sols pour le dit sieur curé et de dix sols pour son clerc que chapelain de Saint-Maur est tenu de faire décharger dans lad. église les dis offices.

« Cette chapelle étoit bastie sur un terrain d'un quartier de terre scitué en Haute Aleine fermé de hayes vives, suivant le rapport de Robert Legrand, homme très ancien, tenoit d'un long à la rue, d'un bout au chemin d'Aizecourt-le-Haut, d'autre long et d'un bout aux héritages. C'étoit autrefois un pèlerinage et Robert Legrand a connoissance quand elle a été démolie et a été détruite par la guerre. »

Ce Robert Legrand est né à Allaines en 1649 ; il est mort en 1722 ; il avait, par conséquent, soixante-treize ans. Il est donc à peu près certain que cette chapelle fut détruite pendant la guerre de la Fronde, en 1653, lorsque Condé et Turenne campèrent pendant trois jours, le premier au sud de Moislains, et le second, au Mont-Saint-Quentin. (1).

Pour la remplacer, une nouvelle chapelle fut construite à gauche de l'ancien chœur de l'église, en face de la sacristie ; cette dernière chapelle disparut elle-même en 1863 pour faire place au nouveau chœur.

La statue de saint Maur que l'on voit encore aujourd'hui dans l'église a donc orné ces deux anciennes chapelles.

(1) Voir *supra*, page 45.

29 janvier 1776

Prise de Possession de la Chapelle St Maur en l'Eglise d'Alaine par M^r Sébastien François Descolons.

L'an 1776, le vingt-neuvième jour du mois de Janvier avant midy, en vertu de certaines Lettres de visa et provisions accordées par Monseigneur l'illustrissime et révérendissime Monseigneur Charles de Broglie, Evêque comte de Noyon, Pair de France, le vingt-deux du présent mois de Janvier, Signées Balanze, vicaire général et plus bas *de Mandato* Daulrevaux, et Scellées des armes de mon dit Seigneur Evêque étant en bonne forme.

A M^r Sébastien François Descolons, clerc tonsuré du Diocèse de Nevers, demeurant à Paris, au Colège de Navarre, rué et paroisse St-Etienne Dumont.

De la Chapelle ou Chapellenie de St Maur fondée et desservie en l'Eglise paroissiale d'Alaisne, Diocèse de Noyon, vacante au moyen de la résignation faite d'ycelle en sa faveur par M^{re} François Descolons, prestre dernier, paisible possesseur d'ycelle, ès-mains de Notre St Père le Pape, Pie Six, suivant l'attestation de M^r Joseph Fuzeau, conseiller du Roy, expéditionnaire en cour de Rome, demeurant à Lyon, lesd. lettres et Signature apostolique dûment en forme ainsy qu'il est plus au long repris esd. lettres de visa et provision cy-devant dattées.

Nous, Edme François Massey, notaire royal et apostolique au Diocèse de Noyon, reçu et immatriculé au Baillage de Péronne, y demeurant, soussigné, accompagné des témoins cy-après nommés et aussi soussignés et de M^r Claude François Lacroix, prestre curé de la paroisse de St Pierre de Moislains de ce Diocèse, demeurant aud. Moislains, au nom et comme fondé de la procuration dud. M^r Sébastien François Descolons, passée devant Dosne et Durand, notaires au Chatelet de Paris, le dix-sept Janvier présent mois, duements scellée et en forme, laquelle est demeurée annexée à la minute des pré-

sentes, après avoir été signée dud. sieur Lacroix et de nous notaire et témoins ne varietur ;

Sommes transportés au village d'Alaisnes et au devant de la porte et principale entrée de l'église paroissiale dud. Alaisne, où étant en présence des témoins cy-après nommés et aussi soussignés, nous avons mis led. sieur Lacroix et pour led. sieur Descolons ainsy pourvu de lad. chapelle ou Chapellenie de St Maur, fondée et desservie dans l'Eglise paroissiale dud. Alaisne, et ce requérant, led. sieur Lacroix, en possession réelle, corporelle et actuelle de lad. chapelle de la manière et ainsy qu'il suit :

Premièrement par l'entré libre en lad. Eglise, prise de l'eau bénite, prières faites à genoux devant le Maître Autel de lad. Eglise, ensuite devant l'autel de lad. Chapelle de St-Maur qui se trouve précisément à gauche de l'entrée du cœur de la même Eglise, duquel Autel nous nous sommes également approchés librement, son des cloches et par les autres cérémonies ordinaires et accoutumées qui ont été observées.

Pour, en conséquence de la présente prise de possession, jouir par le sieur Sébastien François Descolons de lad. Chapelle ou Chapellenie de St Maur et des fruits, profits, revenus, émoluments, honeurs et droits y attachés et attribués tout aussi de la même façon qu'en a jouy ou dû jouir led. sieur François Descolons dernier paisible possesseur d'ycelle.

Desquels actes de prise de possession et signature de Cour de Rome, lecture ayant été faite à haute et intelligible voix aux particuliers présents par nous, notaire susnommé et soussigné, présence des témoins aussi soussignés, sans que personne s'y soit opposé, led. sieur Lacroix audit nom nous en a requis le présent acte à lui octroïé pour servir et valoir aud. sieur Descolons ce que de droit, et fût fait et passé en lad. Eglise lesd. jour et an, mois et heure susdits, en présence d'Antoine Lefebvre, M^e Couvreur demeurant à Péronne et de Louis Augustin

Herbert, ménager, demeurant à Allaines, tous deux témoins à ce appelés à défaut d'un second notaire royal apostolique qui ont signé avec nous et ledit sieur Lacroix, ensemble les autres soussignés présents scelle notifié.

(Signé) Lacroix, Lefèvre, Herbert, Massey.

Contrôlé à Péronne le 1^{er} février 1776, reçu sept livres (Signé) Blondeau.



§ III. --- LE PRESBYTÈRE

Le presbytère est ainsi désigné dans une déclaration des biens de la cure d'Allaines du 15 septembre 1734, folio 16 du registre de la fabrique :

Le presbytère contient trente-deux verges trois quarts renommé de soixante-quinze verges, appartenant au curé dud. Aleines, tenant d'un long à laditte grande rue à l'endroit du cimetière et l'église d'Aleines, d'un long et d'un bout audit Antoine Le Preux (aujourd'hui M^{me} veuve Touron-Miette), d'autre bout aux héritiers de Claude Dendeleux et Furcy Duclerc (actuellement Ulter Lefèvre), fermé de murets (1) qui sont faits sur le terrain du presbytère.

Dans l'état des cens, surcens et rentes foncières établis sur les biens de la cure, de la fabrique et des pauvres d'Allaines, folio 83 dud. registre, et dans la déclaration sus rappelée, il est dit :

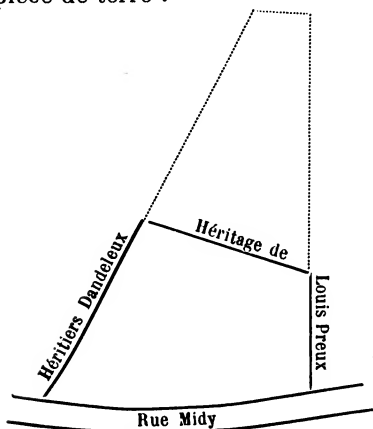
Pour le presbytère, il est deu aux Religieux du Mont-Saint-Quentin deux chapons et la moitié d'un quartier de blé, c'est-à-dire trois boisseaux de blé de censive que deffunt M^e Moïsnil, curé, a toujours payé

(1) Petits murs en torchis.

pour trois parties, mais réduite à la moitié à cause qu'il n'y avait que trente-deux verges trois quarts. Le chaupon ci-dessus à raison de seize sols et maintenant dix-huit sols, et le blé suivant le prix courant.

Aux termes d'une convention du 1^{er} avril 1680, le sieur Médard Desailly avait accordé au curé un droit de passage sur son héritage (héritage Ulter Lefèvre) moyennant une messe chantée que le curé était obligé de dire tous les ans le 10 avril. Cette convention avait été ratifiée par les héritiers dudit Desailly le 16 septembre 1722 (1).

PLAN du presbytère tiré d'une déclaration des biens de l'église du 15 septembre 1734, contenant la désignation de ces biens avec plan figuré de chaque pièce de terre :



« NOTA.— Ces points cy marquent approchant le presbytère lorsqu'il avoit 75 verges ».

« Suivant arpentage du sieur BOUCHER du 22 octobre 1736, 31 verges 1/4 ».

Il résulte de cette déclaration et du plan ci-dessus que le terrain du presbytère contenait primitivement

(1) Voir *supra*, aux obits, page 98.

75 verges ou 30 ares 75 centiares, et qu'il se poursuivait en pointe jusqu'au tour de ville. Il se trouve aujourd'hui réduit à 9 ares 70 centiares, contenance du plan cadastral.

Vers la fin de janvier ou au commencement de février 1793, lorsque l'abbé Camus eut quitté la paroisse, les habitants, comme nous l'avons déjà dit plus haut, saccagèrent l'église ; ils ne s'en tinrent pas là, ils pillèrent le presbytère, le démolirent de fond en comble et rasèrent même les *murets*. Le terrain fut vendu en même temps que les biens de l'église. Un habitant du village s'en rendit acquéreur et fit construire sur son emplacement, en 1824, une maison qu'il revendit à la commune en 1826, moyennant six mille neuf cents francs.

De 1802 à 1826, le curé fut logé dans une maison du village louée par la commune.

§ IV.— LE CIMETIÈRE

Le cimetière primitif se trouvait autour de l'église et s'étendait en face, dans l'héritage de M. Ulter Lefèvre. Il contenait, d'après la déclaration du 15 septembre 1734, 18 à 19 verges, y compris l'emplacement de l'église, soit environ 7 ares.

En 1832, on cessa d'y enterrer et un nouveau cimetière fut créé derrière les haies près du chemin de la

briqueterie. Il fut agrandi en 1852. Sa contenance est de 27 ares 03 centiares.

L'ouragan du 12 mars 1876 renversa le calvaire ; il fut remplacé, grâce au produit d'une souscription, par un autre dont la croix est en chêne et le christ en fonte bronzée ; il fut béni en grande cérémonie le 8 octobre 1882 par M. l'abbé Leroy, curé-archiprêtre de Péronne.



§ V. — FÊTES RELIGIEUSES. — PROCESSIONS



La religion dans laquelle sont nés les habitants d'Allaines est la religion catholique romaine ; peu la pratiquent telle qu'on l'enseigne ; il y a beaucoup d'indifférents, ce qui est un signe des temps ; mais, *in extremis*, on appelle le prêtre, et le moribond, souvent inconscient, se laisse administrer les derniers sacrements.

Jusqu'alors, il n'y a eu que deux habitants qui se soient fait enterrer civilement : l'un, dont nous laissons la mémoire en paix, en 1893, et le second, en 1899 ; ce dernier, quoique catholique et croyant, a voulu être enterré ainsi par mesure d'économie, dans l'intérêt de ses deux enfants qui étaient cependant dans une situation aisée: *Ça aurait coûté trop cher* ! Ce trait de suprême avarice peint bien les mœurs du paysan.

Outre les fêtes religieuses ordinaires, on célèbre encore à Allaines :

La fête patronale le 25 janvier, jour anniversaire de la conversion de saint Paul, la paroisse ayant ce saint pour patron ;

La fête de l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, le 3 mai.

Les cultivateurs, maréchaux et charrons fêtent la Saint-Eloi, le 1^{er} décembre ;

Et les jeunes gens la Saint-Nicolas, le 6 décembre.

Les jeunes filles et les femmes célèbrent aussi leurs fêtes respectives les 25 novembre et 4 décembre, la Sainte-Catherine et la Sainte-Barbe. (1)

Le lendemain de la fête d'Allaines, qui tombe le premier dimanche de juillet, et le lendemain de la « petite fête » qui se fait le premier dimanche de septembre, on dit une messe chantée pour les défunts de la paroisse. Les habitants qui, jusqu'ici, ont encore le culte des morts, se rendent ensuite au cimetière.

Les deux dimanches qui suivent la Fête-Dieu, le clergé, suivi de quelques rares fidèles, fait, après les vêpres, la procession du Saint-Sacrement.

Le premier de ces dimanches, la procession passe dans la Grand'Rue, la rue du pont du Riez, la rue du Riez, la rue Verte et la Grand'Rue.

Le second dimanche, on va jusqu'au bout de la rue du Bout-de-Ville ; autrefois, on continuait jusqu'à Feuillaucourt, mais cet usage a disparu depuis une

(1) En l'année 1902, la Saint-Nicolas n'a pas été célébrée ; ces fêtes tendent à disparaître.

vingtaine d'année, les hommes de bonne volonté pour porter le dais étant maintenant difficiles à trouver.

Les rues où doit se faire la procession sont jonchées de feuillage, d'herbes, de fleurs, survivance du culte païen rendu autrefois aux arbres (1).

Sur le passage de la procession, quelques femmes pieuses élèvent des autels ou *repositoires*, où le prêtre s'arrête et donne la bénédiction.

Le jour de l'Assomption, le clergé se rend aussi en procession, à l'issue des vêpres, avec la statue de la Vierge, au calvaire qui se trouve à l'extrémité de la rue du Bout-de-Ville, vers Feuillaucourt.

La procession des Rogations ne se fait plus depuis plus de quarante ans.

L'abbé Hutellier a consigné de la manière suivante, dans le registre de la fabrique, au verso du folio 73, le règlement des processions sous son ministère :

Jours auxquels ont fait les processions sçavoir :

Le jour de Saint-Marc.

Les trois jours des rogations.

Le jour du Saint-Sacrement.

Le jour de l'Assomption de la Vierge, pour les vœux de Louis XIII.

Les dittes processions se font comme il ensuit, sçavoir :

Le jour de Saint-Marc on vat par la rue qui vat à Feuillaucourt derrière les hayes du village, du cotté septentrional iusque au bout d'Aleine, du cotté du moulin, de la on revient à l'église.

Le premier des rogations, de l'église par la grande rue conduisant à Moislains par l'herrier ; par la rue de l'herrier à la rue du château devant lequel on passe, de là sur la planchette, ensuite à l'église

(1) Cfr. Dom GRENIER, *loc. cit.* pages 345 et 410.

Le second iour des rogations, de l'église par la ditte grande rue, de là par la rue de la planchette, par la rue du château, de là à la rue neuve (rue Verte), ensuite à la rue de Péronne, ensuite à l'église.

Le troisième iour des rogations, de l'église par grande rue, ensuite à la rue de péronne, de là on monte d'Aleine dans le chemin qui est au bas de l'abbaye ensuite on va à Feuillaucourt, où l'on fait une pose, et les fermiers assistants donnent, suivant la coutume, le déjeuner aux assistants, après quoi l'on continue la procession de Feuillaucourt à l'église par le chemin de celui-cy à Alaines.

Le iour du St-Sacrement et le iour de l'assomption, de l'église par la grande Rue d'Aleine à Moislain, par l'herrier à la rue neuve (rue Verte) à la rue de Péronne ensuite à l'église.

Les dittes processions ne se font que quand le temps et les chemins sont commodes.

§. VI. — CÉLÉBRITÉS

Allaines n'a encore donné naissance à aucune célébrité. On peut cependant citer un artiste-peintre, nommé Isaïe Caron. Son épitaphe, que nous transcrivons ici, se trouvait dans une église de Péronne : *« Cy gisent Isaïe Caron, natif d'Allaines, près Péronne, et maistre peintre en cette ville, et Jehanne Levasseur, sa femme. »* Il décéda le jour de Saint-Denis 1633 (1).

(1) Cfr. Abbé DECAGNY. *Histoire de l'arrondissement de Péronne*, Tome 1^{er}, page 141.

Son nom est au bas d'un tableau qui doit se trouver à Laon ou à Saint-Quentin sur lequel il s'est reproduit peignant la Vierge avec l'enfant Jésus (1).

On lui attribue un autre tableau qu'il a donné à l'église d'Allaines suivant acte reçu par M^e Capron, notaire à Péronne, le 20 octobre 1576, représentant le couronnement de Joas, à la charge par la fabrique de faire chanter le 20 octobre de chaque année, après les vêpres, deux antiennes en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Luc (2).

Ce tableau existe encore dans l'église, mais il est malheureusement si détérioré par l'humidité que sa restauration n'est plus possible.

(1) Malgré mes recherches faites à Saint-Quentin et à Laon, il ne m'a pas été possible de retrouver ce tableau.

(2) *Registre de l'abbé HUTELLIER*, folio 46



CHAPITRE V

TRADITIONNISME. — LES HABITUDES ET LE LANGAGE.
— LE PATOIS. — LE DROIT DE MARCHÉ.

§ I. — TRADITIONNISME

FÊTES. — DIVERTISSEMENTS. — JEUX DIVERS. — COU-
TUMES LOCALES. — SUPERSTITIONS. — CROYANCES
POPULAIRES. — DICTONS. — PROVERBES. — NOMS,
SURNOMS, SOBRIQUETS.

I. La fête locale, qui a lieu le premier dimanche de juillet, est la principale fête de l'année ; elle dure deux jours ; jadis, on fêtait encore le mardi.

Le samedi, veille de la fête, les femmes passent la journée à faire des *fournées de flans* ; le soir, on mange les *éborlés*, c'est-à-dire ceux des flans qui ne sont pas complètement réussis.

Le dimanche soir, le lundi avant midi, de dix heures à trois heures, et le soir, on danse dans une salle, disposée à cet effet, chez un débitant, au son d'un orchestre composé de trois ou quatre musiciens assis sur une estrade. Autrefois, il y a de cela quarante ou cinquante ans, les danses commençaient après le dîner, de deux à six heures, en plein air, dans la cour d'un

débitant appelé *éch'Piou* (1). Un ménétrier, perché sur des tréteaux ou sur un tonneau, râclait du violon.



Ménestrel et Danseurs, XIII^e siècle (mss. 16 bbl. Abb.).

Au dîner du dimanche, qui a lieu à midi, et à celui de lundi, qui a lieu à 4 heures, on invite des parents et des amis. Ces repas copieux durent plusieurs heures, et les convives déjà en gaité se rendent ensuite au cabaret pour jouer au billard et aux cartes, pendant que les jeunes filles et les jeunes gens se livrent au plaisir de la danse.

Souvent, la nuit, lorsque les jeux sont terminés, les jeunes filles sont accompagnées, jusque chez elles,

(1) C'est actuellement la maison d'école des filles.

par un cavalier sous l'œil d'une mère parfois trop complaisante ou d'un chaperon indifférent. De là, des *accidents* de temps à autre.

Le billard et les cartes sont les seuls jeux aujourd'hui en usage, les perdants paient des *chopes* et des *tchouts pouts*, (verres de bière et tasses de café) ; les jeux de pelote et de choules sont abandonnés depuis longtemps.

Le premier dimanche de septembre et le lendemain a lieu la « petite fête », qui est la répétition de celle dont nous venons de parler.

Quinze jours après les deux fêtes, on fait le *rebond*.

Les dimanches et jours de fête, l'après-midi et le soir, *èche tireloteu* passe dans les cabarets, et quelquefois même dans les maisons, pour faire *tireloter*. Le *tirelotage* est un jeu de hasard inoffensif ; voici en quoi il consiste : le *tireloteu* porte un panier rempli de paquets de biscuits, morceaux de pain d'épice, bols, assiettes décorées, etc., qui sont des lots à gagner, et un *saclet* contenant trente deux étuis renfermant les trente deux cartes d'un jeu. Moyennant un sou on *retient* quatre cartes, les quatre as, par exemple, on tire un étui, s'il en sort un as, on a gagné un lot, s'il en sort une autre carte on a perdu un sou.

Quand le *tireloteu* est un naïf, des loustics lui gagnent, en trichant, tout son panier qu'ils lui rendent après s'être moqués de lui, mais sans réclamer leur argent ; enfin de compte, c'est *èche tireloteu* qui gagne.

Les fêtes religieuses telles que la Saint-Paul, Pâques, la Pentecôte, l'Assomption, la Noël, la Saint-Éloi, la

Saint-Nicolas, donnent lieu à des divertissements profanes comme aux autres fêtes ; on va au cabaret pour jouer et danser, comme on le fait, du reste, tous les dimanches.

La fête nationale du 14 juillet se célèbre vers la fin de l'après-midi et le soir. La municipalité vote quelques fonds. On établit un mât de cocagne et divers jeux qui amusent les enfants et les badauds. La fête est annoncée la veille au soir et le matin au son des cloches et d'un petit canon (1).

Le dimanche gras et le mardi gras, les jeunes gens *s'habillent en masques* et parcourent le village en quêtant. Le soir, on danse.

Le jeudi-gras, le *jeudi jeudjou* (2) les garçons et les fillettes qui fréquentent les écoles élisent, les premiers un roi et les secondes une reine. Le roi et la reine, tenant dans la main un sceptre recouvert de papier frangé et surmonté d'une pomme, vont, suivis de leurs sujets et chacun de son côté, faire la quête de porte en porte. Lorsque le roi rencontre la reine, il l'embrasse, si toutefois celle-ci n'est pas trop farouche. A la fin de la journée, les œufs et l'argent sont partagés.

En arrivant dans les maisons, les garçons chantent :

Jeudi Jeudjou est arrivé
Par nous si longtemps désiré.
Nous d'mandons notre raton ;
Ecoutez bien notre chanson. (*Bis*)

(1) Ce canon a éclaté l'année dernière ; il n'a heureusement fait aucune victime.

(2) Le *jeudi jeudjou*, qui n'est fêté que par les enfants, paraît avoir pour étymologie *jeudi de chés t'chous*, le jeudi des petits.

Que le bonjour vous soit donné ;
Not' maître nous l'a commandé,
Et il vous prie en même temps
De contenter ces bons enfants (*Bis*)

Comme l'hiver a été doux,
Vos poules ont pondu beaucoup.
Si vous emplissez notr' panier
Vous ferez rir' les écoliers. (*Bis*)

Après qu'ils ont reçu une offrande, ils ajoutent :

Madame, Madame, un grand merci,
Que Dieu vous mette en paradis
Avec sa saint' bénédiction
Votre famille et votre maison. (*Bis*)

Lorsque les enfants ne reçoivent rien, ils modifient
ce dernier couplet de la manière suivante :

Madame, nous ne disons pas merci,
Que Dieu vous mette au fond du puits
Avec sa saint' bénédiction,
Votre famille et votre maison. (*Bis*)

Les jeunes filles chantent un fragment du cantique :
Confiance en Marie :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours ;
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours :
Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

A votre bienveillance,
O Vierge, j'ai recours ;
Soyez mon assistance
En tous lieux et toujours.

Autrefois, les garçons et les fillettes chantaient :

Odinel et pout-ou-fu,
Tous chés femme i sont tondues ;
N'a pu qué l' femm' dé ch' maricha
Qu' ein tondra ou mardi gras,
Avu l' patte éd' nou ca.
Copez heut, copez bas,
Enn' bonn' pièche éd' gras.

C'est à propos du mardi gras que l'on dit :

« I feut foire el mardi gras avu s' femme et pi
Pâques avu sen curè. »

« Ou mardi gras, éche-ti-te qui n'a point de viande,
i tue sen cou ; éche-ti te qui n'a point de cou, i tue
s' femme ». (La femme du coq, la poule).

Pour clore les jours gras, on faisait encore, il y a peu de temps, le mercredi des cendres, *Monsieur de l'Arrière*. Les jeunes gens qui avaient fêté la veille le mardi gras, toujours déguisés, parcouraient le village, accompagnant l'un d'eux assis à califourchon, la face en arrière, sur un baudet dont il tenait la queue dans les mains (1).

Pendant les trois derniers jours de la semaine sainte, alors que les cloches sont allées revêtir leurs chemises à Rome, les enfants de chœur annoncent l'heure des offices et de l'*Angelus*, ainsi que midi, au moyen de *routelors* (crécelles).

Pendant ces trois jours, le bedeau passe dans chaque maison pour *ramasser* ses œufs rouges.

(1) Cfr. DOM GRENIER, *loc. cit.* page 375. Jules DOURNEL, *Histoire générale de Péronne*, p. 444. — Emile COET, *loc. cit.* T. I, page 104.

Une de ces vieilles et naïves coutumes que l'on a vu pratiquer et que l'on regrette de voir disparaître, voulait que chaque cultivateur allât, le dimanche des Rameaux, l'après-midi, piquer dans ses champs de blé une branche de buis bénit.

Ce même jour, on fait encore une visite au cimetière, et l'on plante sur la tombe des ancêtres un rameau de buis bénit. Quelques habitants en conservent aussi une branche qu'ils placent près du vieux Christ pendu au-dessus du lit.

II. Un baptême est un sujet de réjouissance. La cérémonie a souvent lieu le dimanche, à l'issue de la messe ou après les vêpres. En sortant de l'église, le parrain jette aux enfants, qui se bousculent en les ramassant, des dragées et des sous. Lorsque cette pluie n'est pas assez abondante, les enfants reconduisent le cortège à la maison en criant : *Parrain à poche treuée ! parrain à poche treuée !*

Pendant que le curé administre le sacrement, on sonne deux ou trois *volées* selon la générosité du parrain.

Le dîner ou le souper a lieu ensuite. Les parrain et marraine contribuent généralement aux frais du repas; on fait des *brûlouts* (1) et l'on sort souvent en état de légère ébriété.

Les mariages donnent maintenant lieu à des divertissements extraordinaires. Les noces durent deux jours et même plus. Les repas sont longs et copieux, le vin et les liqueurs ne sont pas ménagés.

(1) Eau-de-vie sucrée et brûlée.

Pendant que le cortège se rend à la mairie, des habitants, pour être *régalés*, « font de l'honneur » aux jeunes époux en tirant des coups de fusil ; on rencontre ensuite des barrières formées de cordes tendues à travers la rue ; pour passer, il faut laisser tomber quelque monnaie dans la sèbile qui vous est tendue ; des femmes présentent des bouquets de fleurs à la sortie de la maison.

Les cérémonies civile et religieuse accomplies, on rentre à la maison de la future où ont toujours lieu les repas. Les futurs se placent sur le pas de la porte et embrassent tous les invités qui leur souhaitent une vie heureuse et prospère. Après avoir déjeuné, on danse jusque vers le soir, puis l'on dîne très longuement et le vin chauffe les têtes ; c'est alors un jet continu de contes graveleux, de plaisanteries grivoises, de mots à double sens à l'adresse des futurs, qu'ils font rougir... quand ils rougissent encore.

Bien que le patois picard, comme le latin, brave l'honnêteté, je dois renoncer à laisser à nos arrière-neveux quelques-uns de ces propos trop fortement épicés, mais qui, néanmoins, parviendront jusqu'à eux par la tradition.

Après le diner, on passe une bonne partie de la nuit à danser au cabaret et à se *rafratchir*. Les jeunes gens du village sont alors admis à danser avec les gens de la noce, cela s'appelle *aller à l'pouillette*.

Pendant le repas, les enfants pauvres *vont à croûtes*, c'est-à-dire demander des restes.

Lorsqu'un étranger se marie à Allaines, les jeunes gens du village, *chés fus*, se rassemblent et vont lui

lui demander *le vin* le dimanche qui précède le mariage. L'un d'eux, le plus *dégourdi*, lit un compliment qu'il a préalablement obtenu de l'instituteur et dans lequel la future est comblée de louanges et le futur complimenté sur son heureux choix. Ce dernier, enchanté d'apprendre qu'il va épouser une jeune fille aussi parfaite, la perle du village, augmente toujours la somme qu'il se proposait de donner et que l'on va boire au cabaret. Lorsque, par hasard, le futur est récalcitrant, on lui fait un *charivari* le jour de ses noces.

Lors des enterrements, on invite, au dîner des funérailles, les parents, amis et voisins du défunt. Ces réunions dégénèrent trop souvent en conversations bruyantes lorsqu'on arrive au café et au *gloria*. Nous nous rappelons avoir vu, en 1872, après un de ces dîners, les parents du défunt, qui n'étaient que des collatéraux, et les autres convives, terminer gaiement leur journée au cabaret.

Dans les familles aisées, on invite le clergé et, comme le curé est présent, on est plus sobre et les convenances sont observées. Après le repas, le clergé récite, tous les assistants agenouillés ou debout, un *De Profundis* à l'intention du défunt, puis chacun se retire chez soi.

Lorsque l'on tue un porc, on fait quelquefois *l'boudinée*. C'est un dîner dont *l'habillé de soie* fait tous les frais et auquel assistent quelques parents et amis.

III. Les pâtisseries et mets du pays que l'on prépare à Allaines et généralement en Picardie sont :

L'flamique. C'est une pâtisserie faite avec de la pâte feuilletée ou brisée que l'on étend en couches minces et rondes. On place, au milieu, du poireau hâché

très fin, assaisonné de beurre, sel et poivre ; on relève ensuite les bords de la pâte pour les rejoindre au centre au-dessus du poireau qui se trouve ainsi enfermé dans cette pâte où il cuit à l'étuvée. La flamiche est mise au four et on l'en retire lorsqu'elle a pris une belle et appétissante couleur dorée. Elle demande à être mangée chaude, lorsque la pâte est croustillante. Après avoir enlevé le dessus, les gourmets arrosent le poireau avec de la crème fraîche. Cette pâtisserie est fort appréciée dans les environs de Péronne. (1)

On mange aussi des *vitelous*. Ils sont faits avec de la pâte de pain étendue que l'on roule et que l'on coupe ensuite en travers, de sorte que l'on obtient une espèce de gros vermicelle que l'on frotte entre les mains avec de la farine. On fait cuire dans du lait auquel on ajoute de la farine pour l'épaissir.

Certaines ménagères coupent ces « vitelous » en travers de manière à obtenir des petits dés de pâte de la grosseur d'un pois qu'elles frottent entre les mains, avec de la farine, pour les arrondir ; on a alors des *courtés-cosses*. On les traite comme les *vitelous*. Ces deux mets ne sont bons que pour les estomacs robustes.

N'oublions pas les *ratons* qui ne sont autre chose que des crêpes. Sur le couvercle d'un poêle bien graissé avec une couenne de lard, on verse de la pâte à gaufre liquide. On fait cuire des deux côtés. Pâtisserie indigeste.

(1) La maison Douchet, de Péronne, est renommée pour ses flamiches.

L'hiver on se *régale de tartes*. C'est une tarte ordinaire ou grand flan que l'on remplit de morceaux de pommes et de *lait bouli* (bouillie) et que l'on recouvre d'une feuille de pâte.

Les enfants vont encore chez leurs parrain et marraine chercher leurs *œufs rouges* à Pâques et leur *quignou* à la Noël.

Le « quignou » est une petite galette rectangulaire avec les coins très allongés en pointe, à pâte jaune et à croûte dorée (1).

A l'*erchinée* (au goûter) les ouvriers font souvent *enne deusse*. Ils frottent la croûte de leur pain avec un oignon ou quelques gousses d'ail et du sel. L'oignon, aidé du sel, se râpe sur les rugosités de la croûte du pain, qui se trouve ainsi recouvert d'un condiment qui aide puissamment à le manger. On y ajoute du beurre.

Pendant la bonne saison, l'*enne deusse* se fait avec des oignons verts et du cerfeuil que l'on assaisonne de vinaigre, d'huile, de sel et de poivre. On mélange le tout et on en frotte vigoureusement un croûton que l'on a choisi bien rugueux. On enlève ensuite la mie et on en plaque l'intérieur de beurre frais ; on y verse deux ou trois œufs légèrement cuits. On découpe longitudinalement ce croûton en commençant par le haut,

(1) Ce mot paraît venir du celtique *cuign*, petit pain, gâteau d'enfant. (BULLET, *Mémoires sur la langue celtique*.) On appelle, en Franche-Comté, *quigneu*, un pain que l'on envoie à un enfant que l'on a tenu sur les fonts baptismaux, à la fête de Noël qui suit sa naissance. — D'autres trouvent son étymologie dans le mot latin *cuneus* (coin), que l'on prononçait *counéous*. — « Comme pour chose en quignet (coin) ». *Roman de la Rose*.

en mouillettes, que l'on plonge dans les œufs. Cette *deusse*, très appétissante, se mange encore à midi ou le soir et sert de repas. On entend souvent dire à quelqu'un qui a diné de cette *deusse*, associée de bière et d'une tasse de café : « J'ai miu diné qué le Président de la République. »

IV. Dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, les jeunes gens ont l'habitude de planter des *mais* (branche d'arbre avec ses feuilles) sur la toiture des maisons où il y a des jeunes filles à marier, ou, en cas d'impossibilité, dans la rue en face de la porte (1)

Lorsque l'on a un penchant pour une jeune fille, on lui donne un mai d'épine, ce qui veut dire :

De l'épine ! Je t'aime !

Lorsque, au contraire, on veut lui faire connaître son antipathie, c'est un mai de sureau qu'on lui met :

Du séû ! Tu pues !

Le sapin a une signification beaucoup plus injurieuse.

Les moissonneurs plantaient, sur la dernière voiture de récoltes que l'on rentrait à la ferme, un *mai*. Alors le patron donnait *la tarte*, c'est-à-dire un repas où l'on servait une tarte. Cet usage disparaît en raison de l'inconstance des ouvriers agricoles qui quittent leurs

(1) Autrefois, les couvertures en chaume se prêtaient mieux à la plantation du *mai* sur les toits. Cet usage est encore, comme nous l'avons dit page 112, une survivance du culte rendu aux arbres. — Cfr. DOM GRENIER, *loc. cit.*, page 345.

patrons tous les ans. Au siècle dernier, on voyait des moissonneurs passer leur vie entière au service du même cultivateur. Autre temps, autres mœurs !

L'hiver, les jeunes gens vont passer la soirée, sans qu'il soit besoin d'aucune invitation, dans les maisons où il y a des jeunes filles à marier. On cause, on joue aux cartes et l'on boit du café. C'est souvent pendant ces soirées que se contractent les liaisons qui se terminent par un mariage ou par *un événement inattendu*.

V. Il n'y a pas plus de quarante ans, lorsque les cours et les jarlins étaient encore vagues et mal fermés, les jeunes gens allaient *commérer*, c'est-à-dire écouter et regarder, le soir, aux fenêtres, ce qui se disait et se passait dans les maisons ; ensuite ils se moquaient, en déguisant leurs voix, des jeunes filles et narguaient les parents. Le père, souvent furieux, sortait armé d'un tisonnier ou d'une fourche, mais il ne rencontrait plus personne et n'entendait que des rires moqueurs dans le lointain.

On faisait alors des farces et l'on jouait des tours plus ou moins plaisants, — quelquefois ils frisaient la correctionnelle — aux parents des jeunes filles à marier.

Ainsi, un jour que l'on avait remarqué un jambon bien fumé, nouvellement pendu au plafond, on profitait du carnaval pour s'en emparer. Un *masque*, une hotte au dos, se plaçait au-dessous ; un autre, armé d'une lance formée d'un bâton et d'une *alémelle* de couteau, tranchait la *tille* (1) qui l'attachait au soli-

(1) Ecorce de tilleul servant de ligature.

veau et il tombait dans la hotte. Lorsque les habitants de la maison s'apercevaient du mauvais tour qu'on leur avait joué, il était trop tard, les auteurs du larcin mangeaient en riant le jambon au cabaret.

Une autre fois, veille de la fête locale, pendant que la famille soupa, deux mauvais garnements s'introduisirent adroitement, à la faveur de la nuit, dans le fournil de la maison et transportèrent les fournées de *flans* et de *tartes* sous la porte cochère. Sortis dans la rue, ils frappèrent à cette porte. Le père, venant pour ouvrir, pataugea dans les tartes : il en avait en face, derrière lui, à gauche et à droite, partout il s'embourbait. On juge de sa colère et du désespoir de la mère et des filles. Et cette farce était jouée, le croirait-on, par deux prétendants.

Un soir d'hiver, par un beau clair de lune, de jeunes farceurs s'introduisirent chez un cultivateur qui avait des filles à marier, bien entendu, et qui faisait l'élevage des cochons. Ils mirent en liberté dans la cour soixante verrats, truies et cochonnets. Ce fut alors une bataille générale et un épouvantable concert de grognements des mères cherchant leurs petits et de cris des jeunes cochons éventrés par les coups de boudoirs des verrats. Le pauvre homme, debout, nu-tête au milieu de ce vacarme assourdissant, ne sachant à quel saint se vouer, s'arrachait les cheveux de désespoir, tandis que les auteurs de ce méfait, montés sur des saules qui dominaient la cour, joignaient leurs éclats de rire à ce concert infernal.

Les maisons étaient alors très basses et enterrées ;

par suite, le toit en chaume descendant fort bas, il était facile d'en atteindre le faite. Cette disposition donnait lieu à une farce souvent renouvelée. Un mal-avisé, muni d'un tampon de paille, grimpait pendant la soirée sur le toit et bouchait l'orifice de la cheminée dans laquelle brûlait un feu de bois. Le père, la mère et la fille étaient enfumés comme des renards et on les *commérait*, c'est-à-dire qu'on les accablait de quolibets en ayant bien soin de se tenir à distance.

Lorsqu'un jeune domestique, doué d'une certaine dose de naïveté, arrive à Allaines, on lui fait courir la *Bitarde*. Une *Bitarde* est un animal imaginaire qui habite les bois et dont la fourrure se vend très cher. On lui fait accroire qu'il existe une *Bitarde* dans une garenne, que, s'il veut essayer de la prendre, on l'aidera et qu'il retirera au moins cent francs de la peau, etc. Souvent il consent et, muni d'un sac, les jeunes gens du village l'accompagnent un soir à la recherche de la bête. Un compère est porteur d'un petit chien familier qui remplit le rôle de la *Bitarde*. Arrivé au bois, on lui fait tendre son sac, absolument comme le Chat-Botté le faisait pour prendre des lapins, pendant que ses compagnons battent le taillis. Le porteur du chien introduit adroitement celui-ci dans le sac que l'on ferme avec soin et que l'on place sur le dos du naïf chasseur. On retourne au village en prévenant ce dernier que la *Bitarde* est un animal méchant, qu'il a des griffes longues et acérées et que, dans aucun cas, il ne doit lâcher son fardeau ; en même temps on lui larde le dos avec des alènes et des aiguilles. Notre homme court et gémit sous les coups de griffes, mais

bientôt la *Bitarde* devient furieuse et les griffes s'enfoncent plus profondément ; alors il crie, il hurle et arrive enfin au village essoufflé, hors de lui-même, fou de douleur et le dos en sang. On entre dans le premier cabaret que l'on rencontre, et on délivre le malheureux du terrible animal qui est enfermé soigneusement dans une étable ; puis on le console et on le fait *régaler* pendant le reste de la soirée ; il dépense ainsi une partie de la peau de la *Bitarde* qu'il vendra assurément plus de cent francs, car on n'a jamais rencontré une si belle bête.

Le lendemain matin, de bonne heure, le patient retourne au cabaret pour reprendre sa bête, mais il est reçu par une pluie de quolibets et devient, pendant plusieurs jours, la risée de tout le village.

Je m'arrêterai ici ; il me faudrait un volume pour raconter toutes les farces, bonnes ou mauvaises, que je connais, et même, pour décrire certaines d'entre elles il me faudrait souvent emprunter le secours du latin.

Aujourd'hui, le caractère des habitants s'étant modifié, ces plaisanteries ne seraient plus tolérées. Au lieu d'une fourche, pour se défendre, on s'armerait d'un fusil.

Grâce à l'instruction et à un scepticisme né de causes diverses, on ne croit plus maintenant aux choses surnaturelles ; les superstitions ont complètement disparu depuis plusieurs années. Nous nous rappelons avoir eu pour voisin, dans notre jeunesse, un vieux bonhomme qui passait pour être à demi sorcier. Au moyen d'*oremus* dont il ne comprenait pas le sens,

bien entendu, il avait le pouvoir de guérir les coupures et les brûlures, le *chancre* (muguet) des enfants, de faire passer les tranchées des chevaux, de couper le feu dans un incendie, d'empêcher un fusil de détonner, etc. Il entendait le soir et la nuit ses parents frapper dans la boîte d'horloge.

Il avait de gros cailloux troués, pendus dans son étable aux vaches, pour détruire l'effet des sorts que l'on aurait pu jeter sur elles et empêcher les *musettes* (musaraignes) de les piquer au pis. Ces cailloux troués devaient être trouvés fortuitement, ceux que l'on recherchait n'avaient aucune vertu.

On voyait le soir un lapin blanc vous passer dans les jambes sans qu'on ait jamais pu le prendre ; on rencontrait aussi *éche long beudet* sur lequel sept personnes pouvaient se tenir à califourchon.

Les *Gobelins* étaient des êtres imaginaires, surnaturels, qui se transformaient à volonté. Si l'on rencontrait, la nuit, un cheval blanc, il ne fallait pas s'en emparer, ni monter dessus, il vous aurait conduit dans la rivière où il vous aurait noyé. C'était un Gobelin changé en cheval. On dit encore : « Malin comme un Gobelin ».

Bien des personnes croyaient que chacun avait une *pouillère* (poche sous la nuque contenant des poux) qui crevait lorsqu'on mourait ; une grande quantité de poux envahissaient alors la tête.

Lorsque l'on fait manger trop tôt aux jeunes enfants une nourriture solide, ils ont *le carrieu* (le ventre dur et ballonné). Pour les guérir, on les portait chez un maréchal-ferrant. L'enfant était posé nu sur l'en-

clume, le ventre en haut. Le maréchal faisait semblant de frapper le ventre de son plus gros marteau, récitait une oraison et la guérison était assurée. J'ai connu une femme, bonne mère du reste, qui a eu le courage de porter un énorme enfant dans un panier, à Pœuilly, distant de 16 kilomètres d'Allaines, soit 32 kilomètres, aller et retour. La renommée du maréchal de ce pays s'étendait à dix lieues à la ronde ; il ne demandait que vingt sous par opération.

Le vœu de faire un pèlerinage pour obtenir une grâce du ciel ou pour le remercier de l'avoir obtenue, était autrefois assez fréquent ; on n'avait pas une bien grande peine à l'exécuter ; on pouvait se faire remplacer par une autre personne moyennant une rétribution. Une femme du village, morte il y a une vingtaine d'années, avait cette spécialité. On l'appelait *l'prinagère*.

VII. — Je ne donnerai que quelques dictons et proverbes ; une liste complète m'entraînerait trop loin.

Grosse tête, peu de sens.

Tchote tête, rien dedens.

Enne lessive bien caquetée,

Ch'est enne lessive bien lavée.

Un ramon nu, a va toujours bien.

Si i l'avo dé l' paille i séro foire du fien.

(S'il avait de la fortune, il saurait s'en servir).

I ne font qu'un cul, qu'enne quemisse.

(Se dit de deux personnes qui sont toujours ensemble).

I va entrer dens ch'couvent de Saint Jozé, deux têtes
sur un cavé, quate solés desous che lit.

(Se dit de quelqu'un qui va se marier).

I en forra point i mette enne pougnie de sé dens
se gueule.

I ne forra point i donner le dogt.

(Se dit de quelqu'un qui aura l'occasion d'apprendre
à boire, par allusion à la poignée de sel que cer-
tains fermiers mettent sur la langue du veau qui
vient de naître, pour l'exciter à boire ; et aussi au
doigt que la fermière introduit dans la bouche du
veau pour le faire boire dans un seau, en lui donnant
l'illusion de tenir le trayon.

I feut marier ses files loin, et pi carryi sen fien pris.

Des files, i ne feut point en foire de guergni.

(Il faut marier ses filles quand on les demande).

I va tout drot che dizieu, comme éche beudet d'éche
dimeu.

(Dire la vérité, parler naïvement, sans ambages. Allu-
sion à l'habitude qu' avait l'âne du dîmeur, d'aller
de lui-même de dizeau en dizeau pour recevoir la
gerbe due à son maître).

Eche vent il est queut su che sa.

(La conversation est tombée).

On dit aussi :

Braire comme un vieu ou comme enne madeleine

Hargneux comme un quien.

Gras comme un fouan (taupe).

Chifflier comme un merle.

Canter comme un orsignou (1).

Le dicton suivant a trait à l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, qui dépendait autrefois d'Allaines :

*Sept siècles durant, enne abbaye a foit m'n ernom,
Quo qu' m'en reste ? Pas un moëllon.*

CHARADE. — Qu' é singuyi bétail ! C' meint qu' ch'est qu'à put-i s' foire qu'in copant l' bont de s' queue, il est foit comme es' mère ? Tout intchi, nous l' meingeons ; mais si i n'est qu'à motchi, éche leu-warou là, ch'est li qui nous meinge.

VIII. — Ce n'est qu'au XVI^e siècle, à partir de l'ordonnance de Villers-Cotterets, du mois d'août 1539, qui obligea les curés à tenir acte des baptêmes, que les roturiers prirent et conservèrent des noms patronymiques.

(1) Le cadre restreint de cet ouvrage ne me permet pas de donner à ce chapitre tout le développement qu'il comporterait. M. Alcuis Ledieu a, dans la *Monographie d'un bourg picard*, (3^e vol.), consacré tout un volume aux traditions populaires de Démuin, lesquelles sont à peu près les mêmes dans toute la Picardie. Les amateurs de traditionnisme peuvent s'y reporter.

ALLAINOIS



M. ARTHUR ROUILLARD



M. JULES ROUILLARD



M. RICHARD THÉRY



M. GEORGES MALAMAIN

Ci dit aussi :

Brace comme un vieu ou comme une mad'leine

Hégerix comme un q'ien.

Gres comme un fouen clampe.

Chiffier comme un merle.

Cauter comme un orsiguren.

Le diérou stavyet a l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, qui dépendait des refois d'Allaines :

*Sept siècles durant, l'abbaye a foit m'n' erroum,
Que qu' m'en rest' c'as un moellon.*

GRABADE. — C'est singuyl' bétail ! Comment qu' ch'est qu'à l'c' s' foire qu'in copant l' bout dé s' queue, il foit comme es' mere ? Tout intchi, nous l' m'engeons ; mais si i n'est qu'à motchi, éche ten-war s'c'c', ch'est li qui nous meinge.

VIII. — Ce n'est qu'au XVI^e siècle, à partir de l'ordonnance de Villers-Cotterets, du mois d'août 1539, que les évêques les curés à tenir acte des baptêmes, que les curiers prirent et conservèrent des noms patronymiques.

1 Le cadre restreint de cet ouvrage ne me permet pas de donner à ce chapitre tout le développement qu'il mériterait. M. Alcide Ledieu a, dans la *Monographie picarde*, 3^e vol., consacré tout un volume aux noms populaires de Dénain, lesquelles sont les mêmes dans toute la Picardie. Les amateurs d'onomastique peuvent s'y reporter.

ALLAINOIS



M. ARTHUR ROUILLARD



M. TÉLÉSPHORE BAILLET



M. RICHARD THÉRY



M. ÉDOUARD MALAMAIN

Les actes de l'état civil d'Allaines remontent à 1601.

Antérieurement, on ne se servait que d'un nom de baptême auquel on ajoutait un autre nom tiré soit d'une profession, d'une qualité, d'un lieu que l'on habitait, ou encore d'un défaut physique ou moral. De ces appellations dérivèrent beaucoup de noms de famille tels que Bourgeois, Caron, Lebeau, Leblond, Lenoir, Dumont, Boiteau, etc.

Noms patronymiques qui se sont perpétués dans le village depuis deux cents ans :

Baillet, Bégard, Bellier, Cathier, Delachambre, Delorme, Dendeleux, Hochart, Guyot, Malamain, Preux, Véron.

Noms de familles disparus pendant ce même laps de temps :

Allot, Adam.

Bourgeois, Bruneaux, Belfort, Baudoult, Blaquel, Brugeot, Bertin, Bertrand, Brinque, Becquefort, Baudelot, Berliques, Blanger, Bleu, Boiteau, Bouteille

Cornail, Chelé, Caroiché, Chatelain, Copé, Caffart, Corbes, Colard, Caron, Chemin, Capron, Coutant, Cauvin, Clabaux, Carlier, Courbeau, Caffar.

Duclercq, Despaigne, Ducroq, Doutremepuis, Devillers. Delahaye, Desparois, Desprest, Desailly, Delory, Dlamme, Desséaulx, Derbonnant, Dossu, Deluinque, Deplanque, Dennequin, Derocquy, Deflandre, Dutlot, Douay, Druet.

Elevé, Egret.

Fuquefort, Flament, Fournil, Floury, Fuquenez, Folly, Fauquez, Fourrière, Féré, Fouquet, Fourdri-nois, Fournier, Fondeur.

Gosset, Guilbon, Gossart, Gaudefroy, Grant.

Haye, Habart, Hynot, Hélipot, Hatté, Hubert, Huilliant, Hugot, Herbert, Hennebert.

Joly, Journal.

Lamy, Leroux, Legrand, Ledoux, Legris, Lebel, Lebon, Leroy, Lemaire, Leguiller, Lamendin, Laurence, Lesevipayanne, Lapasture, Lefeuvre, Larcanché, Lefébure, Longatte, Laurence.

Manchin, Molet, Martin, Marchandise, Mascré, Masy, Méré, Milly, Mourette, Misery, Mauchin, Magnier, Norailles.

Oger, Obry, Ouy.

Pouillard, Poiret, Poncelet, Poleux, Porillard, Pamel, Poix, Puche, Porette ou Pourette, Pezez.

Quin, Quénescourt, Quaquet.

Soyer, Savreux, Sené, Sauvage, Vivier, Tardieu, Tinturier, Trocquemet, Tontart.

Verrier, Vuinègre, Vuanègue, Vuatel, Vuérin, Vuaré.

Outre leurs noms et prénoms, quelques habitants du village sont gratifiés de sobriquets qu'ils supportent philosophiquement, puisque c'est l'usage ; ces sobriquets sont souvent donnés en raison d'une mauvaise conformation physique, d'une habitude, d'un fait épisodique à leur existence, ou pour toute autre cause. Nous en citerons quelques-uns qui s'appliquaient pour la plupart à des personnes décédées et qui, par conséquent, ne peuvent froisser.

Roguinguette, Jean-Louis Camberlou, Eche Bali, Eche l'Hébreu, Henri la Maronne, Vestris, Eche Racoubiyard, Titisse Magrita, Eche Rude, Eche tchou

Tayeu, Pierre Lélou, Jean Gusse, Eche Mé, Eche l'Apote, Eche Cambusyi, Polyte Gigi, Titisse tchou Nomme, Eche Gagui, Eche Gatelou, Men-Pu-Bieu, Balembure, Kroskill, Eche Boulou.

Les habitants des villages des environs de Péronne ont des surnoms collectifs ou sobriquets dus aux causes les plus diverses. Les habitants d'Allaines sont appelés *fous*. On dit *chés fous d'Allaines*.

Voici ce que M. Alcuis Ledieu écrit à ce sujet dans son curieux ouvrage : le *Blason populaire du département de la Somme*, actuellement sous presse :

Ce sobriquet ne saurait être pris dans le sens d'insensé, mais plutôt dans celui de crédule, simple, ingénu.

On rapporte, entre cent autres naïvetés mises sur le compte des habitants d'Allaines, que l'un d'eux voulut un jour couper une grosse branche à un arbre ; il monta sur l'arbre et s'assit à califourchon sur la branche afin d'avoir plus d'aisance. Se tournant face au tronc de l'arbre, il se mit à frapper à grands coups de serpe sur la branche.

Un voyageur, qui passait sur le chemin, prévint charitablement l'homme qu'en s'y prenant de la sorte, il tomberait infailliblement avant que la branche ne fût tout à fait coupée.

— Il n'y a pas de danger, monsieur, répliqua le benêt, je me tiens bien.

Voyant qu'il avait à faire à un simple d'esprit, le voyageur continua sa route, et le paysan reprit son travail. Lorsque la branche fut coupée aux trois quarts, elle céda sous le poids du bûcheron qui fut précipité avec elle sur le sol, mais il ne se fit aucun mal.

— Il faut que ce monsieur soit sorcier, se dit-il, pour qu'il m'ait prévenu de ce qui allait m'arriver.

Et, tout aussitôt, il se mit à la poursuite du voyageur, qu'il rejoignit deux ou trois cents mètres plus loin.

— Vous qui savez l'avenir, lui cria-t-il tout essoufflé, pourriez-vous me dire quand je mourrai ?

— Vous mourrez au troisième pet que fera votre baudet.

— Bien, monsieur ; merci bien !

Le paysan retourna à son arbre et cassa la branche en petits fragments pour en faire des fagots. Sans cesse préoccupé de la prophétie du voyageur, il tendait constamment une oreille du côté de son âne. Tout à coup, maître Aliboron, qui s'impatientait d'être attaché au pied de l'arbre, tira sur son licol et lança une ruade en même temps qu'un bruit aussi formidable que peu harmonieux.

— Diable ! se dit notre homme, il n'en a plus que deux à faire.

Comment s'y prendre pour les retarder le plus possible ? C'est à quoi songeait le paysan lorsqu'un deuxième « prout » vint l'arrêter net dans sa besogne. Dès lors, il n'eut plus le cœur au travail.

— Puisque la mort doit me surprendre bientôt, se dit-il, je ne veux pas que ce soit dans les champs, loin de ma femme ni de mes enfants. Je veux mourir dans mon lit.

Il détacha son baudet, et, pour être sûr que le troisième bruit qu'il redoutait tant ne se produirait pas tout de suite, il affila un morceau de bois et l'introduisit à grands coups de maillet sous... la queue de son âne.

Pour plus de sécurité, le paysan suivait son baudet et appuyait fortement sur sa queue. Tout en cheminant ainsi, l'un suivant l'autre, l'homme était dans des transes continues, car il s'attendait à une fin très prochaine.

La peur, dit le proverbe, n'évite pas le danger ; une fois de plus, la sagesse des nations devait encore avoir raison. En effet, dans un moment d'oubli, le paysan avait lâché la queue de sa bête pour se gratter la tête ; maître Aliboron profita de cet instant pour se débarrasser du pal incommode qui le gênait depuis quelque temps. Bref, avec le troisième bruit, il lança la cheville sur la face de

son maître, qui tomba à la renverse et se crut mort ; il demeura donc étendu au milieu du chemin.

En retournant chez eux, leur journée terminée, des ouvriers aperçurent ce corps, qu'ils supposèrent être un cadavre ; l'ayant reconnu, ils le relevèrent pour le porter chez lui. Quatre d'entre eux le prirent par chacun de ses membres, tandis qu'un autre soutenait sa tête.

Arrivés à une bifurcation, les croquemorts de bonne volonté ne s'entendirent point sur le chemin à prendre pour entrer dans le village ; les uns tiraient d'un côté, les autres de l'autre côté, de telle sorte que le patient qui, jusque-là n'avait point donné signe de vie, s'écria pour mettre tout le monde d'accord et pour faire cesser l'espèce d'écartèlement qu'il endurait depuis près d'un quart d'heure :

— Quand j'étais vivant, je passais toujours par la Rue Verte.

Les porteurs, qui croyaient avoir à faire à un mort réel, éprouvèrent une telle frayeur en l'entendant parler qu'ils le laissèrent tomber et s'enfuirent à toutes jambes. Cette fois il fut tué.

Un autre habitant d'Allaines, aussi simple d'esprit que celui dont il a été question ci-dessus, eut un jour la douleur de voir mourir son baudet. Il se rendit au marché de Péronne pour y acheter un autre âne. En passant sur le Marché-aux-Herbes, il aperçut des melons ; il demanda à l'un de ses voisins, qui l'avait accompagné, quels pouvaient bien être ces œufs.

— Ce sont des œufs de baudet, lui répondit son facétieux voisin. Il me vient une idée ; tu ferais bien d'acheter l'un de ces œufs pour le couvrir toi-même. De cette façon, ton baudet te coûterait moins cher.

Le crédule villageois choisit le plus beau melon, le paya sans marchander et revint chez lui, toujours en compagnie de son voisin. Celui-ci prépara un cuvier qui se trouvait dans la grange du mystifié, l'emplit de paille, plaça le melon au milieu et fit assoir le benêt sur l'œuf

en lui recommandant de ne pas bouger et surtout de ne point parler avant l'éclosion de l'œuf.

Le lendemain matin, la femme du couveur, qui avait attendu vainement pendant toute la nuit le retour de son mari, alla faire part à ses voisins de l'inquiétude qui la tourmentait. On se mit à la recherche du retardataire, que l'on découvrit enfin dans l'aire de sa grange.

A toutes les questions qu'on lui posait, le couveur faisait signe aux importuns de se retirer et de le laisser en paix ; on ne pouvait en obtenir aucune parole.

Quelqu'un s'avisa de dire tout bas, — c'était je crois le mystificateur, — que cet homme était possédé du démon, et qu'il fallait aller prévenir M. le Curé, pour qu'il vint l'exorciser. Ce qui fut fait.

Peu d'instants après, le curé arrivait avec un enfant de chœur portant un seau d'eau bénite. En un clin d'œil, presque tout le village se trouvait dans la cour et aux abords de la maison du démoniaque ; celui-ci faisait constamment signe aux curieux de se retirer.

Bref, le curé, en récitant le formulaire des exorcismes, aspergeait consciencieusement le patient avec son goupillon ; mais rien n'y faisait : le possédé demeurait muet.

En véritable espiègle, l'enfant de chœur, que cette scène impatientait, s'écria :

— Vous ne jetez pas assez d'eau bénite, M. le Curé !

Et, au même instant, l'enfant lança à la tête du couveur tout le contenu du seau qu'il portait.

Ne pouvant plus y tenir, ce dernier se leva, prit son melon dans les bras et se sauva dans les jardins ; mais, en voulant franchir une haie, son pied s'embarrassa dans une racine, et il tomba à plat ventre sur son melon, qu'il écrasa.

Effrayé par le bruit qu'il entendait, un lièvre, au gîte sous un chou, près de la haie, s'élança aussitôt dans la plaine.

A cette vue, le couveur s'écria :

— Tas d'imbéciles ! M' n'u il étot déjà couvé ! I

m'ont foit perde men jone beudet. Béyez comme i queurt ! Il' étot déjà dé le forche d'un bourrique éde six semaines... Benne éde couchons ! Vlà un écu de foutu et pi un beudet de perdu.

§ — II. — LE PATOIS PICARD

Le patois-picard est, en réalité, une vieille forme du langage français n'ayant plus de culture littéraire et ne servant qu'aux usages de la vie commune chez les paysans. Aussi, s'il est, pour tout Picard, facile de le parler, il est impossible, dans la plupart des cas, avec les vingt-cinq lettres de l'alphabet, de l'écrire comme on le prononce. Cette langue très ancienne, abandonnée depuis longtemps par les classes supérieures de la société qui lui ont préféré celle de l'Ile-de-France, modifiée sans cesse comme toute langue que l'écriture ne fixe pas, s'était formée du celtique et du bas latin, *lingua romana rustica* ; de là le nom de *langue romane* donné à cet idiome que nous retrouvons dans les fabliaux de nos trouvères (1).

Le patois picard est, à peu de chose près, le même dans toute la Picardie ; mais la prononciation et l'accent diffèrent d'un village à un autre.

(1) Cfr. MÉNAGE. *Dictionnaire étymologique*, au mot roman. — COLLIETTE, *Mémoire pour servir à l'histoire du Vermandois*, tome II, p. 120. — DOIN GRENIER, *loc. cit.* p. 43.

Ce patois tend à se perdre par suite des moyens de communication rendus plus faciles par l'établissement des routes et des voies ferrées, et surtout par la diffusion de l'instruction primaire. Il ne reste guère pur que dans les villages éloignés des centres, et encore a-t-il là à subir l'influence du progrès. A Allaines, en raison de ces influences diverses et surtout à cause de la proximité de Péronne, où des ouvriers vont travailler tous les jours, le patois est fortement altéré ; ce n'est plus qu'un affreux mélange de *picard* et de mauvais français qui n'a pas la saveur du patois pur et qui blesse les oreilles. Il est à prévoir que l'instruction finira par en avoir raison et que, dans un temps encore bien éloigné, sans doute, il disparaîtra complètement. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Les avis sont partagés. Quant à moi, qui aime à faire souvent un retour vers le passé et à vivre par le souvenir, de la vie de nos ancêtres, je regrette la disparition de ce langage, assurément moins harmonieux que la langue française, mais si expressif, si clair et si précis !

Lorsqu'un habitant du village cause avec un étranger, il évite de parler le patois du pays, il fait tous ses efforts pour *parler français, il s'explique*. Il émaille alors sa conversation de fautes de français, de tournures et de mots picards qui le rendent ridicule et qui font sourire son interlocuteur.

Cependant, de nos jours, les patois sont en honneur. On leur consacre des glossaires, des grammaires, certains ont même leur académie. Nous citerons, parmi les savants qui cherchent ou ont cherché à

conserver notre vieil idiome, l'abbé Corblet, M. Alcius Ledieu et M. Maurice Thiéry, tous trois nés en Picardie (1).

Je n'entreprendrai, pas après eux, de formuler les règles de notre patois. Je me contenterai de reproduire trois chansons populaires, une satire et trois contes pour en donner une idée ; mais je dois prévenir le lecteur étranger au pays, qu'il y rencontrera des crudités de langage qui l'effaroucheront peut-être, le paysan picard, surtout le paysan non dégrossi, n'ayant pas l'habitude de se servir de circonlocutions pour éviter des expressions trop libres ; il parle *tout drot devant li*, c'est-à-dire sans peser ses mots.

SAINT GILLE

Paroles d'HECTOR CRINON

Air : *La Victoire est à nous.*

Monsieur Saint Gill, nou brave patron,
 Ch'est aujorndui vou fête,
 In vou honneur, min t'chou guerchon,
 J'va fouare ain'canchonnette :
 J'fro mieu, j'vous éro ingagi.
 All, fête ed'nous village,
 Si vous saveint seulemeint mingi
 In tchou flan à fromage.

(1) Cfr. Abbé CORBLET, *Glossaire du patois picard*. — Alcius LEDIEU, *Petit glossaire du patois de Démuin*. Cet auteur nous donnera sous peu une Grammaire du patois de Démuin et deux volumes de contes en patois du Santerre et en patois du Vimeu, actuellement sous presse. — Maurice THIÉRY, *Contes d' m'in village. Contes picards*.

Amon q'vous varein volintchi,
J'en'dis pouant pour la baffe,
Non, cha sro puss par amitchi,
Car vous n'êt'mi goulaffe :
Mais chès parlé pour n'dire rien,
Car ain' fo d'in l'eut'monne,
Feu qu'in y fuch diabelneint bien,
Puss'qui n'er'vient jamois personne.

Vous n'êt'mi d'chès saints orgéyeux,
Qui n'vutt'jamais qu'in riche,
Vous avez quair quin fuch' joyeux,
Et pi qu'in s'divertiche ;
Aussi coum tout y vous a quair !
Coum in boise vous images,
Szeut saints n'ont du mal à leu cair,
D'vous vir reinn' tant d'houmages,

Y n'ont mi bsoin d'en'n'êt' jaloux,
Ni b'soin d'fouar tant l'soraques,
N'ai vous pas touet coum eux tertous,
D'si bieux d'si bons miragues ;
Vous f'sein sortir seins vous gêner
L'diabe hors d'in démoniaque,
Et chès fièvreux cessent d'traner
In touchant vous casaque.

Quand vous n'sreins pas mort accrochi
Ou couplet d'inn'cro d'quénne,
Ou bien lapidé, dépiéchi
Ou mitan d'aine arène,
Ain n'pouro pouant vous erprochi
D'ête in saint d'conterbène,
Puss' quel bon Dju vous a plachi
Ou mitan dess saintt'benne.

Grand saint, du heut du paradis,
Qui m'erluqué seins doute,

Quant m' m'dira de profundis,
Métez m'nâm' din l'bonne route ;
Si, in dépit d'chès leuwaroux,
Ej grand mouète im'm'pardonne,
Q'jeuche ain' tchot plache ou couté d'vous
In faveur d'em canchonne.



L' TRIPE ED' VAQUE

Paroles d'HECTOR CRINON

Air : du *Juif-Errant*.



— « Em' n'homme met t'helle casaque,
Tin capieu, tes bieux bas,
Va quer ein'tripe ed'vaque
Pour fêter l'mardi gras.
T'éra cha pour vingt sous,
Ch'est assez bon pour nous. » —

Aussitout Charlemeigne,
Il ercange ed'chabouts.
I preind leu sa al'fraine
Pour li mette sin fricout.
Foulo vir, sur sin q'min,
Comme i filo bon train.

D'van d'arrivé à Péronne,
I licho ses cavieux,
I réheucho s'maronne,
I drécho sin capieu.
In li même i diso :
« — J'ai cor l'air damoiso. »

« Malgri mes longues guiamés
J'enn'su mi mal du tout.
I gna ichi des dames
Qui m'truv'raient bien d'leu goût.
Mais c'h'n'est point pour leu nez
Un'homme si bien tourné. »

Tout in d'visant d'el sorte,
D'coûté d'eutte i guigno.
I vo tout pris d'eine porte
Eine grosss' tripe qu'al peindo.
« — Vla, dit'i, chan qui m'feut,
D'mandons combien q'cha veut. »

« — Ch'est vingt sous, min brave homme,
A preine ou a laissy. »
« — Vingt sous, ch'est just'meint l'somme
Qu'èch voulo mette oussi,
Nous sons d'accort Parsi, (1)
N'a pu qu'à l'déhoqui. »

Edvant d'sermette ein route,
I flaire un cabaret.
I li reinte boire eine goutte
Pou s'donner du garet.
Pi l'ergagne ès mason
Fier comme un marle d'èson.

Mais jugez d'leu surprise :
S'femme in bétant dins s'sa,
An' trêve qu'eine bayette grise
Pour fêter l'mardi gra.
— « N'sons nous pas bien campés,
Avu cha pour souper ? »

(1) Sobriquet donné, vers 1850, à un boucher de Péronne.

— « Em' tchote femme, ch'est d'eim feute,
 J'in su l'sans su d'sous.
 J'ai erpris l'sa d' un eute,
 You q' jai bu pour deux sous,
 Ch' qui m' fouet l' pus aragi ;
 Quo q' nous allons mingi ? »

— « Va, tu n'es qu'einn grann' bête,
 Tu n' sais fouère érrien d' bien.
 Tu n'as pas puss' ed' tête
 Et ni d'ésprit q' nou quien.
 Mon Dghu, dain eine mason,
 A quo qu'un homme est bon ? »

VARIANTE DE LA CHANSON PRÉCÉDENTE :

EL CANCHON EDE TCHOU JACQUES (1)

Air : du *Juif-Errant*.

— « Acoutt' men bien, tchou Jacques,
 I feut t'n aller Amiens
 Cherchi enn tripe éd' vague,
 Os nous régal'rons bien ;
 Aussitout qu' té r'varas
 Nous farons l' mardi gras.

« — Pass' men m' rouillér' Mad'leine,
 J'y queurt tout aussitout,
 Donn' men nou sa al fraine
 Pour y mette éch' fricout,
 Er'lav' ten pout-ou-fu,
 E j' s'rai bientout ér'v'nu. »

(1) Cfr. ALCIUS LEDIEU. *Monographie d'un Bourg picard*,
 3^e partie. *Traditions populaires recueillies à Dénain*.

Sur sen beudet i file
En criant : Hu ! d' tout cœur.
En arrivant dens l' ville,
Ravisez qué malheur,
En seutant un ruissieu,
Sen beudet l' fout dens ieu.

Vla tchou Jacqu' qui' s' réieuf,
Saqant un grous juron.
Es pové rouiller neuf
Eto pir' qu'un torchon ;
Chacun i' li d'mando :
« — Jou q' vous ét' éd' Baquo ? »

Tout furieux conte és' bête,
Il agripe éch' bridon,
Et li applique su s' tête
Enn' dég'lée d' cœups d' bâton,
Et d' si drus, d' si forts cœups
Qu' sen bâton s' casse' en deux.

Mais vla qu'un sergent de ville
Prend tchou Jacque ou collet,
En disant : « Imbécile,
Tu manques à ton baudet !
Au nom d' la loi, brutal,
J' te dress' procès-verbal. »

Tchou Jacque s' met à braire,
I dit qu'il a du r'gret ;
En l' moine à ch' commissaire
Jouqui sur sen beudet.
Pou ch'ti-lal qu'a du cœur,
Mon Dghu qué déshonneur !

Arrivé à l' police,
Ch' commissaire i li dit :
— « Vous vla d'avant la justice

Pour un bien grand délit ;
Il s'agit d'une voie d' fait
Envers votre baudet ».

« — Mossieu, qu'i dit, j' m'esplique,
Si j'ai tapé si fort...

— Accusé, pas d' réplique,
N'aggravez pas vot' tort ;
Imitez vot' baudet,
Sa modestie me plaît. »

Tchou Jacq' sé r'met à braire,
Et, comme un grand bēnet,
En fac' d'éch' commissaire,
Il embrach' sen beudet,
Disant : « Men pov' anon,
Ej' té d'mann' bien pardon ! »

Ch' commissaire s' met à rire,
I piss' dens sen cann'çon,
Et pi i s' met à dire :
— « Le baudet et l' patron.
Sont de drol' de cocos,
J' les renvoie dos à dos. »

D'enn' ébondi, thou Jacque,
Enn inteindant l' l'arrêt,
Prend ses cliques et ses claques ;
A g'veu sur sen beudet,
En érot dit qu'el fu
Etot à l' treu d' sen cu.

Tout drot, fier comme un pache,
Mason Drevel (1) i s' rend ;
I r'lue à l'étalache
Enn' grosse tripe qu'al pend.
« — Qué prix ? — Vingt sous. — Les vla,
Mettez m' lé dens men sa. »

(1) Ancien boucher d'Amiens.

En s'en erv'nant su l' route,
Tchou Jacques é' s' dit comm' na :
— « J'ai envi d' bore enn' goutte,
I n'en sera ch' qu'i n'en s'ra :
J' pu alérner l' toubas,
J'ai ieu assez d' tracas. »

Sitout dit i s'arrête
D'avant un bieu cabaret ;
A ch' bouton d'el fernéte,
Il ahoqu' sen beudet.
En li laissiant su' l' dou
Ech' sa avu ch' fricou.

Pendant qu'i fème enn' pipe,
Un luron qu'i s' truv' là,
Adroit'ment li prend s' tripe
Et li met dens sen sa
Un vieu cat qu'étot mort
Et qui seintot bien fort.

Sans s' douter d' l'aventure,
Vla tchou Jacqu' ér'parti ;
En voyo à s' figure
Qu'il étot content d' li ;
I marmotto tout bas :
— « J' va foire un fameu r'pas. »

Arrivé a s' grand' porte,
Mad'lein', d'un air furieu,
Li dit : « — Qué l' diab' t'emporte,
T'est un fier lambineu ;
J' croyo qu' t' étot parti
Pour el Michipipi. »

I raconte à Mad'leine
Ches débor' qu'il a ieu.
Loin d' compatir à s' peine,

A li dit : — « Tais-t'té, pourcheu,
T'as bu tout l' long du jour,
Et tu cherch' un détour ».

— « Tu parles comme enn' femme,
Sans savor chan qu' tu dis ;
Si ch'est l' tripe è qu' tu réclame,
Va, n' pousse point d' si grands cris ;
Rentrons dens nou mason,
J' tél' mettrai dens ten gron. »

Les vla rentrés ; Mad'leine
Aveind sen grand plat,
Ei pi à r'tchein s'n haleine,
Pendant qu' Jacque ouv' éch' sa ;
Al faso tout l'effet
D'un quien qu'est en arrêt.

Tchou Jacqu' délo l' fichelle,
Personne én' respir' pu...
— « Amoinn' men l' tripe, dit-elle.
— Mad'lein', cré nom dé Dghu !
Enn' carmainne ! Un cat mort !
Quitt'zun m'a j'té un sort ! »

Vlà Mad'lein' qu'a s' boul'verse,
Et pour combe éd' guignon,
A' s' laiss' quer à l' renverse
Au mitan d' sen cœudron ;
Sentant sen cul dens ieu,
Al pouss' des cris d' voleu.

« — Fout men l' camp, bougré d'âne,
T'et pus hête équ' nou quien,
Va-t en ou bien j' t'étranne,
Tu n'es qu'un prope à rien ;
A partir d'aujord'hui
Tu n' couch' pu avuc mi. »

Par respect pour tchou Jacque,
 I' feut nous arrêter ;
 Nen érot jusqu'à Pâque
 S'en volot tout conter...
 Ech' pov' Boini-Boinou,
 Ch'est assez su sen dou.



SUR LE MARIAGE (1)



Quand in s'marie in est moins difficile
 Sur el vertu eq sus l'dot ed chell'fille,
 In preind souveint pusse d'infourmations
 Edsur sin bien qu'in n'in preind sus s'z'actions.
 Coume ein moudèle in n'citt' pus el pus sage,
 L'pus vertueuse oujord'hui d'ech village,
 Mais ch'troine-cu q'pa s'conduite et s'z'atours,
 Pa' s'zimbaras all' fouat l'pusse ed tapage ;
 Mounoie usée et qui n'a pus grand cours,
 In n'fouat pus d'cas ed l'honneur ed nous jours.
 Chan q'nous grand'père'ersoigneint coume eine honte.
 D'perde ess n'honneur, s'bonne réputation,
 Sins y songi einn' fillette all' l'affronte ;
 Ch'est quasi cht'heure einn' bonne erq'maindation
 Q'd'avoir sus l'dous ein bon cose ed frédaines ;
 In est fouyi apris chès libertaines,
 L'vice edsur elle appelle l'atteintion,
 Et s'i gn'a croire à mesure einn' fille hounête,
 Pou' l'peu q'cha dure a' n'voura pus el l'ête,
 In voyant l'pieu qui s'conduit meudimeint
 S'marier souveint pus z'avantageus'meint

(1) Hector CRINON, *Satires Picardes*.

Qu'el sage infant qui s'conduit hounett'meint.
 L'fillette all' derve et sapite apris l'pomme
 Eq grand'mère Ève a fouat counoîte à s'n'homme.
 Ch'guerchon, qui sait l'goût qu'alle a pour ech frut,
 Ch'est d'cha toujours qu'à ses z'éraille' i brut.
 Q'meint voulez-vous qu'à la fin i n'abache
 Ch'rampart qu'in mine oussi in d'dins d'el plache,
 Qu'el peuve infant qu'in n'cesse ed supiter
 N'finiche infin par ess laissyi teinter ?
 Coume echti-là qui vous invite à s'tave,
 Qui vous fouat mier à vous crever el gave,
 Et l'dous tourné i vous traite ed gourmand,
 Chelle qui s'laisse abatt' par ess n'amant,
 N'a pas sitout ch'frut défeindu à s'bouque,
 Eq d'ess faiblesse ess n'injouleux i s'mouque,
 Et s'erfrodghit. « Soudain qu'all'sont à nous,
 Q'Montaigne i dit, nous ne sommes pus z'à elles ; »
 Qu'i pouvot dire oussi bien d'chés fémelles,
 Et mette ech l'homme et l'femme dous à dous.
 Quand in counot ess ville et ses forbous,
 Qu'in sait par cair ch'terrot pis ses tchouts bouts.
 In est in poine ed proum'nades nouvelles.
 Presque jamoua in n'quaisit pour ess femme
 Chelle pou' l'quelle in r'seint el douche flamme,
 Ech jè n'sais quo qu'in appelle ed l'amour ;
 In n'met pus cha oujourd'hu dins l'balanche :
 Conte ed l'argeint in n'el trêve assez lourd.
 In l'sant ch'marchi s'in n'seint ch'fu là d'avanche,
 Il a l'espoir eq cha vara ein jour,
 Et s'à n'vient pourant, oussi coume il arrive,
 Ou p'tit bonheur ! ch'est l'espoir qui fot vive,
 Et fille et flux in s'imbarque gaîmeint,
 In comptant q'l'or reimplach'ra l'seintimeint.
 El confiench'là souveint in s'el l'erproche,
 Su s'sabe in vot qu'in a l'vé ein catcheu ;
 Quand in a s'mé, bien perdu sin coutcheu,
 Il est bien temps ed raccoumouder s'poché !

Ou bien d'ein queup, einn' fillette ed quinze ans,
Qui s'amusot oucoire avu s'z'infants,
Einn'joune oumoile all' preind ein viux grand père,
Ech l'amoureux et pis l'erfus d'ess mère,
Qu'il a trond'lée, avuc elle fouat l'flux
Et q'pour sin compte all'truvot déjà viux.
Mais d'puis ch'temps-là ein héritt'meint passabe
El l'a reindu à ses z'iux pus z'aimabe ;
Avu vingt ans ed puss' sus l'casaquin,
Ech viux barbu li siane pus faquin
Q'quand i n'avot qu'einn' barbe raisonnabe,
Jourd'hu qu'i n'n'a tout counie ein viux bouquin,
Et li parot pour ess fille très-sortabe.
Ch'triste plaisi ed pourter sur sin dous
S'querque ed soyons et d'avoir équipage,
Compeinse-t-i ech l'agrimeint si doux
Ed s'avoir quairs et d'fouaire bon moinage,
Que n'donne à s'femme ein homme ed tros fos s'n'âge ?
— Jonne poulette et pis coire ein viux coug,
In a bieu dire eq ch'est des us à forche :
Quand l'ein s'ertcheint et pis q'l'eute i s'efforche,
In n'va pas lon sans querr' dins ein cass'-cou,
Sans q'l'ein ou l'eute enn s'in mourchionne el peuche,
Sans q'leu d'saccord i n'amoine el débeuche.
Edvant s'marier el fille qu'est déraingi,
A bien du ma' appris à s'courrigi ;
Quand alle a bien escandrouilli ch'village
Par tout sin luxe et sin dévergondage,
Bien tourmeinté s'mère et pis sin poupa,
Qu'alle a ruinés et mis au benigna, —
Appris avoir bien élouqui s'jounesse,
Taintout dins l'joie et, d'ein queup, dins l'tristesse,
Couru chés bals, dansé, seuté. poulki,
Avu chés flux s'ête bien pourléqui',
Et pris d'z'à-compte' à m'sure edsus l'mariage,
El seudouvree all' monte infin moinage,
Avu quid fieux qui n'a pus qu'à r'léqui.

Ed ses z'amours d'eute' il ont pris tout l'crome,
I n'reste pus q'du lait sûr pou' ch'peuvre homme ;
Oucoire el seuce est-elte rallongi'
Souveint, infin d'pouvoir el partagei,
Et conteinter d'z'amis dins l'voisinage.
L'femme, in dépit du sacreimeint d'mariage,
Comme ech ouret, à l'ceinse ech l'homme ed cour,
Pour ses couchons, si ch'caque i s'trève à court,
D'ess n'*avoir quair* all' rallonge el bruvage,
Q'cha n'a pus l'goût ni l'sintimeint d'amour.
Apris cha ch'l'homme i s'glameinte ei s'étonne
Eq pour li s'femme a' n'a pus d'amitchi,
Et qu'avu s'z'eute' all' rit pus voulintchi :
Ch'lait éhoupé à ch'fu s'tourne et s'mitonne,
Ch'drap mal ployi erpreind sin mouvais plo,
Qu'in n'put s'in preinne à d'eutes qu'à li-même,
Coume ess ceinsier, in récolte ech qu'in sème.
— N'pourrot-t-on pouant faire un meilleur imple
D'sin jeune temps qu'à débouchi chés files,
Pour sin vanter outant eq pou' ch'plaisi,
A porter l'honte et l'deul dins chés familles,
Pou' l'bel houneur ed passer pour des driles ?
Qui s'jue à ch'fu ess brûle ou bien s'azit,
Et tout ou tard in est puni d'ses feutes ;
S'in preind vou reste in a l'restant d'ess z'eutes.
Ed soulés nufs s'in s'queuche in étant fieux,
Combien d'maris n'in met't hélas ! q'des viux !
Belle avanche, hein ? pour ess reinn' misérable ;
Tout l'monne i perd à ch'ju-là, si ch'n'est ch'diabe,
Débitant d'viss' qui rit d'nou perdition,
Et, tant qu'i put, pousse à l'consommation.

TROUP GRATTER CUIT, TROUP PARLER NUIT
TROUP MENDER INCOMMODE (1)

(Patois de DÉMUIN)

I n'avoï enne fois un curè qu'il étoit voisin d'un mari-chau, un grand dépendeu d'andoule. Éche marichau il avoi un cou qu'i randissoit tout partout da che gardin d'éche prébyterre, et pi i grattoit tous ches légumme du matin au soir. Éche curè i nétoit point content, et pi i disoit toujours à che marichau : « Éje finirai par tuer vou cou si o le laissez coire sortir. » Éche marichau, tétu comme enne mule, i n'enfrummoit point sen cou et pi i rioit de monsieur le Curè.

« A la fin des fin, qu' se dit monsieur le Curè, men voisin i se f...iche éde mi ; i feut portant qu'a finiche ello. »

Tout boin qu'il étoit, monsieur le Curè i s'est mi en colère, et pi, un bieu jour, il o tuè éche cou d'éche mari-chau, et pi il l'o donnè à déplummer à Caclaine, ése servante. Quant éche cou il o ieu 'lè déplummè, al l'o mis da che coet pour foire del soupe. Lo dessur, mon-

(1) Extrait d'une *Gerbe de Contes Picards*, par le Folkloriste du Santerre, Alcius LEDIEU.

Je ferai remarquer que le système orthographique employé par M. Alcius LEDIEU, — qui va faire paraître prochainement une *Grammaire du patois picard de Démuin*, — est rationnel et raisonné ; les *e* muets ne sont point remplacés par des apostrophes, mais ils ne se prononcent pas ; le son *in* est reproduit par *en* et non par *ain* ou *ein*, etc., etc.

sieur le Curé i s'est en allé à l'église pour dire ése messe. En route, il o aperchu éche marichau.

« Quoi qu'i n'o de nouvieu, monsieur le Curé ? qu'i li dit che marichau.

— O di éque *troup gratter cuit*, qu'i li dit che curé coire en colère ; comprenez si os avezducomprendre. »

Éche marichau, quoiqu'i n'étoit point pu bête qu'un eute, i ne comprendoit point. Tout d'un cœur, i li pren idée éde chercher après sen cou. I vo beyer tout partout da ches étape, da ches gardin, da ches heyure, da ches foncè, i ne trouve érien nenne part. A la fin, i se di en li-mumme : « Monsieur le Curé i m'o tuè men cou et pi i le foit cuire ; c'est chan qu'il o volu dire tout à l'heure ; éje compren à che-t-heure. » I s'en vo tout d'enne ébondie da che prébyterre et pi i di à le servante éde monsieur le Curé :

« Caclaine, monsieur le Curé il o oblié du vin pour dire ése messe ; i m'o quemandé éde venir vous dire qu'os alléche égnien porter bien rade dal l'église.

— I nen fero jamois d'eute, qu'al dit Caclaine : i n'o point pu de mummoire qu'un ieuve ; i le perd en courant. »

Aussitout que Caclaine al o 'tè partie, éche marichau, malin comme un cot rou, i s'en vo droit à che coet, i ieuve éche couvert et pi i voit sen cou qu'i cuit. I ne foi ni unne ni deux ; i déhoque éche pout-au-fu et pi i se sove aveu à se moison.

Quant éche marichau il o ieu vu qu'o quemenchoi à sortir dé le messe, i s'est mis sus le pos dé se porte en attendant monsieur le Curé, tout en riant en dedens.

« Marichau, qu'i li di mousieur le Curé en passant, quoi qu'i n'o de nouvieu ?

— O di éque *troup parler nuit*, monsieur le Curé ; à vou tour, comprenez, vous qu'os êtes malin. »

En arrivant da che prébyterre, éche curé i s'est aperchu éque sen pout-au-fu i n'y étoit pu ; il o adeviné tout de suite qu'éche qu'i li avoit prins.

Èche marichau il étoit porté su se bouque ; il o mengè comme un gueulu, et pi il o foi enne indigestion. Comme il étoi granmen malade, monsieur le Curè il o'tè le vir.

« Quoi que ch'est qu'os avez don ieu, che marichau ? qu'i li dit monsieur le Curè.

— J'ai èque *troup menger incommode*, monsieur le Curè, vlo me maladie. »

C'est depuis che moment-lo qu'o dit : *Troup gratter cuit, troup parler nuit, troup menger incommode*.



L' FLAMIQUE (1)

Thiophi et Titée éteint deux viux qui viveint r'tirés dains ène tchote mason d'sus l'plache. Apriis avoir travaillé tout' s'n' existence d' maricha', il avoit cédé s'forge à sin bieu-fiu, maricha' ousssi. Tous les matins, quand il avoit bu sin café, Thiophi, pa' n'importe qué temps, alloit fémer s'pipe à s'n ancienne forge, qu'il ergrettoit toujours. Mais s' n' pouvoit pus batt' l' fer, ch'étoit ène consolation pour li d' vir l's' eutes travailli.

Pourtant v'là qu'un bieu jour, cont' s'n' ordinaire, i' n' vient pont. I' n'avoit tellemeint l'habitude que ch' moite et ses ouvryis n' putents'empêchi d'ein foère l' ermerque. Dix heures, onze heures s'passent : personne. A la fin, ch' maricha s'ein va trouver s' femme pour li conter chou qu'i' n'est. I's décident que d'avant s' mette à tave i's iront vir chou qu'il est arrivé. Ch' maricha preind un tas d' clefs pour ouvrir l'porte ; mais jugez d'leu surprise ein eintrant dains l'mason, d'trouver coère Thiophi et Titée couchis avu leu's yux grands ouverts et sans paroite l'moins du monne malades.

(1) Maurice THIÉRY, *Contes d'min Village*.

Leu fille aussitout y eux d'manne ché qu'i's'ont. I's n' répondent pount. C'maricha y eux parle. I's s'taient. Tout l'monne s'ein merle sans pouvoir y eux arrachi ène parole. Ou même momeint mossieu l'curé passoit d'sus l'plache ; ein l'huque pour savoir ch' qu'i peinse d'ène affoire parelle. I' n'arrive pount putout que l's' eut's à y eux faire desserrer les deints. Chacun s'ravise pour s'consulter. Pour ein finir, ch' bieu fieu i dit : « Feut aller cherchi ch' médecin. » Là-d'sus Titée alle crie : « J'vas vous dire chou qu' c'hest, mais je ne perdrai pount min cul d' flamique. » Personne n' compreind, mais alle raconte qué l'velle alle avoit foit ène flamique et qu' Thiophi il avoit dit : « Nous allons maingi ch'l'edzeur aujourd'hui et pis nous tarons ch' cul pou d'main, et si tu vux, ch'lite d'nous deux qui parl'ra ch'premier d'main matin i's'ein passera. » Ch'est pour cha qu'i's étaient restés couchi pou n'pount perdre leu pari.

Vous peinsez si ein n'a ri dains ch'village.



UN COUCHON A LOUIS D'OR (1)

A Francis Tattegrain.

Ch' l'histoire chuiante est absolueint vraie. Alle vient d'arriver à un moinagi d'nou villache.

T'chou Philippe avoit acheté un bieu couchon su' ch' marchi et ploin d' prévenances il l'avoit ramené à s'mason.

Sin premyi soin l'leinnemain matin fut d'aller vir sin goiret. Mais, quoique c'hest qui voit ein ouvrant l'porte de ch' l'étave ? J' vous l'donne à adviner : un louis d'or.

(1) Maurice THIÉRY, *Contes d'min Village.*

Oui, un bieu napouléon tout nu. I' n'ein croyoit pount ses yux. D'habitude ch' n'est pount chou qu'in trêve einter les pattes d'un couchon. Sans dire merci, i' l' ramasse et va conter la chose à s' femme, ein quoi il a eu tort, parche qu' cha fut l'queueuse d' ses tribulations.

L'leinnemain, ein pourtant à maingi à s'n habilli d' soie, i' voit un eut' louis terluire. L' surleinnemain, coère paret et comme cha peindant cinq jours d' chuite. Ch' étoit un trésor qu' sin porcheu. Si bien qu'chaque fois qu'il mettoit dehors pour li foère prenne l'air, il chuyoit pas à pas d' peur d' perde un louis d'or.

Malheureusemeint, s' femme Victore, d' sin couté, ouyu d' taire s' langue, alle a raconté l'histoire à ène voisaine ein li r'quemmandant bien n'ein rien dire. Seulemeint l'eut' à n'a eu rien d' pus pressé qu' de l' erdire à ène deuxième qui l'a répété à deux eutes. Si bel et si bien qu'avant la fin du jour tout ch'village i' l' savoit et quit's jours apris chés villages voisins. Cha est même arrivé à l's z'érailles de ch'tite qu'il avoit vendu ch'couchon à tchou Philippe. Il est venu l' trouver pour li dire qu' cha n'étoit pount étonnant, parche que ch' couchon avoit dû maingi ène bourse contenant l' prix d'un vieu. Tchou Plippe n' vut pount eintenne parler d' cha, parche que d'puis quinze jours ch' couchon i' n'a pount reindu un sou. « Et pis, d'abord, qui dit, je l'ai acheté avu' chou qui contenoit. »

Si bien que ch' marchand il a attaqui chou Philippe ein justice. Sera-t-on obligi d'abatte l' bête pour savoir chou qu'alle a dains s' panche ? C'est chou que ch' jugemeint i' nous apprendra.

§ III.— LE DROIT DE MARCHÉ

Le *droit de marché* est, pour le fermier ou ses descendants, la *possession à perpétuité*, et en dehors de toute loi, des terres qu'il occupe en vertu d'un bail ou par tacite reconduction (1).

Son nom lui vient de *marché de terres*, mots qui désignent un lot de terres que l'on exploite, que l'on vend ou que l'on achète.

Il se transmet non seulement par succession, mais encore par donation, constitution de dot, testament, vente amiable ou adjudication publique; il est admis dans les partages et liquidations judiciaires et amiables. Ce droit, non consacré par la loi, n'est plus constaté dans les actes notariés que sous les titres de : droit au bail, droit à la tacite reconduction ou encore de jouissance fermière. Une circulaire assez récente des parquets défend aux notaires de se servir de l'expression *droit de marché*.

Dans certains villages, ce droit frappe encore les places d'églises et celles des vendeurs sur les marchés

(1) Il ne faut pas confondre le *droit de marché* proprement dit avec le *mauvais gré*, prétention inique de certains cultivateurs qui, par des moyens toujours répréhensibles, cherchent à usurper l'exploitation indéfinie de *terres libres*; il sévit dans la Flandre wallonne et dans le Tournaisis et n'a rien de commun avec le droit de marché quoique certains auteurs les aient confondus.

publics ; il grevait aussi autrefois les emplois comme ceux de valet de charrue, berger, moissonneur.



Laboureur du XI^e siècle.

Il est cantonné dans 108 communes de l'arrondissement de Péronne et 3 communes du canton de Bertincourt (Pas-de-Calais) ; il grève encore environ 21.000 hectare de terre ; mais il tend à se restreindre chaque année. Il ne frappe que les grands domaines seigneuriaux, les biens des établissements religieux et de bienfaisance et quelques autres terres provenant de leurs démembrements.

Le propriétaire d'une terre grevée de droit de marché n'en a plus la libre disposition ; il ne peut la vendre sans l'offrir à son fermier ou en lui tenant compte, bien entendu, de la valeur de son droit de marché. Il ne peut, à l'expiration du bail, la reprendre pour la

cultiver lui-même ou la donner à ferme à un nouveau preneur sans le consentement du fermier sortant.

Il y a un principe qui dit: «*En Santerre, on ne dépoinle pas* ». Ce qui veut dire qu'un fermier ne prend jamais à ferme une terre grevée de ce droit sans le consentement du fermier sortant. Celui qui, par hasard, viole les lois occultes qui régissent le droit de marché, est appelé *dépoinleur*, terme de profond mépris; on le met en interdit et il est en butte aux plus terribles vengeances: on détruit ses instruments aratoires et l'on incendie ses récoltes et ses bâtiments; on va même jusqu'au meurtre.

D'un autre côté, lorsque le propriétaire d'un fonds grevé du droit de marché évince son fermier, soit pour cultiver lui-même, soit pour louer à un nouveau preneur, il est en butte aux mêmes vengeances.

L'origine du droit de marché paraît remonter aux concessions faites aux colons gallo-romains, dès le II^e siècle de notre ère, et aux tenures des serfs qui étaient attachés à perpétuité, eux et leurs descendants, à leur manse servile, moyennant une redevance fixe et fort minime. Cette tenure aboutit à la censive du XIII^e siècle qui donnait au censitaire, sous réserve du droit de seigneurie directe, la propriété et par suite la jouissance perpétuelle de son manse, toujours à charge d'une redevance peu élevée. Ces concessions perpétuelles étaient alors le seul moyen de mettre en culture les grands domaines dont une partie était encore inculte. Le tenancier s'attachait à la terre qu'il améliorait non seulement pour lui, mais encore pour ses descendants. Cette jouissance indéfinie lui donnait

des avantages analogues à ceux de la propriété; c'était pour lui une question d'existence et de sécurité.

Nous retrouvons dans ces tenures tous les éléments de notre droit de marché, à savoir : la perpétuité dans la jouissance, la fixité de la redevance, le droit de cession et le droit d'intrade. Le droit de marché est donc la *survivance* d'anciennes lois, d'anciennes coutumes qui, peu à peu, se sont modifiées, qui ont disparu et que nous avons oubliées. Il a eu une origine légale, mais il n'a plus aujourd'hui d'existence légale. (1)

Au point de vue juridique, le droit de marché est un droit de bail ayant une valeur plus ou moins importante.

Les fermages des terres grevées du droit de marché sont presque toujours stipulés payables en nature; depuis environ cinquante ans, ce fermage, bien que stipulé payable en blé, est le plus souvent payé en argent, d'après la mercuriale du marché de Péronne. Ce fermage était invariable depuis un temps immémorial; ce n'est que vers 1860, alors que la culture était très prospère, qu'il a été légèrement augmenté.

La redevance des terres grevées du droit de marché étant toujours très peu élevée, la valeur de ce droit est donc basée sur la différence qui existe entre le fermage réellement payé et celui que l'on paierait si la terre était libre.

Ainsi, un hectare de terre grevée du droit de mar-

(1) Cfr. C. BOULANGER, *Le Droit de Marché, recherches sur son origine*, broch. in 16°.

ché et affermé trois hectolitres de blé annuellement
donne, à raison de quinze francs l'hectolitre, un fer-
mage de 45 fr.

Si cet hectare était libre, il pourrait être af-
fermé 65 fr.

D'où une différence au profit du fermier, en plus de
son gain, de 20 fr.
ce qui, capitalisé à cinq pour cent, donne au droit de
marché, sur cet hectare de terre, une valeur de quatre
cents francs.

Dans certains villages, à Mons-en-Chaussée, par
exemple, le droit de marché équivaut au tiers de la
valeur vénale de la terre; à Allaines, il est encore
d'un quart. Par suite, lorsque le propriétaire vend son
marché de terres à ses fermiers, le prix de vente est
fixé aux deux tiers ou aux trois quarts de la valeur
vénale réelle.

A chaque renouvellement de bail, le fermier paie



Laboureur du XIII^e siècle.

un *pot-de-vin* au propriétaire. Ce *pot-de-vin* est géné-
ralement de cinq francs par hectolitre de blé d'une

année de redevance. Les fermiers des terres des pauvres d'Allaines, grevées du droit de marché, paient, à titre de *pot-de-vin*, une année de fermage en plus répartie sur les deux premières années du bail.

Lorsqu'il y a mutation de fermier par succession, donation ou cession à titre onéreux, le nouveau fermier est tenu de payer un *droit d'agrération* ou *d'intrade* pour être agrée par le propriétaire. Ce droit était autrefois de cent francs l'hectare, il est maintenant réduit à cinquante ou soixante francs. Il n'est que de moitié pour les héritiers en ligne collatérale ; les héritiers en ligne directe n'en paient pas.

Le droit de marché frappe certainement la terre d'une servitude occulte contraire à l'esprit de nos lois en empêchant le libre exercice du droit de propriété ; mais ce droit de marché n'a-t-il pas été reconnu et ratifié depuis un temps immémorial par les propriétaires en stipulant à leur profit un *pot-de-vin* à chaque renouvellement de bail et un *droit d'intrade* à chaque mutation ?

Ce droit d'intrade présente une analogie frappante avec les profits dus, au moyen-âge, pour les transferts de diverses tenures ; il donne au droit de marché une allure franchement juridique et devient ainsi une preuve certaine et incontestable de son ancienneté et de sa légitimité.

En effet, nous voyons dans le registre de la fabrique de l'église d'Allaines, tenu par l'abbé Hutellier, dans la déclaration des biens de la « cure d'Aleines » « situés au terroir de Moislains : il est deu à son Altesse Eminentissime Monseigneur le duc de Rohan,

« archevêque de Strasbourg, abbé de l'abbaye royale
« de S'-Waast, d'Arras, à chaque mutation, un droit
« de corroye qui est de trente sols (par journal), sui-
« vant la ratification du 22 décembre 1724».

On peut lire dans l'histoire d'Arrouaise, page 290, une convention de cette nature faite par l'abbaye de ce nom qui, après avoir perçu une somme considéra-



Moissonneur du XIII^e siècle.

ble de plusieurs fermiers de nos contrées, leur abandonna l'exploitation d'une grande étendue de terres, moyennant une redevance *fixe et perpétuelle* de 900 livres (1).

De plus, nous retrouvons ce droit *d'entrée et d'issue* dans la première coutume de Péronne qui fut rédigée en 1507 (2) : « En aucunes seigneuries, dit-elle, les seigneurs ont accoustumé ès-dites censives prendre
« quand on les vend, donne ou transporte à autrui par
« don d'entre vis ou par testament, le treizième de-

(1) Cfr. Abbé GOSSE, *Histoire de l'abbaye d'Arrouaise*, 1785 — Abbé DECAGNY, *Histoire de l'Arrondissement de Péronne*, tome I, page xix. — *Ibid.* tome I, p. 784.

(2) Cfr. Coutumier de Richebourg, tome II, p. 602.

« nier de la valeur des dites censives et autres lieux le
« tiers denier par succession : autrement un ou deux
« septiers de vin *d'issue et autant d'entrée* avec les
« droits des officiers pour en bailler la tenance par
« dessaisines et saisines. »

Dans les provinces du Nord, et notamment en Picardie, le bail à cens se confondait dans les tenures du XII^e siècle avec le bail à ferme ; à chaque transfert, il était perçu une redevance, et les droits qui en découlent sont restés transmissibles.

Le droit de marché établi sur les terres des seigneurs, des abbayes, des églises, des pauvres, des hospices, des bourgeois fut considéré par ces derniers comme une usurpation du droit de propriété. Des plaintes parvinrent jusqu'au roi Louis XIV qui rend contre ce droit les édits ou arrêts de 1679, 1707, 1714, et son successeur l'édit draconien de 1724 et ensuite ceux de 1732 et 1747.

Le droit de marché, tourmenté dans sa quiétude dix fois séculaire et sentant son antique indépendance menacée, fit face à l'orage en déployant une énergie sauvage qui l'a fait survivre jusqu'aujourd'hui. Les vengeances augmentèrent en proportion des rigueurs de la justice. Les propriétaires et les fermiers qui osèrent prendre des terres en violant ses lois furent punis par le fer, le feu et la dévastation. Les arbres étaient coupés, les chevaux tués, les récoltes, les granges, les étables, les maisons incendiées ; les menaces de mort étaient suivies d'une prompte exécution.

A Villers-Guislain, un fermier dépointe son voisin ;

le dimanche suivant il est tué d'un coup de feu dans l'église par le fermier dépossédé. Lors de l'instruction, les assistants déclarèrent n'avoir rien vu.

Jean-Baptiste Houssard, curé de Dompierre, veut exploiter une partie des terres de la cure et démonte les fermiers : il est assassiné à la porte même de son église le 3 juillet 1783. Le nom du meurtrier, connu de tous les habitants, ne fut pas révélé.

Un berger du Mesnil-Bruntel prend la place d'un autre berger : il est tué la nuit lorsqu'il était accompagné de deux de ses amis ; ceux-ci ne dénoncèrent pas l'assassin.

Un laboureur ayant tué celui qui l'avait dépointé et ayant été pendu pour ce fait, les habitants du village s'assemblèrent et décidèrent que le laboureur célibataire le plus aisé épouserait la veuve du condamné, ce qui fut exécuté.



Maréchal et ouvriers du XIV^e siècle.

Un maire des environs de Péronne crut pouvoir prendre à ferme des terres que le propriétaire du château avait reprises à ses fermiers et cultivées lui-

même pendant dix ans ; elles revenaient de droit aux anciens fermiers. Une année ne s'était pas écoulée que ce maire était retiré sans vie de son puits.

En 1842, la commission administrative de l'hospice de Péronne n'ayant pu obtenir une augmentation de fermage des fermiers de Bouvincourt, et ayant voulu exécuter un jugement qui l'autorisait à enlever les récoltes, moyennant le remboursement des labours et semences, le village tout entier se leva et prit les armes ; il fallut envoyer une brigade de gendarmerie et un détachement de la garnison de Péronne pour réduire les mutins qui avaient mis en ligne un canon (1).

En 1860, M. Molroguier, propriétaire à Brusle-Cartigny, ne s'entendant pas avec ses fermiers au sujet du renouvellement du bail, reprit son domaine, fit bâtir une ferme dans l'intention de l'exploiter lui-même ; pendant cinq années, aussitôt après la moisson, les granges et les récoltes furent livrées aux flammes. Les paysans se rassemblaient pour regarder brûler les bâtiments, se refusant à combattre l'incendie ; deux pauvres femmes, coupables d'avoir porté quelques seaux d'eau avec les domestiques de la ferme, durent quitter le pays en présence des vexations dont elles furent l'objet.

(1) Ce canon, qu'on voit encore aujourd'hui au greffe du tribunal civil de Péronne, dans la salle des pièces à conviction, était monté sur un affût porté par quatre roues et muni d'un timon dont l'extrémité était traversée par une cheville ; il avait été forgé par un maréchal du village et servait à tirer des salves les jours de fête.

Il y a environ dix ans, un régisseur, demeurant à Assevillers, ne s'entendit pas avec les fermiers du domaine pour renouveler le bail ; les terres restèrent en friche et il fut obligé de quitter le village.

Les victimes terrifiées n'osaient pas toujours se plaindre ni se porter partie civile par crainte de plus grands malheurs. De son côté, la justice locale, ne se trouvant pas en présence de malfaiteurs reconnus et de gens sans aveu, secondait mal le gouvernement qu'elle semblait désavouer ; mais les commissaires royaux et messieurs du présidial répondaient aux vengeances par une série de condamnations dont nous rapporterons quelques-unes.

Le 17 novembre 1727, jugement qui condamne les habitants de Folie à payer le double de leur redevance au nouveau fermier.

Le 28 août 1728, la transportation aux colonies est prononcée contre la famille d'André Fourneaux, d'Honnecourt, pour avoir indûment continué sa culture.

Le 29 mars 1729, même peine contre la veuve Delobel, de Morlancourt, pour avoir cultivé sans bail et brisé des charrues.

Le 6 août 1729, même peine de la transportation contre la famille Defruy, de Morcourt, pour blessures à des chevaux.

Le 23 avril 1733, même peine contre la famille LESCOVAL, de Carnois, pour avoir voulu cultiver sans droits et avec violence.

Le 17 août 1734, même peine contre la famille Pierre Prez, de Croixrault, pour avoir brisé et enlevé quelques pièces de charrue.

Le 5 septembre 1736, même peine contre Nicolas Dallon, de Pont-Saint-Rémy, pour menaces et avoir brisé une charrue.

Le 23 juillet 1757, jugement qui condamne treize laboureurs ou valets de ferme, les uns au bannissement, les autres aux galères, pour avoir scié des charrues et enlevé des fourrages.

Du 1^{er} juillet 1775 au mois de mars 1776, dans le seul bailliage de Péronne, vingt-cinq délits, plus criminels les uns que les autres, restent impunis faute de preuves.

Dans les autres bailliages, il en est de même, et les méfaits secondaires sont punis tandis que les crimes échappent à la répression.

Ces crimes, ces excès déplorables paraissent en voie de décroissance. Les actes criminels se font de plus



Moissonneur du XV^e siècle.

en plus rares, mais les voies de fait n'ont pas complètement cessé. Cette amélioration est le résultat d'une entente mieux comprise entre les propriétaires, qui

ont renoncé à une lutte inutile, et les fermiers qui, de leur côté, cherchent à obtenir satisfaction par des moyens conciliants ; cependant, ces derniers abusent encore trop souvent de la solidarité qui les unit

Par les décrets des 25 août 1792 et 17 juillet 1793, la Convention a supprimé toutes les redevances féodales et par conséquent le fief et la censive ; mais cette dernière tenure est restée caractérisée dans le droit de marché au point de vue de la jouissance perpétuelle et de la fixité des redevances presque toujours en nature.

En 1791, les biens des émigrés, des abbayes, des églises, etc., vendus au profit de l'Etat, passèrent aux mains des acquéreurs grevés du droit de marché.

Enfin, la Révolution met fin aux mesures draconiennes prises contre le droit de marché qui arrive jusqu'à nous toujours aussi vivace. Il ne s'éteindra pas ; il finira cependant par disparaître par suite du rachat, par le fermier, de terres qu'il détient et sur lesquelles il prétend avoir un droit incontestable.

Le droit de marché attache le laboureur à son pays ; ainsi, lors de la levée des *Pastoureaux* dans le Nord de la France, sous le règne de saint Louis, le pays du droit de marché n'en fournit aucun ; bien que sachant n'être pas propriétaire de la terre qu'il exploite, le fermier travaille comme tel, puisqu'il en jouira à perpétuité par lui ou ses descendants ; il l'améliore, y consacre tout son temps et toutes ses ressources et, de plus, il paie exactement son fermage.

De son côté, le propriétaire est certain d'avoir un bon fermier qui ne laisse pas son domaine en friche.

Il faut reconnaître que les fermiers d'Allaines, possédant des droits de marché, n'ont jamais eu de difficultés, soit entre eux, soit avec leurs propriétaires. La famille de Folleville, de Manancourt, aujourd'hui représentée par M. le duc de Rohan-Chabot, l'un de ses descendants, qui possède, sur Allaines, un domaine grevé de ce droit, a vendu, il y a quelques années, une partie de ce domaine aux fermiers exploitants en leur tenant compte de la valeur de leur droit de marché. Cette famille, ainsi que les régisseurs de son domaine, a toujours eu pour ses fermiers une grande sollicitude, et ces derniers lui en ont été reconnaissants.

J'aurais voulu donner la liste des propriétaires



Batteur en grange sous Louis XI.

possédant, sur Allaines, des terres grevées du droit de marché, mais n'entendant aucunement nuire à ces derniers, ni donner aux fermiers plus de droits qu'ils

n'en ont, je m'abstiendrai ; on comprendra cette réserve qui m'est dictée par mon impartialité ; je dirai seulement que, sur le terroir, 166 hectares sont encore frappés de ce droit.



XV. — Laboureurs et ménagère du XVI^e siècle.



CHAPITRE VI

CADASTRE, LIEUX-DITS, VAINES PATURES. — AGRICULTURE. — ANCIENNES MESURES AGRAIRES ET DE CAPACITÉ. — POPULATION, PROFESSION, STATISTIQUE. — CONCLUSION.

§ I.—CADASTRE, LIEUX-DITS, VAINES PATURES

Le terroir d'Allaines comprend 813 hectares 54 ares 45 centiares divisés en 2,650 parcelles possédées par 215 personnes. Ce morcellement en facilite la culture et répand l'aisance parmi les habitants.

La valeur vénale des terres a baissé depuis quelques années d'un tiers sur les bonnes terres et de plus de moitié sur les médiocres ; la valeur locative a suivi la même progression descendante.

Le terroir se décompose comme suit :

Terres labourables	711 h. 34 a. 81 c.
Jardins, vergers, héritages . .	20 h. 93 a. 85 c.
Prairies (actuellement défrichées)	62 h. 94 a. 39 c.
Bois	3 h. 46 a. 65 c.
Chemins, terrains incultes, etc.	14 h. 51 a. 95 c.

Les prairies et les terres labourables paient, en 1902, l'impôt suivant :

Prairies.

Par hectare de 1 ^{re} classe	30 fr. 37 c.
— 2 ^e —	25 » 80 »

Terres labourables.

Par hectare de 1 ^{re} classe	12 fr. 13 c.
—	2 ^e	—	.	.	.	10 » 65 »
—	3 ^e	—	.	.	.	7 » 60 »
—	4 ^e	—	.	.	.	6 » 09 »
—	5 ^e	—	.	.	.	3 » 05 »

On trouve sur le plan cadastral les lieux dits suivants :

Le Champ Bleu. — La Vallée de l'Ouette, autrefois Eauette. — Le Paradis aux Vaches. — La Vallée Saint-Nicolas. — Chemin de l'Ouette. — Le Chemin de Saily. — Le Chauffour. — Le Champ du Poirier. — La Couture. — Les Neuf. — Le Champ Dial. — Le Champ à Brebis. — La Vallée du Quenne. — La Valléette. — La Malassise. — La Malaquette. — La Croizette. — Le Blanc-Mont. — La Sole à Carottes. — La Vallée Berneux, autrefois Bal-Bernaux. — Le Bois d'Huyart. — Le Champ à Cailloux. — Le Champ Moinet. — Le Champ à Zieppes, etc.

Avant la Révolution de 1789, le terroir d'Allaines appartenait presque en totalité à l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, au fief de la Motte-les-Allaines, au Chapitre Saint-Fursy, de Péronne, au seigneur de Bouchavesne, à l'hôpital Saint-Nicolas, de Péronne, à l'hôpital Saint-Jean, de la même ville, aux pauvres, à l'église et à la Chapelle de Saint-Maur d'Allaines.

Ces biens étaient grevés de droit de marché et ceux qui n'ont pas, depuis, passé dans les mains des fermiers, le sont encore.

Les prairies naturelles et permanentes établies

depuis un temps immémorial sur un terrain d'alluvion, non marécageux, produisaient un foin très estimé ; elles ont été à peu près entièrement défrichées et converties en terre labourable il y a près de quarante ans, lors de l'introduction de l'industrie sucrière dans le pays et, par suite, de la culture de la betterave à sucre.

Lorsque ces prairies existaient encore, après la récolte de la première coupe de foin, qui se faisait fin juin et au commencement de juillet, on y faisait paître les vaches du village jusqu'en octobre. Deux vachers communaux réunissaient ces bêtes, en un troupeau, le matin, au son d'une corne et le rentraient le soir.

Les vachers étaient payés à raison d'un quartier de blé (16 litres 66 centilitres) et un écu par tête de bétail, plus un *flan* qu'ils allaient recueillir dans chaque maison tous les ans.

Les petits cultivateurs et les ménagers avaient en outre alors chacun quelques brebis ; un berger communal les réunissait en troupeau et les conduisait ; il était rémunéré à la fin de l'année par un quartier de blé et un écu par dix bêtes.

Les vachers et le berger communal ont disparu. Les moutons sont aujourd'hui moins nombreux ; il n'y a actuellement que trois troupeaux donnant un total d'environ 400 bêtes.

La vaine pâture a été abolie sur le terroir d'Allaines aux termes de deux délibérations du conseil municipal en date des 4 juin et 3 août 1893 prises en conséquence de la loi du 9 juillet 1889. Quoique abolie en droit, la vaine pâture n'en existe pas moins en fait, par tolérance.

§ II. — AGRICULTURE. — ANCIENNES MESURES AGRAIRES ET DE CAPACITÉ.

La population du village est essentiellement agricole. Il ne s'exerce d'industrie ni de commerce autres que ceux nécessaires aux besoins journaliers des habitants.

Indépendamment des quatre moulins à eau, dont deux sont aujourd'hui actionnés par des moteurs à vapeur, un moulin à vent, appartenant à la famille Choquet, existait à mi-côte, entre le chemin des Vallées et le chemin de Bouchavesne ; il a disparu il y a vingt ans ; on voit encore actuellement, entre Feuillaucourt et le Mont-Saint-Quentin, les ruines d'un second moulin à vent, qui a cessé de fonctionner il y a deux ou trois ans.

Une usine pour le broyage et le lavage du phosphate de chaux extrait à Bouchavesne, avait été établie dans l'ancien héritage de la Pitance, en 1895, mais la Société ayant été déclarée en faillite, cette usine disparut trois années après, en 1898.

La moitié du terroir est cultivée en céréales, un quart en betteraves à sucre et le dernier quart en plantes fourragères. Les principaux produits sont donc le blé, l'avoine et la betterave qui, riche en matière saccharine, donne un produit brut de cinq cents à huit cents francs l'hectare.

La culture a suivi le progrès par l'emploi des engrais chimiques, des engrais complémentaires de

toutes sortes et des machines agricoles perfectionnées réduisant la main-d'œuvre, telles que faucheuses, moissonneuses-lieuses, rateaux à cheval, machines à battre, etc. (1). Il y soixante ans, l'attirail d'un cultivateur se composait uniquement d'une charrue, d'un binot, d'une herse en bois et d'un rouleau en bois.

Les cultivateurs se livrent en outre à l'élevage des chevaux, des bêtes à cornes et des moutons. Les fermières s'occupent spécialement de la basse-cour qui produit, avec une certaine abondance, du beurre, des œufs, des poulets, des canards, des oies et des dindons qu'elles vont vendre le samedi sur le marché de Péronne.

Les plus forts cultivateurs ont deux charrues, c'est-à-dire de huit à dix chevaux.

Il y a dans le village : 164 chevaux, 275 bêtes à cornes, 400 bêtes à laine réparties en trois troupeaux, 70 porcs et 24 chèvres.

On compte 46 cultivateurs et 21 ménagers qui font cultiver leurs terres.

(1) Voici un curieux arrêté de 1715 relatif à la police de la moisson pour le fauchage et le chaumage dans le ressort du bailliage de Péronne :

« Extrait du registre aux causes du bailliage de Péronne du 15 juillet 1715 :

« Sur la remontrance faite par les gens du Roi, l'Avocat dudit Seigneur Roi portant la parole et a dit que, leur ministère les obligeoit de nous représenter que depuis quelques jours ils ont eu avis que, dans plusieurs villages du ressort, les laboureurs faisoient faucher des orges, et prétendoient faire aussi faucher leurs seigles et bleds, ce qui est non seulement contraire à l'usage, qui est de scier les bleds, seigles et orges, mais encore est très préjudiciable aux pauvres, en ce que par le fauchage ils sont non seulement frustrés de glanes, parce que

Les anciennes mesures agraires et de capacité qui sont encore en usage concurremment avec les mesures métriques, sont :

La *verge*, qui vaut 40 centiares, 98 d.c.

Le *journal* (on disait autrefois *journeu* ou *journal*) ou 100 verges, qui vaut 40 ares 98 centiares.

quand la faux a passé sur une pièce de terre il ne reste aucunespic sur terre; mais ils sont encore privez d'avoir de l'esteuil pour leur chauffage pendant l'hiver. Que cette entreprise des laboureurs contraire à l'usage se trouve encore condamnée par la loy divine, qui nous est marquée dans le *Lévitique* (XXIII, verset 22), et le *Deutéronome* (XXIV, verset 19), en ce terme : *Quand vous scierez les bleds de votre terre, vous ne les couperez point jusqu'au pied, et vous ne ramasserez point les épis qui seront restés. Mais vous les laisserez aux pauvres.* En sorte que, si cette entreprise des laboureurs contraire à l'usage et à la loi divine se toléroit, elle pourroit insensiblement s'étendre dans toute l'étendue de ce ressort : pour à quoi remédier, ils requéroient qu'il fut ordonné à tous laboureurs de se conformer à l'usage qui est tel que de scier les bleds, seigles et orges dans le temps de la moisson, que défenses leur soient faites de les faucher à peine de cent livres d'amende envers le Roi pour la première fois, et de plus grandes peines en cas de récidive ; qu'il fut encore ordonné aux dits laboureurs de se conformer à l'usage confirmé par plusieurs de nos sentences, qui est tel qu'ils doivent laisser aux pauvres les deux tiers des esteuils et ne peuvent en arroyer que le tiers pour leur usage. Nous, pris avis, avons ordonné que les laboureurs du ressort se conformeront dans le temps de la moisson à l'usage, en conséquence leur faisons défense de faucher les orges, seigles et bleds, à peine de cinquante livres d'amende pour la première fois et de cent livres d'amende en cas de récidive, qui demeureront encourus à la première contravention, en vertu du présent jugement, et sans qu'il en soit besoin d'autre, défenses encore d'arroyer plus du tiers des esteuils ; enjoint de laisser les deux autres tiers aux pauvres qui ne pourront être gratés ni enlevés qu'au commencement du mois d'Octobre, et non sitost la récolte des grains : et sur notre présent jugement exécuté par provision, attendu qu'il s'agit de police. Prononcé par

L'are vaut donc 2 verges 44 centièmes et l'hectare, 244 verges.

Le *boisseau* vaut 4 litres 16 centilitres.

Le *quartier* vaut 4 boisseaux ou 16 litres 66 centilit.

Le *six-boisseaux* vaut 25 litres.

La *mine* vaut 8 boisseaux ou 33 litres 33 centilitres.

Le *setier* ou *septier* vaut 2 *mines*, 16 boisseaux ou 66 litres 66 centilitres.

Trois setiers valent donc 6 mines, 1 sac ou 2 hectolitres.

Le *sac* vaut 48 boisseaux, 3 setiers, 6 mines ou 2 hectolitres.

nous François de Paule Florimond Eudel, seigneur de la Tour, du Gord, de Brie en partie et autres lieux, conseiller du Roi, Président, Lieutenant-Général au bailliage, gouvernement et prévôté de Péronne, l'audience tenante le samedi treizième jour de juillet 1715. Si donnons en mandement au premier huissier ou sergent sur ce requis de faire pour l'exécution des présentes tous exploits de justice requis et nécessaires, de ce faire vous donnons pouvoir. Donné à Péronne les dits jours et an. Brullé. Et est le présent règlement confirmé par Nosseigneurs de la Cour du Parlement de Paris du 22 juillet 1715. »

« Esdits et arrêts enregistrés au bailliage de Péronne, années 1714 à 1716, tome VIII, pp. 504 à 506 ».

On ne pouvait faire entrer les troupeaux dans les terres fauchées que trois jours après l'enlèvement de la récolte, d'après l'art. CVI de la coutume de Péronne ainsi conçu : « Trois iours après la vendange et moisson enlevées, le peuple peut aller y glaner et grapper, et ne peut estre empesché de ce faire par ceux à qui appartiennent les héritages : ausquels, ne à autres, n'est permis d'y mettre ne faire entrer le bestial, sinon trois iours après la moisson ou vendange. »

L'article 22 de la loi du 28 septembre 1791 a réduit ce délai à deux jours. A Allaines, on avait conservé l'usage de laisser, après l'enlèvement de la récolte, trois jours pour glaner. Mais, par suite de l'emploi d'instruments agricoles perfectionnés, ne laissant rien sur la terre, le glanage a presque disparu.

Par conséquent, l'hectolitre vaut : 24 boisseaux, 4 six-boisseaux, 1 setier et demi, trois mines ou un demi-sac.

Les liquides se mesuraient au *pot* qui vaut deux litres, et à la *pinte* qui vaut un quart de pot ou un demi-litre.



§ III. — POPULATION. — PROFESSIONS. — STATISTIQUE. — CONCLUSION



Allaines et Feuillaucourt comptaient, en :

1469, 33 feux,

1698, 436 habitants,

1699, 109, feux,

1709, 103 feux,

1721, 69 feux (sans Feuillaucourt), (1)

1726, 95 feux et 469 habitants.

1760, 122 feux,

1763, 99 (?) feux ; (2)

1901, 181 feux et 621 habitants.

Il n'existait, il y a cent quatre-vingts ans, que quatre maisons à l'est de la route de Péronne à Bertincourt, trois dans le bas et une vers la

(1) Cfr. *Registre* de l'abbé HUTELLIER.

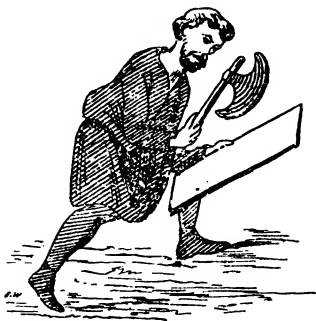
(2) Cfr. G. de WITASSE, *Géographie historique du département de la Somme*, t. I. p. 68.

hauteur ; le Riez n'était alors qu'une friche (1).

Les bâtiments étaient construits en bois et torchis sur des solins rudimentaires et couverts en chaume. Les maisons mal éclairées, étaient basses et enterrées ; on y descendait par deux ou trois marches ; elles étaient fraîches l'été et chaudes l'hiver, mais humides et malsaines ; on ne connaissait pas le carrelage ni le parquet ; elles avaient une aire en terre battue. Une maison se composait d'une, deux ou trois places mal éclairées par d'étroites fenêtres garnies de vitres verdâtres hérissées de fonds de bouteilles. Dans la vaste cheminée de la *maison* ou pièce principale, brûlait sous la *cramillie*, un feu d'*éteules* ou de bois. Dans le coin de l'âtre, on voyait un petit coffre ou salière renfermant le sel qui était alors un objet de contrebande, comme le tabac de nos jours. Un coffre ou huche recevait le pain, que l'on fabriquait à la maison, et une autre les habits du dimanche et le linge. Le bahut de chêne, aux portes sculptées, était pour les plus fortunés. Sur l'*aisselle* ou étagère, composée de quelques planches fixées au mur, s'étaient les assiettes aux coqs et aux fleurs rouges que l'on recherche maintenant ; au-dessous, une seille et une *cassette* en cuivre pour y puiser de l'eau. Au plafond, pendait le *crêchet* qui éclairait le soir ce modeste réduit de son lumignon fumeux. Si nous ajoutons une table pliante, quelques chaises foncées en paille, un *cadot* (fauteuil) et des lits en planches garnis de paillasses, nous avons la maison du paysan au XVII^e siècle. Actuellement, on construit

(1) *Riez*, en picard, est synonyme de friche, terrain inculte.

en briques et l'on couvre en ardoises ou en pannes.
La dernière chaumière a disparu en 1901 ; on en trou-



Charpentier XI^e siècle.

vera ci-contre une vue ; elle était située rue du Bout-de-Ville, section B, n° 302 du plan cadastral ; elle appartenait à Mme veuve Fanny Delarue. Cette chaumière vient d'être restaurée et couverte en *dur* ou *hors fu*.

On compte :

621 habitants d'après le recensement de 1901, dont
319 hommes et 302 femmes.

186 électeurs ;

46 cultivateurs ;

21 ménagers faisant cultiver leurs terres ;

16 propriétaires et rentiers ;

11 cabaretiers ;

4 épiciers ;

3 charpentiers ;

3 charcutiers ;
3 couturières ;
3 menuisiers ;
2 meuniers ;
2 boulangers ;
2 cordonniers ;
2 entrepreneurs de battage ;
2 marchands de légumes ;
2 charrons ;
2 maréchaux ;
2 cantonniers ;
1 peintre en bâtiment ;
1 tonnelier ;
1 débitant de tabac ;
1 maçon ;
1 bourrelier ;
1 apiculteur ;
1 brasseur ;
1 jardinier.

De 1789 à 1900, on a constaté chaque année :

Naissances, par cent habitants, 2, 3 ;

Décès, par cent habitants, 2, 7 ;

La vie moyenne, calculée sur cette période est de 37 ans (1).

De 1877 à 1901 inclusivement, c'est-à-dire pendant une période de vingt-cinq ans, on compte :

389 naissances, soit 15 naissances par an ou 2,3 pour cent habitants.

(1) Chiffres dus à l'obligeance de M. L. Magnier, instituteur.

117 mariages, soit neuf mariages tous les deux ans, ce qui ne donne pas tout à fait un mariage par an par cent habitants.

Et 438 décès, soit 17 décès par an ou 2,9 par cent habitants.



Paysan et Paysanne : Fin du XV^e siècle.

Pendant les dix dernières années, de 1892 à 1901 inclusivement, la commune a fourni 61 conscrits, soit, en moyenne, 6 conscrits tous les ans.

Sur ces 61 conscrits, 45 sont nés à Allaines, les 16 autres sont des étrangers venus pour s'y fixer.

D'après les renseignements qui nous ont été donnés au bureau de recrutement de Péronne, le plus petit de ces 45 conscrits mesurait 1 m. 530 mill., et le plus grand, 1 m. 790 mill. La taille moyenne de ces 45 hommes est de 1 m. 677 mill. Cette taille doit être considérée comme un minimum, étant donné que certains jeunes gens se développent encore après leur vingtième année.

Les Allainois sont dolichocéphales, c'est-à-dire qu'ils ont la tête allongée dans le sens antéro-postérieur. Ils ont, en majorité, les cheveux châtain-foncé et les yeux bleus ; c'est le résultat d'un mélange de sang gaulois et franc.

Les électeurs concourent à la nomination de :

Deux conseillers d'arrondissement ;

Un conseiller général ;

Un député ;

Et quatre sénateurs.

Allaines dépend de Péronne, son chef-lieu de canton, sous de nombreux rapports : poste, télégraphe, téléphone, enseignement primaire, gendarmerie, vérification des poids et mesures, recrutement, etc.

Sept routes de grande communication et chemins vicinaux relient le village à Péronne et aux localités voisines.

Les gares les plus proches sont celles de Péronne, à quatre kilomètres, sur le chemin de fer de Picardie et Flandre, et du Quinconce, à trois kilomètres, sur le chemin de fer à voie étroite de Péronne à Albert.

Un facteur rural, du bureau de poste de Péronne, fait chaque jour une distribution et deux levées.

Le Mont-Saint-Quentin, avec Saint-Denis, le Vivier et Mon-Idée, faisait autrefois partie d'Allaines ; mais,

en 1876, ces quatre annexes ont été érigées en commune distincte avec le Mont-Saint-Quentin pour chef-lieu. La population d'Allaines était, avant cette distraction, de 924 habitants et le terroir comprenait alors 1,177 hectares.

L'instruction se répand chez les habitants, et, avec elle, l'esprit de prévoyance : usage de la caisse d'épargne, des assurances, etc. ; l'aisance règne dans les familles qui ont de l'ordre et de l'économie ; les indigents, peu nombreux, sont bien secourus.

La prospérité ne saurait manquer de s'accroître, si la population sait tirer profit des progrès qui s'accomplissent tous les jours, surtout en agriculture.





UNIVERSITY OF CALIFORNIA

et lesid, ces quatre annexes ont été dégrées en com-
mune distincte avec le Mont Saint-Quentin pour
l'ancien. La population d'Allaines était, avant cette
séparation, de 924 habitants et le territoire comprenait
1.000.417 hectares.

La prospérité se répand chez les habitants, et avec
l'augmentation de leur nombre, les récoltes de céréales
et les produits des assainissements, et l'industrie de la
laine, les produits du bétail, de l'élevage, de l'économie
domestique, de la culture, sont bien connus.

La prospérité se traduit par une augmentation de la
population qui tire profit des produits qui sont
essentiels tous les jours, et qui en font un





Phot. de C. Boulanger.

LA DERNIÈRE CHAUMIÈRE

ADDENDUM

Pendant que cette monographie était sous presse, j'ai trouvé dans une liasse de pièces manuscrites données tout récemment par M^{me} Dehaussy de Robécourt à la bibliothèque de Péronne, la note ci-après, concernant le fief de la Motte-lès-Allaines, que je reproduis textuellement :

La Motte-lez-Allaigne

Lettres en parchemin du 5 mai 1103, portant vente de la terre et seigneurie de la Motte-lez-Allaigne et Péronne par Georges de Paillard, escuyer à Hector de Vuassier, par lesquelles il paroist que cette terre estoit tenuë de Robert, lors seigneur de Péronne, à cause de son chasteau de Péronne et que Jehan de Vaux estoit alors prévost et garde de scel de Péronne.

Dénombrement reçu le 3 mars 1143, par Jehan du Boi, bailly de Péronne, pour haut et puissant seigneur Raoul, comte de Vermandois, du fief, terre et seigneurie de la Motte-lez-Allaigne, présenté au très redouté seigneur Raoul, comte de Vermandois, par Guillaume Dupré, escuyer, aîné hoir masle de deffunt Georges de Vuassier qui fust fils de Hector de Vuassier, led. fief escheu aud. Dupré dud. Georges de Vuassier, contenant plusieurs héritages, maison, prez, bois, terres aliénables, cens, ventes, dixmes et terrage, justice haute, moyenne et basse, voirie dedans les ruelles, quemin et voyes qui sont dedans led. fief, seigneurie de la rivière dedans led. fief : iceluy fief tenu dud. seigneur, comte de Vermandois, à cause du chasteau de Péronne.

Lettres en parchemin du 18 avril 1361, contenant inféodation de deux rentes en grains créées sur la terre et seigneurie de la Motte-lez-Allaigne, par lesquelles lettres il paroist que Jehan d'Artois, comte d'Eu, estoit garde de la chastelenie de Péronne et qu'alors, selon la coutume du pays, un seigneur ne pouvoit démembrer son fief.

Autre dénombrement reçu le 29 mars 1482 par Renault de Carrois, lieutenant, à Péronne, de monsieur le gouverneur et baillly des villes, prévostés et chastelenies de Péronne, Montdidier et Roye, pour le Roy, nostre sire, du fief de la Motte séant assés près d'Allaigne, présenté au Roy par Jehan de Fleury, receveur ordinaire de Péronne, Montdidier et Roye, led. fief escheu aud. de Fleury de la succession de Marie d'Athies, sa mère, tenu du Roy à cause de son chasteau de Péronne, consistant en un donjon, fossés, basse-court, granges, estables, jardin et place, contenant 8 journaux ou environ au journal de Péronne, 6 journaux de près, 8 journaux de bois, 227 journaux de terre labourable, dixme, terrage, justice haute, moïenne et basse, voirie partout led. fief, cens, rentes, poulles de four, vente, afoirage, hommages, droits seigneuriaux, voirie de la rivière dedans led. fief qui vient de Molin à Allaigne, avec droit de retenir les eaux chacune semaine, le jour de vendredy, sans que nul autre puisse retenir lesd. eaux ny empescher que le propriétaire dud. fief puisse le vendredy faire abbeuver ses près.

Autre dénombrement dud. fief présenté le 7 avril 1535 par Nicolas de Gonnellieu, chevalier, seigneur de Saint-Martin, comme mary et bail (1) de Jeanne de Fleury, led. fief escheu a lad. de Fleury par la succession de Jean de Fleury, escuyer, seigneur de la Motte, son père, tenu du Roy à cause de son chasteau de Péronne, nommé le fief de la Motte, consistant en un donjon,

(1) Le mot bail était alors synonyme d'administrateur.

fossés, bassecour, granges, étables, jardin et place, contenant 8 journaux de bois, 6 journaux de pré, dixmes, terrage, cens, rentes, fouraiges, hommages, poulles de four, droits seigneuriaux, haute justice, moyenne et basse, voirie, etc.

Autre dénombrement dud. fief présenté au Roy, à cause de son chasteau de Péronne, le 28 août 1607, par Arthur Louis de Folleville, escuyer, seigneur de Beaumartin, comme tuteur de François de Breüil escuyer, seigneur du Verguis (1) et de la Motte-lez-Alaigne, reçu par le lieutenant général au baillage de Péronne, led. fief escheu aud. de Breüil par le décès d'Antoinette de Gonnellieu, sa mère, consistant en un donjon, etc., 300 journaux de terres, 8 journaux de bois, 6 journaux de prés, dixmes, terrage, cens, rentes, fouraiges, etc.

Autre dénombrement dud. fief présenté le 29 juillet 1683 par Marie Françoise d'Abancourt, épouse et procuratrice de messire Joseph de Ximénès, chevalier, brigadier des armées du Roy, colonel, lieutenant au régiment royal de Roussillon : led. fief appartenant à laditte Marie-Françoise d'Abancourt, comme luy ayant esté donné en dot par messire Louis d'Abancourt, chevalier, seigneur de Vadencourt et autres lieux, lieutenant pour le Roy au gouvernement de Saint-Quentin, et dame Marie du Breüil, ses père et mère, consistant, le dit fief, en un grand donjon et 300 journaux de terres labourables, 8 journaux de bois, 6 journaux de prés, dixmes, terrages, etc.

Autre dénombrement présenté, le 10 septembre 1697, par messire Joseph de Ximénès, lieutenant général des armées du Roy, gouverneur de Maubeuge. colonel au régiment de Ximénès, lieutenant-colonel au régiment de Roussillon-infanterie, escuyer, seigneur de la Motte-lez-Alaigne, Poissy, Landaville, comme mary et bail de dame Marie Françoise d'Abancourt, son épouse.

(1) Le Verguier, canton de Vermand (Aisne).

Contrat de vente du fief de la Motte-lez-Allaines par dame Marie de Ximénès, veuve de messire Antoine de la Voüe, marquis de Tourouvres, brigadier des armées du Roy, au profit de Charles Gabriel, marquis de Folleville, seigneur de Manancourt, Bouchavesnes, Nurlu, Beaumartin et Saint-Martin, et dame Charlotte Marces de Champereux, son épouse, passé devant de Bois et son confrère, notaire au Châtelet de Paris, le 10 avril 1733.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Avant-propos.	1
CHAPITRE I.	
§ I. Etymologie et Synonymie	5
§ II. Topographie	8
§ III. Géologie	11
§ IV. Faune et Flore	12
§ V. La Tortille	12
CHAPITRE II.	
§ I. Ages préhistoriques.	21
§ II. Epoque gallo-romaine.	24
§ III. Epoques mérovingienne et carolingienne	26
§ IV. Voies antiques	27
§ V. Les Muches	29
§ VI. La Bataille d'Helena.	30
CHAPITRE III.	
§ I. Les Seigneurs d'Allaines	41
§ II. Le Château et le Fief de la Motte-lès- Aleines.	43
§ III. Quelques événements marquants du moyen âge aux temps modernes . .	47
§ IV. Les Templiers	57
§ V. Trouvailles de monnaies.	60
§ VI. Administration municipale.	61
§ VII. Bureau de bienfaisance.	70
§ VIII. Les Ecoles. Bibliothèque communale. Musée scolaire. Instituteurs. Institu- trices	71

	Pages.
CHAPITRE IV.	
§ I. L'Eglise. La Fabrique. La Cure . . .	77
§ II. La Chapelle de Saint-Maur . . .	105
§ III. Le Presbytère . . .	109
§ IV. Le Cimetière . . .	111
§ V. Fêtes religieuses. Processions . . .	112
§ IV. Célébrités . . .	115
CHAPITRE V.	
§ I. Traditionnisme . . .	117
§ II. Le patois picard . . .	143
§ III. Le Droit de Marché . . .	163
CHAPITRE VI.	
§ I. Cadastre, Lieux-dits, Vaine pâture . .	179
§ II. Agriculture, Anciennes mesures agrai- res et de capacité . . .	182
§ III. Population. Professions. Statistique.	
Conclusions . . .	186
Addendum . . .	193



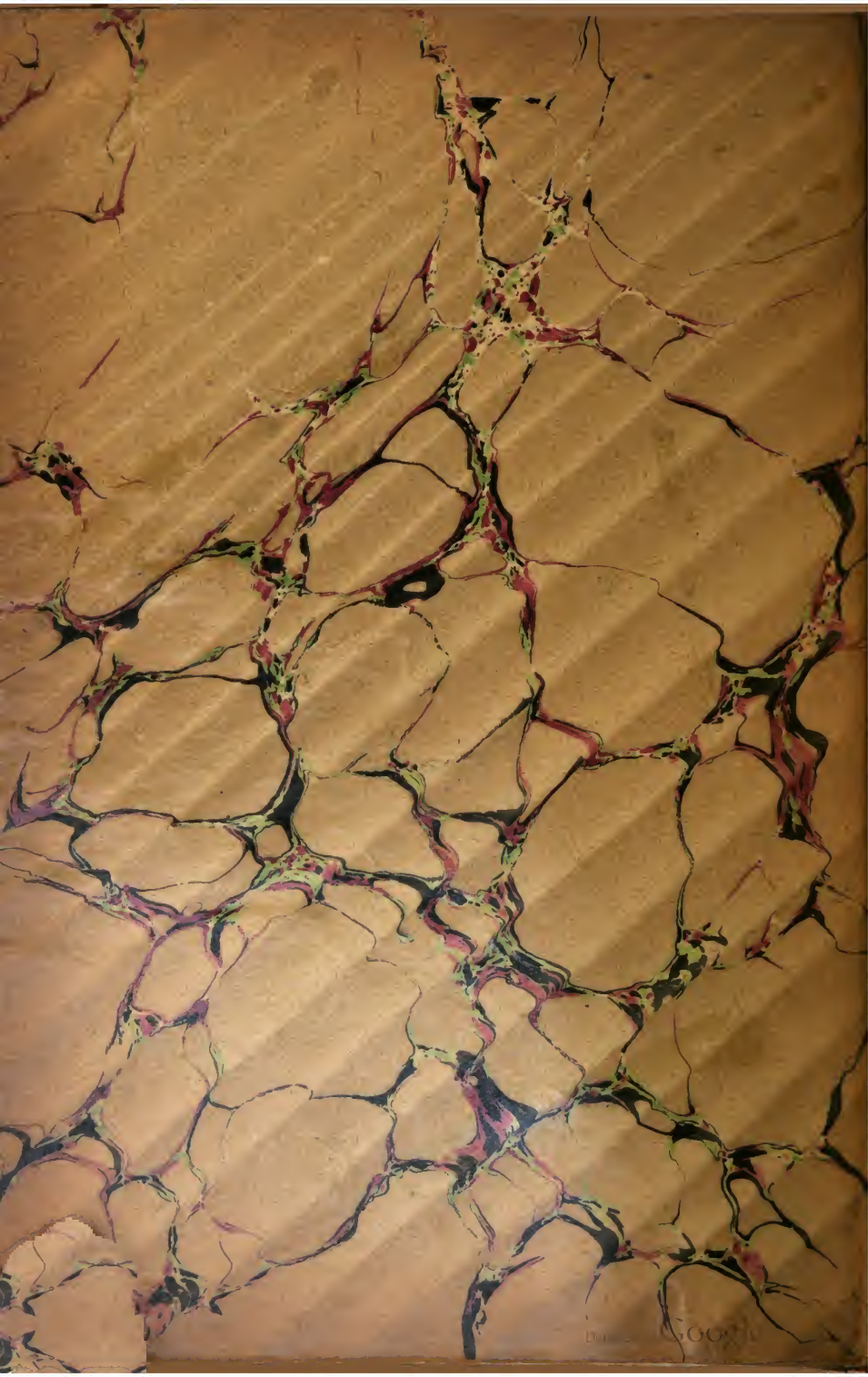
s

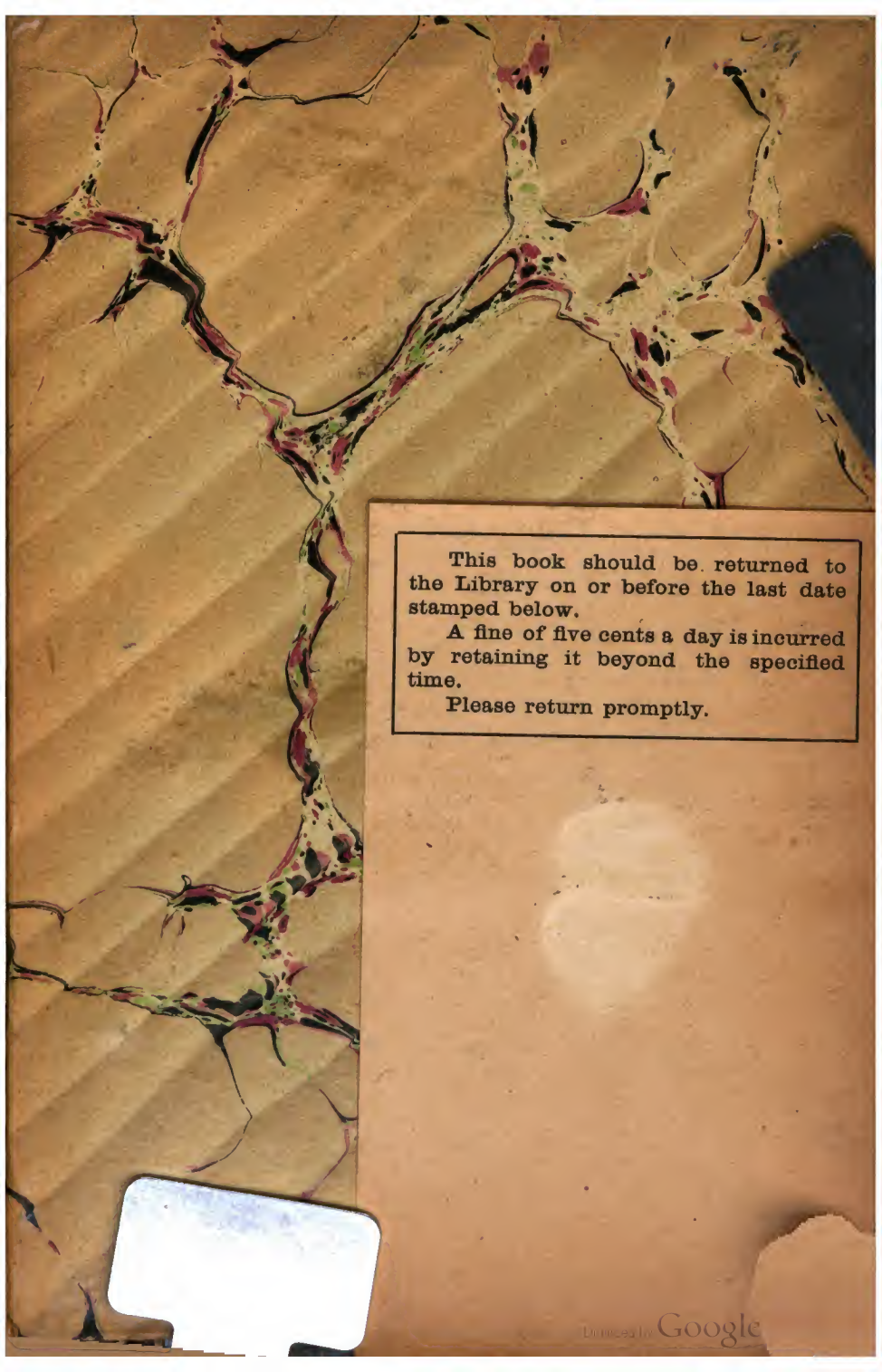
ure . . .
. . .
. . .
. . .
. . .

. . .
. . .
. . .
. . .

re . . . 17
agrai- . . . 18^s
istique. . . 186
. . . 193







This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

Fr 7013.53

Monographie du village d'Allaines /

Widener Library

002807796



3 2044 087 919 569